OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SEIZIEME.



A BASLE,

Chez J. J. THOURNEISEN, Imprimeur-Libraire.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
HALLE (SAALE)
L 1481

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0008

CONTES

EN VERS.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0009

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

Ce volume renferme des Contes, des Satires, et un recueil de Poésies mêlées.

On trouve dans les Contes de M. de *Voltaire* une poésie plus brillante, une philosophie aussi vraie, moins naïve, mais plus relevée et plus profonde que dans ceux de *la Fontaine*. L'auteur de *Joconde* est un voluptueux rempli d'esprit et de gaieté, auquel il échappe, comme malgré lui, quelques traits de philosophie : celui de *l'Education d'un prince*, est un philosophe qui, pour faire passer des leçons utiles, a pris un masque qu'il savait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les sujets sont plus variés ; ce n'est pas toujours, comme dans *la Fontaine*, une femme séduite, ou un mari trompé ; la véritable morale y est plus respectée ; la fourberie, la violation des sermens, n'y sont point traitées si légérement. La volupté y est plus décente, et à l'exception d'un petit nombre de pièces échappées à sa première jeunesse, le ton du libertinage en est absolument banni.

M. de *Voltaire* a fait des satires comme *Boileau*; et comme *Boileau*, il a peut-être parlé trop souvent de ses ennemis personnels. Mais les ennemis de *Boileau* n'étaient que ceux du bon goût, et les ennemis de *Voltaire* furent ceux du genre humain. L'un fut injuste à l'égard de *Quinault*, auquel il ne pardonna jamais, ni la mollesse aimable de sa versification, ni cette galanterie qui blessait l'austérité et la justesse de son goût. L'autre fut injuste envers *J. J. Rousseau*; mais *Rousseau* s'était déclaré l'ennemi des lumières et de la philosophie. Il paraissait vouloir attirer la persécution sur les mêmes hommes qui avaient pris sa défense, lorsque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de *Voltaire* fut de bonne foi, ainsi que *Boileau*. Ils n'ont méconnu, l'un dans *Quinault*, l'autre dans *Rousseau*, que des talens pour lesquels leur caractère et leur esprit ne leur donnaient aucun attrait naturel.

Si M. de *Voltaire* a pris quelquefois le ton violent et presque cynique de *Juvénal*, c'est qu'il avait à punir, comme lui, le vice et l'hypocrisie.

Dans le recueil des poésies mêlées, on a évité également d'en multiplier trop le nombre, et

d'en inférer qui fussent d'une autre main. Souvent ce choix a été assez difficile. Dans le cours d'un long ouvrage en vers, il eût été presque impossible d'imiter la grâce piquante, le coloris brillant, la philosophie douce et libre qui caractérisent toutes les poésies de cet homme illustre : son cachet ne pouvait être aussi reconnaissable dans quinze ou vingt vers presque toujours impromptus. Il était plus aisé, en s'appropriant quelques-unes de ses idées et de ses tournures, d'atteindre à une imitation presque parfaite. D'ailleurs, il n'a jamais voulu ni recueillir ces pièces, ni en avouer aucune collection. Celles qu'on en a publiées de son vivant, sous ses yeux, contenaient des pièces qu'il n'avait pu faire, et dont il connaissait les auteurs. C'était un moyen qu'il se réservait pour se défendre contre la persécution que chaque édition nouvelle de ses ouvrages réveillait. Il attachait très-peu de prix à ces bagatelles qui nous paraissent si ingénieuses et si piquantes. L'à-propos du moment les fesait naître, et l'instant d'après il les avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure galante, ou spirituelle, ou plaisante, était devenue si forte, qu'il lui eût été presque impossible de s'exprimer d'une manière commune. Le travail de parler en

rimes avait ceſſé d'en être un pour lui dans tous les genres où la familiarité n'eſt point un défaut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il eſtimât peu ce qui ne lui coûtait rien, et que cette modeſtie ait été ſincère.

N. B. On n'a pas cru devoir répéter dans le recueil des *Poéſies mêlées*, les petites pièces de vers qui ſe trouvent éparſes en aſſez grand nombre dans d'autres parties de cette édition, telles que les Mêlanges littéraires, le Dictionnaire philoſophique, la Correſpondance, etc.

LE CADENAS

1714. (1)

Je triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur et du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'eſt votre époux : geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos appas ; et trompant nos deſirs,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la déeſſe Cérès ;
Or, en ſon temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſur-tout, et menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triſte Hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haiſſable,
Dans les enfers fut ſon indigne époux :
Il était dieu, mais avare et jaloux ;
Il fut cocu, car c'était la juſtice.
Pirithoüs, ſon fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaiſant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant ſa dernière heure
Put pénétrer dans la ſombre demeure.

Cet homme aimait, l'Amour guida ſes pas :
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrètes !
De ſa chaudière, un traître d'eſpion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton ;
Il ajouta que même à la ſourdine
Plus d'un damné feſtoyait Proſerpine.
Le dieu cornu, dans ſon noir tribunal,
Fit convoquer ſon ſénat infernal ;
Il aſſembla les déteſtables ames
De tous ces ſaints dévolus aux enfers, (2)
Qui dès long-temps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : Frère et ſeigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre alteſſe a fait l'expérience,
Tuer ſa dame eſt toujours le meilleur :
Mais, las, Seigneur ! la vôtre eſt immortelle.
Je voudrois donc, pour votre ſûreté,
Qu'un cadenas de ſtructure nouvelle,
Fût le garant de ſa fidélité :
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie :
Plus ne ſera d'amant favoriſé.
Et plût aux dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé !
A ce diſcours les damnés applaudirent,
Et ſur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux ;
Tiſiphoné, de ces lieux ferrurière,
Au cadenas met la main la première :

Elle l'achève, et des mains de Pluton
Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté qu'effayant son ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié:
Que je vous plains! vous allez être sage.
Or, ce secret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté;
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
De cadenas n'ait sa provision.
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or, votre époux dans Rome a fréquenté;
Chez les méchans on se gâte sans peine,
Et le galant vit fort à la romaine.
Mais son trésor est-il en sûreté?
A ses projets l'Amour sera funeste;
Ce dieu charmant sera notre vengeur;
Car vous m'aimez; et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste. (3).

NOTES ET VARIANTES.

(1) L'AUTEUR avait environ vingt ans quand il fit cette pièce, adreſſée à une dame contre laquelle ſon mari avait pris cette étrange précaution; elle fut imprimée en 1724, pour la première fois.

La pièce, dans cette édition, commençait par les vers ſuivans :

Jeune beauté, qui ne ſavez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous ſavez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale ſévere,
Mais bien ſermons par Vénus approuvés,
Gentils propos et toutes les ſornettes
Dont Rochebrune orne ſes chanſonnettes.
De ces ſermons votre cœur fut touché;
Jurâtes lors de quitter le péché
Que parmi nous on nomme indifférence:
Même un baiſer m'en donna l'aſſurance;
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'Amour : époux ſexagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colère;
C'eſt bien raiſon : Amour de ſon côté
Aſſez ſouvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez ſur les bords de la Seine
Dans ces jardins où ſilvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats;
Où tous les ſoirs nymphes jeunes et blanches,
Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,
Près du baſſin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont diſputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines, (*)
Dans ce pays où tout eſt fiction,
Où l'Amour ſeul fait mouvoir cent machines,
Plaindre Théſée et ſiffler Arion. (**)
Trop bien, hélas! à votre époux ſoumiſe,

(*) Ancien directeur de l'opéra.

(**) Arion, opéra de *Fuſelier*, joué ſans ſuccès en avril 1714.

On ne vous voit tout au plus qu'à l'église ;
Le scélérat a de plus attenté
Par cas nouveau sur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce mystère,
D'un peu plus loin reprenons cette affaire.
Vous connaissez la déesse Cérès ;
Or en son temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Belle, sensible, honneur de sa famille,
Brune sur-tout, partant pleine d'attraits :
Ainsi que vous par le dieu d'hyménée
La pauvre enfant fut assez mal menée.
Le dieu des morts fut son barbare époux :
Il était louche, avare, hargneux, jaloux ;
Il fut cocu ; c'était bien la justice.
Pirithous, etc.

(2) *Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes.*

Pluton fut tout. Certain de son malheur,
Pestant, jurant, pénétré de douleur,
Le dieu donna sa femme à tous les diables ;
Premiers transports sont un peu pardonnables.
Bientôt après devant son tribunal
Il convoqua le sénat infernal ;
A son conseil vinrent les saintes ames
De ces maris dévolus aux enfers.

(3) *Et le galant vit fort à la romaine.*

Mais ne craignez pour votre liberté ;
Tous ses efforts seront pures vétilles ;
De par Vénus, vous reprendrez vos droits,
Et mon amour est plus fort mille fois
Que cadenas, verroux, portes ni grilles.

L'ANTI-GITON.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.(*)

1714.

O du théatre aimable ſouveraîne,
Belle Chloé, fille de Melpomène,
Puiſſent ces vers de vous être goûtés!
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de ſon aile légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre ſanctuaire;
Car le théatre appartient à l'Amour:
Tous ſes héros ſont enfans de Cythère.
Hélas, Amour! que tu fus conſterné,
Lorſque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de ſon culte hérétique
Etabliſſant l'uſage anti-phyſique,
Accompagné de ſes mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris!
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, et les aurait encore,
Si par le feu ſon pays conſumé,
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'eſt de la métamorphoſe,
Car gens de bien m'ont expliqué la choſe

(*) Cette pièce, qui eſt du même temps que la précédente, a été imprimée d'abord comme adreſſée à mademoiſelle *Duclos*.

Très-doctement; et partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainſi que Loth, chaſſé de ſon aſile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville;
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon;
Chez des héros il fit ſa réſidence,
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence;
Cherchant toujours, ſi bien vous l'obſervez,
Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés deſirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Grèce,
Quoi qu'on en diſe, au moins pour les plaiſirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît ſous humaine figure,
Et n'a point pris bourdon de pélerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous ſommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce peſant abbé,
Brutalement dans le vice abſorbé,
Qui tourmentant en tout ſens ſon eſpèce,
Mord ſon prochain, et corrompt la jeuneſſe;
Lui, dont l'œil louche et le muſle effronté
Font friſſonner la tendre volupté,
Et qu'on prendrait, dans ſes fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu ſait trop qu'en un pédant craſſeux,
Le plaiſir même eſt un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le viſage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;

Trente mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, et soupire en fuyant.
Ce faux Amour se pavane à toute heure
Sur le théatre aux Muses destiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je, hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré, confus,
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre;
Sur le théatre il vole parmi nous,
Quand sous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux.
Il vous créa la prêtresse du temple:
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple.
Prêchez donc vîte, et venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

LE COCUAGE.

1716.

Jadis Jupin, de sa femme jaloux,
Par cas plaisant, fait père de famille,
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit : Du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ses maux époux de Cythérée,
Voulait avoir aussi quelque poupon,
Dont il fût sûr et dont seul il fût père.
Car de penser que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornemens de Cythère,
Qui, quoiqu'enfans, enseignent l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison ;
Soins et soucis son esprit tenaillèrent,
Soupçons jaloux son cerveau martelèrent ;
A sa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.
C'est là ce dieu révéré dans Paris,
Dieu mal-fesant, le fléau des maris.
Dès qu'il fut né, sur le chef de son père
Il essaya sa naissante colère ;
Sa main novice imprima sur son front
Les premiers traits d'un éternel affront.

A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle;
Vous l'euſſiez vu l'obſédant en tous lieux,
Et de ſon bien s'emparant à ſes yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme et le ravage,
Et des brandons allumés dans ſes mains
Aux yeux de tous éclairer ſes larcins.
Tantôt rampant dans l'ombre et le ſilence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit,
Feſait ſon coup ſans ſcandale et ſans bruit.
La Jalouſie au teint pâle et livide,
Et la Malice à l'œil faux et perfide
Guident ſes pas où l'Amour le conduit;
Nonchalamment la Volupté le ſuit.
Pour mettre à bout les maris et les belles,
De traits divers ſes carquois ſont remplis:
Flèches y ſont pour le cœur des cruelles;
Cornes y ſont pour le front des maris.
Or ce dieu là, mal-feſant ou propice,
Mérite bien qu'on chante ſon office;
Et par beſoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire.
Soit qu'on épouſe ou qu'on n'épouſe pas,
Soit que l'on faſſe ou qu'on craigne le cas,
De ſa faveur on a toujours à faire.
O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtreſſe,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendreſſe,
N'avait encore aſſervi vos beaux jours,

Je n'invoquais que le dieu des amours :
Mais à préſent, père de la triſteſſe,
L'Hymen, hélas ! vous a mis ſous ſa loi :
A Cocuage il faut que je m'adreſſe ;
C'eſt le ſeul dieu dans qui j'ai de la foi.

LA MULE DU PAPE.

FRERES très-chers, on lit dans ſaint Matthieu,
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu (*)
Sur la montagne, et puis lui dit : Beau ſire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte empire,
L'Etat romain de l'un à l'autre bout ?
L'autre reprit, je ne vois rien du tout ;
Votre montagne en vain ſerait plus haute.
Le diable dit : Mon ami, c'eſt ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
Oui-dà, dit Dieu, pourvu que ſans péché
Honnêtement nous arrangions la choſe.
Or voici donc ce que je te propoſe,
Reprit Satan : Tout le monde eſt à moi,
Depuis Adam j'en ai la jouiſſance ;
Je me démets, et tout ſera pour toi,
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur ayant un peu rêvé,
Dit au démon, que quoiqu'en apparence

(*) Le jéſuite *Bouhours* ſe ſervit de cette expreſſion : JÉSUS-CHRIST *fut emporté par le diable ſur la montagne* ; c'eſt ce qui donna lieu à ce noel qui finit ainſi :

Car ſans lui ſauroit-on, don, don,
Que le diable emporta, la, la,
Jéſus notre bon maître ?

Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience:
Car il avait appris dans son enfance
Qu'étant si riche on fait mal son salut.
Un temps après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmillière d'élus;
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'esprit malin s'en va droit au Saint-Père,
Dans son taudis l'aborde et lui dit: Frère,
Je te ferai, si tu veux, grand seigneur.
A ce seul mot, l'ultramontain pontife
Tombe à ses pieds et lui baise la grife.
Le farfadet, d'un air de sénateur,
Lui met au chef une triple couronne:
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur.
O papegots! voilà la belle source
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
Que le Saint-Père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du Saint-Père.
Ainsi l'ont dit les malins huguenots,
Qui du papisme ont blasonné l'histoire;
Mais ces gens-là sentent bien les fagots:
Et grâce au ciel, je suis loin de les croire.
Que s'il advient que ces petits vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

CONTES

DE

GUILLAUME VADÉ.

AVERTISSEMENT.

LES contes suivans, jusqu'à celui qui a pour titre *La Bégueule*, parurent en 1762 sous le nom de *Guillaume Vadé*, avec quelques autres petits ouvrages en vers et en prose. *Cathérine Vadé*, cousine de *Guillaume*, en était l'éditeur : nous avons cru devoir conserver la préface.

PREFACE

DE CATHERINE VADÉ.

Je pleure encore la mort de mon cousin *Guillaume Vadé*, qui décéda, comme le sait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite-vérole ; je le gardais et lui disais en pleurant : Ah ! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne vous être pas fait inoculer ! Il en a coûté la vie à votre frère *Antoine*, qui était, comme vous, une des lumières du siècle. Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit *Guillaume* ; j'attendais la permission de la Sorbone, et je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop scrupuleux.

L'Etat va faire une furieuse perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria *Guillaume*, *Alexandre* et frère *Berthier* sont morts ; *Sémiramis* et *la Fillon*, *Sophocle* et *Danchet* sont en poussière. ---- Oui, mon cher cousin, mais leurs grands noms demeurent à jamais ; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? Ne m'accordez-vous pas la permission de donner au public, pour le consoler, les contes à dormir debout, dont vous nous régalâtes l'année passée ? Ils faisaient les délices de notre famille ; & *Jérôme*

Carré, votre cousin issu de germain, faisait presque autant de cas de vos ouvrages que des siens : ils plairont sans doute à *tout l'univers*, c'est-à-dire, à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de si hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : Ah ! ma cousine, pensez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuscules puissent trouver place, et que je puisse surnager sur le fleuve de l'oubli, qui engloutit tous les jours tant de belles choses ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce serait toujours beaucoup ; il y a très-peu de personnes qui jouissent de cet avantage. Le destin de la plupart des hommes est de vivre ignorés ; et ceux qui ont fait le plus de bruit, sont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort : vous serez distingué de la foule ; & peut-être même le nom de *Guillaume Vadé*, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra passer à la dernière postérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuscules ?* Ma cousine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaises* est le plus conve-

nable; la plupart des choses qu'on fait, qu'on dit & qu'on imprime, méritent assez ce titre.

J'admirai la modestie de mon cousin, et j'en fus extrêmement attendrie. *Jérôme Carré* arriva alors dans la chambre. *Guillaume* fit son testament, par lequel il me laissait maîtresse absolue de ses manuscrits. *Jérôme* et moi lui demandâmes où il voulait être enterré; et voici la réponse de *Guillaume*, qui ne sortira jamais de ma mémoire.

" Je sens bien que, n'ayant été élevé dans ce
„ monde à aucune des dignités qui nourrissent
„ les grands sentimens et qui élèvent l'homme
„ au-dessus de lui-même, n'ayant été ni con-
„ seiller du roi, ni échevin, ni marguillier, on
„ me traitera après ma mort avec très-peu de
„ cérémonie. On me jetera dans les charniers
„ S. Innocent, et on ne mettra sur ma fosse
„ qu'une croix de bois qui aura déjà servi à
* d'autres; mais j'ai toujours aimé si tendre-
„ ment ma patrie, que j'ai beaucoup de répu-
„ gnance à être enterré dans un cimetière. Il
„ est certain qu'étant mort de la maladie qui
„ m'attaque, je puerai horriblement. Cette cor-
„ ruption de tant de corps qu'on ensevelit à
„ Paris dans les églises, ou auprès des églises,

„ infecte néceſſairement l'air ; et comme dit
„ très-à-propos le jeune *Ptolomée*, en délibé-
„ rant s'il recevra *Pompée* chez lui :

. . . . Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

„ Cette ridicule et odieuſe coutume de paver
„ les égliſes de morts, cauſe dans Paris tous les
„ ans des maladies épidémiques, et il n'y a
„ point de défunt qui ne contribue plus ou
„ moins à empeſter ſa patrie. Les Grecs et les
„ Romains étaient bien plus ſages que nous :
„ leur ſépulture était hors des villes, et il y a
„ même aujourd'hui pluſieurs pays en Europe,
„ où cette ſalutaire coutume eſt établie. Quel
„ plaiſir ne ſerait-ce pas pour un bon citoyen
„ d'aller engraiſſer, par exemple, la ſtérile plaine
„ des Sablons, et de contribuer à faire naître
„ des moiſſons abondantes ! Les générations de-
„ viendraient utiles les unes aux autres par ce
„ prudent établiſſement ; les villes ſeraient plus
„ ſaines, les terres plus fécondes. En vérité, je
„ ne puis m'empêcher de dire qu'on manque de
„ police pour les vivans et pour les morts. „

Guillaume parla long-temps ſur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, et

il

il mourut en parlant, ce qui est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé, je résolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris; je leur proposai d'acheter les œuvres posthumes de mon cousin *Guillaume*; j'y joignis même quelques belles dissertations de son frère *Antoine*, & quelques morceaux de son cousin issu de germain, *Jérôme Carré*. J'obtins trois louis d'or comptant, somme que jamais *Guillaume* n'avait possédée dans aucun temps de sa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement; je priai tous les beaux esprits de Paris d'honorer de leur présence le service que je commandai pour le repos de l'ame de *Guillaume*; aucun ne vint. Je ne pus assister au convoi, & *Guillaume* fut inhumé sans que personne en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu; car encore qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéra comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouissait des fruits de son génie, & on négligeait l'auteur; c'est ainsi (comme dit le divin *Platon*) qu'on suce l'orange & qu'on jette l'écorce; qu'on cueille les fruits de l'arbre, & qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque temps après le décès de *Guillaume Vadé*, nous perdimes notre bon parent & ami *Jérôme Carré*, ſi connu en ſon temps par la comédie de l'*Ecoſſaiſe*, qu'il diſait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête. Je crois qu'il eſt de mon devoir d'inſtruire le public de la détreſſe où ſe trouvait *Jérôme* dans les derniers jours de ſa vie: voici comme il s'en ouvrit en ma préſence à frère *Giroſlée* ſon confeſſeur.

„ Vous ſavez, dit-il, qu'à mon baptême on „ me donna pour patrons *S. Jérôme*, *S. Thomas* „ & *S. Raimond de Pennafort*, & que quand „ j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, „ on ajouta à mes trois patrons, *S. Ignace de* „ *Loyola*, *S. François-Xavier*, *S. François de* „ *Borgia* & *S. Régis*, tous jéſuites; de ſorte que „ je m'appelle *Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace* „ *Xavier-François-Régis Carré*. J'ai cru long- „ temps qu'avec tant de noms je ne pouvais „ manquer de rien ſur la terre. Ah, frère *Giroſlée*, „ que je me ſuis trompé! Il faut qu'il en ſoit des „ patrons comme des valets; plus on en a, „ plus on eſt mal ſervi. Mais voyez, s'il vous „ plait, quelle eſt ma *déconvenue* (car ce terme „ eſt très-bon, quoi qu'en diſe un poliſſon; „ *Montagne*, *Marot* & pluſieurs autres très- „ facétieux en font ſouvent uſage, il eſt même „ dans le dictionnaire de l'académie.) Voici „ donc mon aventure.

„ On chasse les révérends pères jésuistes ou „ jésuites, pour ce que leur institut est perni- „ cieux, contraire à tous les droits des rois & „ de la société humaine, &c. &c. Or *Ignace de* „ *Loyola* ayant créé cet institut appelé *Régime*, „ après s'être fait fesser au collége de Ste Barbe, „ *Xavier*, *François Borgia*, *Régis*, ayant vécu „ dans ce régime, il est clair qu'ils sont tous „ également repréhensibles, & que voilà quatre „ saints qu'il faut nécessairement que je donne „ à tous les diables.

„ Cela m'a fait naître quelques scrupules sur „ *S. Thomas* & *S. Raimond de Pennafort.* J'ai „ lu leurs ouvrages, & j'ai été confondu quand „ j'ai vu dans *Thomas* & dans *Raimond* à peu „ près les mêmes paroles que dans *Busembaum.* „ Je me suis défait aussi-tôt de ces deux patrons, „ & j'ai brûlé leurs livres.

„ Je me suis vu ainsi réduit au seul nom de „ *Jérôme*; mais ce *Jérôme*, le seul patron qui „ me restait, ne m'a pas été plus utile que les „ autres; est-ce que *Jérôme* n'aurait pas de „ crédit en paradis? J'ai consulté sur cette „ affaire un très-savant homme; il m'a dit que „ *Jérôme* était le plus colère de tous les hommes, „ qu'il avait dit de grosses injures au saint „ évêque de Jérusalem *Jean*, & au saint prêtre „ *Rufin*; que même il appela celui-ci *hydre* &

„ *Scorpion*, & qu'il l'insulta après sa mort: il „ m'a montré les passages. Je me vois obligé „ de renoncer enfin à *Jérôme*, & de m'appeler „ *Carré* tout court, ce qui est bien désagréable. „

C'est ainsi que *Carré* déposait sa douleur dans le sein de frère *Girosiée*, lequel lui répondit: Vous ne manquerez pas de saints, mon cher enfant; prenez *Saint François d'Assise*. Non, fit *Carré*, sa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, & ceci est une affaire sérieuse. — Hé bien, prenez *S. Dominique*. — Non, il est l'auteur de l'inquisition. — Voulez-vous de *S. Bernard?* — Il a trop persécuté ce pauvre *Abélard* qui avait plus d'esprit que lui, & il se mêlait de trop d'affaires; donnez-moi un patron qui ait été si humble que personne n'en ait jamais entendu parler: voilà mon saint.

Frère *Girosiée* lui remontra l'impossibilité d'être canonisé & ignoré. Il lui donna la liste de plusieurs autres patrons que notre ami ne connaissait pas, ce qui revenait au même; mais à chaque saint qu'il proposait, il demandait quelque chose pour son couvent, car il savait que *Carré* avait de l'argent. *Jérôme Carré* lui fit alors ce conte, qui m'a paru curieux.

„ Il y avait autrefois un roi d'Espagne, qui „ avait promis de distribuer des aumônes consi-

„ dérables à tous les habitans d'auprès de Bur-
„ gos, qui avaient été ruinés par la guerre. Ils
„ vinrent aux portes du palais, mais les huissiers
„ ne voulurent les laisser entrer qu'à condition
„ qu'ils partageraient avec eux. Le bon homme
„ *Cardéro* se présenta le premier au monarque,
„ se jeta à ses pieds & lui dit: Grand roi, je
„ supplie votre altesse royale de faire donner à
„ chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà
„ une plaisante demande, dit le roi; pourquoi
„ me faites-vous cette prière? C'est, dit *Cardéro*,
„ que vos gens veulent absolument avoir a
„ moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi
„ rit beaucoup, & fit un présent considérable à
„ *Cardéro*. De là vint le proverbe, *qu'il vaut*
„ *mieux avoir affaire à* DIEU *qu'à ses saints*. „

C'est avec ces sentimens que passa de cette vie à l'autre mon cher *Jérôme Carré*, dont je joins ici quelques opuscules à ceux de *Guillaume*; & je me flatte que messieurs les Parisiens, pour qui *Vadé* & *Carré* ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

Or maintenant que le beau dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,
Et que l'hiver alonge la soirée,
Après souper pour vous désennuyer,
Mes chers amis, écoutez une histoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom était messire Jean Robert,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la sainte,
Qui surpassait la Rome des Césars;
Il rapportait de son auguste enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles dispenses:
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces temps de crise
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'Eglise.
Sire Robert possédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & son chien;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge;
Force d'Hercule, & grâces d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.
Comme il était assez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde tresse:
Sa taille est leste, & son petit jupon

Laisse entrevoir sa jambe blanche & fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine
Qui tenterait les saints du paradis.
Un beau bouquet de roses & de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre;
Et de son teint la fleur & l'incarnat,
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ses attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire ROBERT, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accole avec franchise:
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise;
C'est tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. ROBERT presse la belle,
La fait tomber, & tombe aussitôt qu'elle,
Et la renverse, & casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la broussaille.
De Saint Denis un moine survenant,
Monte dessus & trotte à son couvent.
Enfin Marthon, rajustant sa coiffure,
Dit à ROBERT: où sont mes vingt écus?
Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain sa bourse & sa monture,
Veut s'excuser; nulle excuse ne sert;
Marthon ne peut digérer son injure,
Et va porter sa plainte à Dagobert.
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & surtout point payée.
Le sage prince à Marthon répondit:

C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit ;
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eſt très-experte :
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marthon s'incline, & va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine ;
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité :
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes ;
Le chevalier ſans éperons, ſans bottes,
La tête nue & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remord ;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.
Robert était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant, la reine & ſon conſeil
Lorgnaient Robert & répandaient des larmes.
Marthon de loin dans un coin ſoupira :
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conſeil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit ;
Car vous ſavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps deſire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.
La choſe étant au conſeil expoſée,
Fut à Robert auſſitôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver ;

Il fit ferment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout pensif.
Comment nommer, disait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher? La reine & son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.
Dans son chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la passante
De lui conter ce que plus elle aimait.
Toutes faisaient réponse différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire ROBERT au diable se donnait.
Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémisphère,
Quand sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés ravissantes,
Dansant en rond; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphyre, en se jouant auprès,
Laissait flotter leurs tresses ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rasant la terre & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il espère
Les consulter sur la maudite affaire.
En un moment tout disparaît, tout fuit.
Le jour baissait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;
Son nez pointu touche à son court menton;
D'un rouge brun sa paupière est bordée;

Quelques crins blancs couvrent son noir chignon ;
Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée ;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoste, & d'un ton familier
Lui dit : Mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine :
Apprenez-moi vos tribulations ;
Nous souffrons tous : mais parler nous soulage ;
Il est encor des consolations.
J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a suivis.
Le chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais en vain :
Mon heure arrive, & je dois en personne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,
Sans les fâcher, ce qui plait tant aux dames.
La vieille alors lui dit : Ne craignez rien,
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons ensemble, & je vous apprendrai
Ce grand secret de vous tant desiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous serez juste, & que de vous j'aurai
Ce qui me plait & qui fait mon envie :
L'ingratitude est un crime odieux.
Faites serment, jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je desire.
Le bon ROBERT le jura, non sans rire.
Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux
Qui côte à côte arrivent en présence

De reine Berthe, & de la cour de France.
Incontinent le conseil assemblé,
La reine assise, & ROBERT appelé,
Je sais, dit-il, votre secret, Mesdames.
Ce qui vous plait en tous lieux, en tous temps,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans;
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.
Il faut toujours que la femme commande;
C'est là son goût: si j'ai tort, qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste & qu'il touchait au but.
ROBERT absous baisait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre sans-dent
Criant justice, & la presse fendant;
On lui fait place; & voici sa harangue.
O reine Berthe! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'esprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfesance,
Ce paladin ne doit qu'à ma science
Votre secret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & sa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère;
Vous êtes juste, & j'attends mon salaire.
Il est très-vrai, dit ROBERT, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage;
Un moine noir a par dévotion
Saisi le tout quand j'assaillis Marthon:
Je n'ai plus rien; & malgré ma justice,

Je ne saurais payer ma bienfaitrice.
La reine dit: Tout vous sera rendu;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts divisée,
Fera trois lots justement compensés;
Les vingt écus à Marthon la lésée
Sont dus de droit, & pour ses œufs cassés.
La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit: Rien n'est plus généreux,
Mais ce n'est pas son cheval que je veux;
Rien de ROBERT ne me plaît que lui-même;
C'est sa valeur & ses grâces que j'aime:
Je veux régner sur son cœur amoureux:
De ce trésor ma tendresse est jalouse:
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.
A ce discours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laisse tomber ses bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans son horreur il recula trois pas,
Signa son front, & d'un ton lamentable
Il s'écriait: Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité?
J'aimerais mieux que votre majesté
Me fiançât à la mère du diable;
La vieille est folle, elle a perdu l'esprit.
Lors tendrement notre sans-dent reprit:
Vous le voyez, ô Reine! il me méprise;
Il est ingrat, les hommes le sont tous;
Mais je vaincrai ses injustes dégoûts;
De sa beauté j'ai l'ame trop éprise,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout: j'avoue avec franchise

Que je commence à perdre mes appas;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidelle:
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On fait penſer; & Salomon a dit
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur?
La pauvreté n'eſt point un déshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire?
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire:
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe.
Nous ſervons DIEU, nous égalons les rois:
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces:
Nous vous feſons de vigoureux ſoldats:
Et, croyez-moi, pour peupler vos Etats,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel à mes chaſtes deſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire:
On me verra, juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite, en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à ſes attraits;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ſes bras menée
A ſa chaumière, où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée.

Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier sur son cheval remonte,
Prend tristement sa femme entre ses bras,
Saisi d'horreur & rougissant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas:
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.
Sa tendre épouse, en trottant avec lui,
Lui rappelait les exploits de sa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis,
Comment du ciel il mérita la grâce.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule sainte & le céleste chrême,
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.
Elle mêlait à ses narrations
Des sentimens & des réflexions,
Des traits d'esprit & de morale pure,
Qui, sans couper le fil de l'aventure,
Faisaient penser l'auditeur attentif,
Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.
Le bon Robert à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,
Tout délecté quand sa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière
Que possédait l'affreuse aventurière.
Elle se trousse, & de sa sale main,
De son époux arrange le festin;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le sage.
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux soupèrent,

A peine assis sur deux minces treteaux,
Du triste époux les regards se baissèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaisans & délicats,
Par des bons mots, qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait soi-même
Les avoir dits. ROBERT fut si content
Qu'il en sourit, & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,
Que son époux vînt avec elle au lit.
Le désespoir, la fureur le possède;
A cette crise, il souhaite la mort;
Mais il se couche, il se fait cet effort;
Il l'a promis, le mal est sans remède.
Ce n'était point deux sales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus sur de vieilles javelles,
Mal recousus, encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui sous un aspect horrible.
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible?
A Rome, on dit que la grâce d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire;
La grâce & moi nous sommes en défaut.
Par son esprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur est bon; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit?
Ainsi parlant, le bon ROBERT se jette,
Froid comme glace, au bord de sa couchette:
Et pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant: Ah! ROBERT, dormez-vous?

Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez-vous de vous rendre;
De ma pudeur les timides accens
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame;
Je meurs, je meurs! Ciel! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu?
Je me diſſous, je brûle, je me pâme.
Ah! le plaiſir m'enivre malgré moi;
Je n'en puis plus; faut-il mourir ſans toi!
Va, je le mets deſſus ta conſcience.
Robert avait un fonds de complaiſance,
Et de candeur, & de religion:
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas! dit-il, j'aurais voulu, Madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme;
Mais que pourrai-je? Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille; il n'eſt rien à votre âge,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des ſoins, de l'art & du courage:
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée & même un peu puante;
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés;
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire;
Il obéit, & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir;

Sur

Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire était jalouse.
J'avais raison ; convenez-en, mon fils,
Femme toujours est maîtresse au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,
C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider.
Obéissez, mon amour vous commande ;
D'ouvrir les yeux & de me regarder.
ROBERT regarde ; il voit à la lumière
De cent flambeaux, sur vingt lustres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehaussés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est quand, les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le dieu Mars.
Tout est à vous, ce palais & moi-même :
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui ROBERT eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans son temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets, aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables

Dans son château, près d'un large foyer:
Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
Et les voisins, & toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur fesait des contes de sorcier.
On a banni les démons & les fées;
Sous la raison les grâces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'insipidité;
Le raisonneur tristement s'accrédite;
On court, hélas! après la vérité.
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

PUISQUE le Dieu du jour, en ses douze voyages,
Habite tristement sa maison du Verseau,
Que les monts sont encore assiégés des orages,
Et que nos prés rians sont engloutis sous l'eau,
Je veux, au coin du feu, vous faire un nouveau conte:
Nos loisirs sont plus doux par nos amusemens.
Je suis vieux, je l'avoue, & je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaisir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molesse, ivre de son pouvoir,
Elevé comme un sot, & sans en rien savoir,
Mépriſé des voisins, haï dans sa province.
Deux fripons gouvernaient cet Etat assez mince;
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur;
Tous trois se relayaient. On lui fesait accroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour & la terreur;

Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France;
Que son tréfor ducal regorgeait de finance;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'eſt le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & lourdement tranquille,
Entouré de bouffons & d'inſipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait ſon peuple heureux.
Il reſtait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu prince ſon père,
Qui n'étant point payé, lui parlait librement,
Et prédiſait malheur à ſon gouvernement.
Les miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent.
Emon fut exilé; le maître n'en ſut rien.
Le vieillard confiné dans une métairie,
Cultivait ſagement ſes amis & ſon bien,
Et pleurait à la fois ſon maître & ſa patrie.
Alamon loin de lui laiſſait couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment ſon ame appeſantie.
Ce bruit ſourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans ſa courſe, & meurt en arrivant.
Le poids de la miſère accablait la province;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui;
Les tyrans triomphaient. DIEU prit pitié de lui;
Il voulut qu'il aimât, pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, & ſon cœur ſe ſentit.
Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son confeſſeur madré découvrit le myſtère;
Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant:
Et les deux ſcélérats, qui tremblaient que leur maître

Ne se connût un jour, & vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit son paquet, & le trempa de larmes.
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes;
Car son esprit flottant, d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend: Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jésus-Christ.
On voit un peuple entier fuyant de place en place:
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi de musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministère en eût le moindre vent;
La mort le devançait, & dans Rome la sainte
Saint Pierre avec saint Paul était transi de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdala,
Pour corriger l'Eglise envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, ministres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés:
Tels étaient monseigneur & ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur,
Qui toujours se signant, & disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance, & se mourait de peur.
Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent;
Les hommes, les chevaux & les châsses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature;

Ils sont trop charlatans, l'homme n'est point connu.
L'habit change les mœurs ainsi que la figure ;
Pour juger d'un mortel, il faut le voir tout nu.
Du chef des musulmans le duc fut le partage ;
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge ;
Il paraissait robuste, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier :
Ses muscles énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuse vigueur ;
Le malheur l'instruisit, il dompta la pareſſe.
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile ;
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement,
Boit le vin des vaincus malgré son évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par son eunuque noir,
A son petit coucher arrivent à la file,
Attendent ses regards, & briguent son mouchoir.
Les plaisirs partageaient les momens de sa vie.
Monseigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ses compagnons, ci-devant ses sujets,
Une étrille à la main, prenait soin des mulets.
Pour comble de malheur, il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, ministre de l'Amour,
Au superbe Abdala conduisait à son tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria : Perfide !
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre ;
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup-d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre,
Qui pénétrait à l'ame ; & ce regard lui dit :
Consolez-vous, vivez, songez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-nous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.

Alamon l'entendit & reprit l'espérance.
Amide comparut devant son excellence ;
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouissance,
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus, elle fit résistance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaisirs,
En les fesant attendre, irritaient ses desirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se différe ;
Et pour me consoler de ces tristes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corsaire,
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Est de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La seconde, Seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,
Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdala repliqua : Vos desirs sont mes lois.
Ainsi dit, ainsi fait ; le très-indigne prêtre
Et les deux conseillers corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers & de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut vaincre & régner.
La couronne ou la mort à présent vous appelle ;
Vous avez du courage, Emon vous est fidelle ;
Je veux aussi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, & servir ma patrie.

Au fond de son exil allez trouver Emon;
Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon;
Il donnera pour vous les restes de sa vie;
Tout sera préparé, revenez dans trois jours,
Hâtez-vous; vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée.
Les momens sont bien chers à la guerre, en amours.
Alamon répondit, je vous aime & j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat, devenu malheureux:
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince, ils pleurèrent tous deux.
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, & réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentimens d'honneur.
Alamon réunit l'audace & la prudence;
Il devint un héros sitôt qu'il combattit.
Le Turc aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit
Au moment que le Turc, ignorant sa disgrâce,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, & se mit à sa place.
Le confesseur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,
Disant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire;
Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.
Les lâches sont cruels: le moine conseilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Misérable! c'est vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu:
Je dois tout à ce Turc, & tout à ma maîtresse:
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse.

Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grâce
D'avoir développé mon esprit & mon cœur.
De leçons désormais il faut que je me passe;
Je vous fuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; & si vos destinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

GERTRUDE;

GERTRUDE,

OU

L'EDUCATION D'UN FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des temps paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-ſix printemps ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, & n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature :
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat ;
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte Ecriture :
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture ;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente
Gertrude était dévote, & non pas médiſante.
Elle avait une fille ; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis ſon baptême eut le nom d'Iſabelle :
Plus fraîche que ſa mère, elle était auſſi belle ;

A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux :
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon, par les saints abhorrés,
Etaient dans la maison des plaisirs ignorés.
Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour se recueillir,
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et fesait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un escalier secret loin des profanes yeux
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ses rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le sommeil.
Isabelle inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage & s'étendait auprès ;
Sans savoir l'admirer regardait la nature ;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser ;
Ne pensant point encore & cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère.
La curiosité l'aiguillonne à l'instant :
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère ;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,

D'une oreille attentive avec peine écoutant :
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entre-coupés, des soupirs languissans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche ; elle entend ces mots pleins de douceur.
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci ;
Ma mère est fort contente, & je dois l'être aussi.
Isabelle à la fin dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente & soupire :
André fait des heureux ! & de quelle façon ?
Que ce talent est beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, & sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.
Quel est donc cet André, lui dit-elle, Madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuse : elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, & n'en témoigna rien.
Elle se composa ; puis répondit : Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille ;
Et depuis quelque temps j'ai choisi saint André.
Je lui suis très-dévote ; il m'en sait fort bon gré :
Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières ;
Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières ;
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.
A quelque temps de là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes,

Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.
Gertrude les surprit & se mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère ;
J'ai choisi saint Denis, comme vous saint André.
Gertrude dès ce jour, plus sage & plus heureuse,
Conservant son amant & renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuse
Porte sur votre masque un coup-d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre :
Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.
La charmante Isabelle, au monde présentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en sa maison rappela pour toujours
Les doux amusemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y passerent leur vie.
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIERES.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on fesait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple, & chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux, dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Etait de couronner, dans des jeux solennels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Par-tout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,

Mieux prouvé par les faits ſes nobles ſentimens,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cauſe de ſon cœur,
De ſon amant aimé racontait les mérites,
Après un beau ſerment dans les formes preſcrites,
De ne pas dire un mot qui ſentît l'orateur,
De n'exagérer rien, choſe aſſez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a conſervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loiſir de la Grèce tranquille.
C'était, il m'en ſouvient, ſous l'archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone & la triſte Apamis.
Les beaux eſprits de Grèce au ſpectacle accoururent,
Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils ſe turent,
Ecoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or Vénus avec ſon fils
Prêtait à leur diſpute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé ſimple & naïve,
De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a conſacré ſa vie
Aux muſes, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs;
Et ſans ambition, caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille
Qu'un mortel comme lui favoriſé des dieux,
Cultivant tous les arts, & qui ſaurait le mieux
Animer ſur la toile & chanter ſur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.

Ligdamon m'adorait ; ſon eſprit ſans culture
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature ;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment ;
Parlant avec juſteſſe, & jamais ſavamment ;
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connaître,
L'Amour forma ſon cœur, les Grâces ſon eſprit ;
Il ne ſavait qu'aimer : mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'apprit !
Quand mon père eut formé le deſſein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers & ſaurait la muſique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique ;
Puiſqu'ils nous ont fait naître, ils ſont pour nous des dieux.
Je mourais, il eſt vrai, mais je mourais ſoumiſe.
Ligdamon s'écarta, confus, déſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe :
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours ;
J'attendais mon arrêt, & j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père ſe hâta d'accorder ſon ſuffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ;
On lui promit ma foi, j'allais être en ſes bras.
Un eſclave empreſſé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile auſſitôt chacun porta la vue :

C'était moi. Je semblais respirer & parler:
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler;
Et mon air, & mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie; & par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut surpris; il voulut censurer;
Tout le reste se tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime?
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi?
Ligdamon se montrant, lui dit, elle est à moi!
L'Amour seul est son peintre, & voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main:
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inoui de sons harmonieux;
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémissait; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, & brûlait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées;
Il court, il va frapper: je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
Ligdamon l'aperçoit, il n'en est point surpris;
Et de la même main sous qui son luth résonne,
Et qui fut enchanter nos cœurs & nos esprits,
Il combat son rival, l'abat & lui pardonne.

Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainsi parlait Eglé. L'Amour applaudissait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait;
Elle en aimait encor son amant davantage.

Téone se leva: son air & son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés;
Les Grecs en la voyant se sentaient égayés.
Téone souriant conta son aventure
En vers moins alongés, & d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TEONE.

Vous connaissez tous Agathon,
Il est plus charmant que Nirée;
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée;
Sa voix est tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée;
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue & si dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Aussitôt que je fus nubile:
Ce n'est pas sa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.
Un soir dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante & moi goûtions sur l'eau

Le plaisir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaisseau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge,
Pour les plaisirs du gouverneur.
En moi je ne sais quoi le frappe:
Il me trouve un air assez beau:
Il laisse ma tante, il me happe:
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.
Ma bonne tante, en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée;
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en est allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Pensez-vous alors qu'Agathon
S'amusât à verser des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter sa perte & mes charmes
Sur un petit psaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes;
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre estafier,
Et se fiant sur sa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha sous son tablier
Un long poignard & son armure,

Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec son petit attirail.
A ses attraits, à son air tendre
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail
Où l'on m'avait déjà fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put descendre,
On l'enferma dans mon sérail.
Je ne crois pas que de sa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un sérail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité,
Car il n'était point là de prêtre ;
Et comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer,
Quand on est sous les yeux du maître.
Le soir, le satrape amoureux,
Dans mon lit sans cérémonie,
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut, pour apaiser ses feux,
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut surpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie
Comme vous est fort à mon gré ;
J'aime beaucoup la compagnie ;

Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalouſie.
Après ſa petite leçon
Qu'il accompagnait de careſſes,
Il voulait agir tout de bon ;
Il exécutait ſes promeſſes,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon Grec d'une main guerrière
Le ſaiſiſſant par la crinière,
Et tirant ſon eſtramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière :
Sortons tous trois de la maiſon,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte ;
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage,
Embarquons-nous ſur un eſquif ;
J'aurai ſur vous l'œil attentif.
Point de geſte, point de langage ;
Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.
Le ſatrape était un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéiſſance :
Lorſqu'on a peur on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon ;
Elle fut en ſonnante eſpèce ;
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot & mon douaire.

Avouez qu'il a fu plus faire
Que le bel-esprit Ligdamon;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait songé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aisé, de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anima son récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit; les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux;
Ses pleurs étaient un charme, & la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et dès quelle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts;
Dix syllabes par vers mollement arrangées
Se suivaient avec art, & semblaient négligées.
Le rhythme en est facile, il est mélodieux;
L'hexamètre est plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien;
Son culte aimable & sa loi douce & pure
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.

Le rigorisme a souillé ses autels;
Les Dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Allât finir ses jours au fond de l'eau
Où la Déesse avait eu son berceau,
Si quelqu'amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle?
Hélas! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés, pour aimer constamment?
Et si jamais à la faiblesse en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal; mais faut-il qu'on la noie?
Tendre Vénus, vous qui fites ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Batile,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le savez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, & si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Fesait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile & moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déesse.
L'astre des cieux en commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours,
La nuit savait quelle était ma tendresse.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monstres de ma patrie,

Nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'imposture accabla l'innocence.
Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète ;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déesse en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit : je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas ;
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon sort !
Trop cher écrit plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
„ Je meurs pour vous, fussiez-vous infidelle. "
C'en était fait ; mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma seule envie,
Mon seul devoir ! on eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre ;
On m'observa, j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, & trop tard découverte :
Du talion il a subi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Batile est mort, & c'est pour moi.
Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes soupirs, que mes funèbres soins

Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas.
Que cette main qui tremble & qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe:
„ Athène & moi couronnons mon amant. „
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent;
Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent;
Avec Téone ils avaient ri;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, & j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage;
C'est à vous de donner le prix,
Vous êtes mon aréopage.

THELEME ET MACARE.

THELEME est vive, elle est brillante,
Mais elle est bien impatiente;
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui,

D'une

D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait ;
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidelle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faitez-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſu plaire.

On lui dit: Ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit: Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du temps perdu,
Et la diſcorde & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde:
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent,
Thélème ſe mit en colère:
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe:
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément:
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,

Dit-elle, avec les beaux esprits,
Qui l'ont peint si doux & si sage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être :
Macare n'est qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint sans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & passa vite :
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs suivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ces repas
Où président les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent au premier coup-d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du soin flatteur de le paraître,
Et plus à ses yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin, Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendait pour la surprendre.

Vivez avec moi déformais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre.
Et si vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de grec enfarinés.
Connaîtront Macare & Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblème,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare, (*a*) c'eſt toi qu'on deſire,
On t'aime, on te perd; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie;
Pour te garder il faut ſavoir
Te cacher, & cacher ſa vie.

(*a*) On fait aux lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavent que *Macare* eſt le Bonheur, & *Thélème* le Deſir ou la Volonté.

AZOLAN, OU LE BENÉFICIER.

A son aise dans son village
Vivait un jeune musulman,
Bien fait de corps, beau de visage,
Et son nom était Azolan;
Il avait transcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut, dès l'âge le plus tendre,
Dévot à l'Ange Gabriel.
Ce ministre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna descendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel est reconnaissant,
Et je viens faire ta fortune,
Tu deviendras dans peu de temps
Iman de la Mecque & Médine;
C'est, après la place divine
Du grand-commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puisse donner.
Les honneurs vont t'environner
Quand tu seras en exercice;
Mais il faut me faire serment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chastement.
Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'Eglise,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penser faire une sottise.
Monsieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité,

Et même encor de la finance
Dont il se vit d'abord payé
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur & tant d'opulence
N'étaient rien sans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par son serment empêché,
Se dit dans le fond de son ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en est chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux esclavage;
La seule Amine aura mon cœur;
Soyons heureux dans mon village.
L'archange aussitôt descendit
Pour lui reprocher sa faiblesse.
Le tendre amant lui répondit:
Voyez seulement ma maîtresse;
Vous vous êtes moqué de moi,
Notre marché fait mon supplice;
Je ne veux qu'Amine & sa foi,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet
J'adore à jamais la prudence;
Aux élus l'amour il permet;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompense.
Allez, mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zèle;
Vous pouvez retourner au ciel;
Je n'y veux pas aller sans elle.

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé son image,
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on fait, son ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put se voir & se connaître,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer & captiva son maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars visita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, son air mâle & guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, & Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers, en son humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.
Le blond Phébus de son brillant séjour
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance;
Elle ne put faire de résistance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.
Mercure était le Dieu de l'éloquence,
Il sut parler, il eut aussi son tour.
Vulcain sortant de sa forge embrasée,
Déplut d'abord, & fut très-mal traité;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aisée.
Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.
Quand une femme aima dans son printemps,

Elle ne peut jamais faire autre chose;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-temps.
Elle avait eu pour eux des complaisances,
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros satyre, & lui fit les avances.
Nous sommes nés de tous ces passe-temps,
C'est des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos esprits, nos talens,
Nos passions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour son père,
L'autre un satyre; & bien peu d'entre nous
Sont descendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux,
Et c'est celui que tout Paris honore.

LA BEGUEULE,

CONTE MORAL.

DANS ſes écrits un ſage Italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien;
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience.
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là;
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a!
La belle Arſène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſon mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père
Ne brillaient pas parmi les beaux eſprits;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère;
Les paſſes-temps que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacle & ſoupers agréables
Rendaient ſes jours à peu près tolérables:
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arſène était fort peu contente
De ces plaiſirs. Son ſuperbe dégoût
Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout:
On l'appelait la belle impertinente.
Or admirez la faibleſſe des gens.
Plus elle était diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans,

D'apprivoiser son humeur mépriſante ;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on feſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable,
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable :
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte,
Tout prit parti : ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte,
Bouffi, mais ſec, ennemi des ébats ;
Il renfle l'ame, & ne la nourrit pas.
La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine ; & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſait : „ Arſène,
„ Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
„ As-tu des goûts & des amuſemens ?
„ Tu dois mener une aſſez douce vie. “
L'autre en deux mots répondait : je m'ennuie.
„ C'eſt un grand mal, dit la fée, & je croi
„ Qu'un beau ſecret, c'eſt de vivre chez ſoi. “
Arſène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
„ Je veux aller à la ſphère divine :
„ Faites-moi voir votre beau paradis ;
„ Je ne ſaurais ſupporter ma famille
„ Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
„ Le beau, le rare ; & je ne puis jamais
„ Me trouver bien que dans votre palais ;
„ C'eſt un goût vif dont je me ſens coiffée. “

Très-volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout auſſitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle eſt tranſportée :
Le char volait ; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & paſſablement beau ;
Mais ce n'eſt rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'eſt un miracle unique ;
Marli, Verſaille & leurs petits jets d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne & qui pique.
La dédaigneuſe, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : „ Voilà votre maiſon ;
„ Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
„ Commandez y. Toute ma nation
„ Obéira ſans aucune replique.
„ J'ai quatre mots à dire en Amérique,
„ Il faut que j'aille y faire quelques tours :
„ Je reviendrai vers vous en peu de jours.
„ J'eſpère au moins, dans ma douce retraite,
„ Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite. "
Aline part. La belle en liberté
Reſte & s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déeſſe.
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés.
A-t-elle faim ? cent plats ſont apportés ;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroſie ;
Les vaſes ſont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inſtant
Dans les jardins, ſur les bords des fontaines ;

Sur les gazons respirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes;
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un ressort divin,
Offrir leur siége aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans:
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus beau des Dieux
A ses parens avec art enlevée,
Au seul Amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie;
Plus d'agrémens environnaient sa vie;
Plus de beautés décoraient son séjour;
Elle avait tout, mais il manquait l'Amour.
Pour égayer notre mélancolique,
On lui donna le soir une musique
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des ames;
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton!
A quoi, dit-elle, a pensé ma marraine?
Point d'homme ici! Suis-je dans un couvent?
Je trouve bon que l'on me serve en reine;
Mais sans sujets la grandeur est du vent.
J'aime à régner, sur des hommes s'entend:
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne:

C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir;
Je les mépriſe & je veux en avoir.
Ainſi parlait la recluſe intraitable;
Et cependant les nymphes ſur le ſoir
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.
Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareille ſérénade;
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut triſte & fatigant;
Le lendemain lui fut inſupportable.
Je me ſouviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux & plus plaiſans.
La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que, déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui feſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule, elle aviſe une brèche
A certain mur; & ſemblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame ſaute, & vous franchit le parc.
Au même inſtant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout diſparaît à ſes yeux ébaubis;
Elle ne voit que les ſtériles plaines
D'un grand déſert, & des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ſes ſottiſes.
La nuit venait, & déjà ſes mains griſes
Sur la nature étendaient ſes rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiſeaux,
Les hurlemens des ours & des panthères
Font retentir les antres ſolitaires.

Quelle autre fée, hélas! prendra le ſoin
De ſecourir ma folle aventurière!
Dans ſa détreſſe elle aperçut de loin,
A la faveur d'un reſte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit ſentier,
Tout en ſiffant, retrouver ſa chaumière.
„ Qui que tu ſois, lui dit la beauté fière,
„ Vois en pitié le malheur qui me ſuit;
„ Car je ne ſais où coucher cette nuit. "
Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.
Le noir pataut, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit: „ Quel étrange démon
„ Vous fait aller dans cet état de criſe,
„ Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon?
„ Je ſuis encor très-loin de ma maiſon.
„ Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne;
„ On recevra ſa petite perſonne
„ Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
„ Toute françaiſe, à ce que j'imagine,
„ Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
„ Je n'ai qu'un lit; c'eſt aſſez pour nous deux. "
Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups!
Le déſeſpoir, la honte, le courroux
L'ont ſuffoquée; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendait à la vie:
La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout, elle était à l'écart.

„ Vous voyez bien, dit-elle à ſa filleule,
„ Que vous étiez une franche bégueule.
„ Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
„ Que de quitter le bien pour être mieux. "
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, ſitôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, & ſans livre elle plut.
Que fallait-il à ſon cœur? . . . qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente; & prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.

ENVOI A MADAME DE FLORIAN. (1)

Chloé, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'eſt de vous qu'elle prit leçon;
Mais elle eſt loin de ſon modèle.
Votre ſort eſt plus ſingulier;
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choiſi qu'elle.

(1) Jolie Genevoiſe qui, après avoir fait divorce avec *Rillet* ſon mari, homme d'eſprit, mais un peu bizarre, avait épouſé M. de *Florian*, gentilhomme de Languedoc, alors veuf d'une nièce de M. de *Voltaire*.

LES FINANCES.

1775.

QUAND Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Lassé des contre-temps d'une vie inquiète,
Transplanta sa famille au pays champenois :
Il avait près de Rheims une obscure retraite ;
Son plus clair revenu consistait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait sa cave & son ménage,
Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village :
Cet homme était suivi de brillans estafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de son crû prodigua l'abondance ;
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui fesait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
Je suis, dit l'inconnu, dans les formes nouvelles,
Le royal directeur des *aides & gabelles*....
Ah ! pardon, Monseigneur. Quoi, vous *aidez* le roi ?...
Oui, l'ami.... Je révère un si sublime emploi :
Le mot d'*aide* s'entend : *gabelles* m'embarrasse.
D'où vient ce mot ?... D'un juif appelé *Gabelus*.... (*a*)
Ah, d'un juif ! je le crois.... Selon les nobles *us*
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience
Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première est au roi, qui n'en retire rien ;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;

Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le sel marin, duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos savoureux jambons. (*b*)
Vous ne l'avez point pris, & vous deviez le prendre.
Je ne suis point méchant, & j'ai l'ame assez tendre.
Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas,
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras:
Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.
Du *domaine* royal je suis le *contréleur*:
J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente:
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.
Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (*c*)
Aussitôt ces messieurs, discrétement unis,
Font des biens au soleil un petit inventaire;
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie & se désespère;
Le maître est interdit: la fille est toute en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce!
Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son père, & défend la maison:
On les prend, on les lie, on les mène en prison;
On les juge; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (*d*)

Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadis.
La pauvre mère expire en embrassant son fils :
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence :
La fille sans secours est servante à Paris.
C'est ainsi qu'on *travaille un royaume en finance*.

NOTES.

(*a*) Il y eut en effet le juif *Gabelus* qui eut des affaires d'argent avec le bon homme *Tobie :* & plusieurs doctes très-sensés tirent de l'hébreu l'étymologie de *gabelle*, car on sait que c'est de l'hébreu que vient le français.

(*b*) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de sel pour les saler ; & s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de sel, sans quoi il est mis à l'amende, & on vend ses meubles.

(*c*) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite, au triple de la valeur, le taxent suivant cette évaluation, imposent une amende excessive, vendent le bien à l'encan & l'achetent à bon marché.

(*d*) L'aventure est arrivée à la famille d'*Antoine Eusigat*.

SESOSTRIS.

Vous le savez, chaque homme a son génie
Pour l'éclairer, & pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne se montre pas,
Mais en secret il nous tient compagnie.
On sait aussi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes;
Ils conversaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, surtout avec les rois.
Près de Memphis, sur la rive féconde
Qu'en tous les temps, sous des palmiers fleuris,
Le Dieu du Nil embellit de son onde,
Un soir au frais le jeune Sésostris
Se promenait loin de ses favoris,
Avec son ange; & lui disait: Mon Maître,
Me voilà roi; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai désir de mériter de l'être:
Comment m'y prendre? Alors son directeur
Dit: Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Osiris fonda la belle enceinte;
Vous l'apprendrez. Docile à ses avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'espèce différente;
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux sourire, aux regards enchanteurs,
Languissamment couchée entre des fleurs,
D'Amours badins, de Grâces entourée,
Et de plaisir encor toute enivrée.
Loin derrière elle étaient trois assistans,
Secs, décharnés, pâles & chancelans.
Le roi demande à son guide fidelle

Quelle eſt la nymphe & ſi tendre & ſi belle,
Et que font là ces trois vilaines gens?
Son compagnon lui répondit: Mon Prince,
Ignorez-vous quelle eſt cette beauté?
A votre cour, à la ville, en province
Chacun l'adore, & c'eſt la Volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent ſouvent après leur ſouveraine;
C'eſt le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du Plaiſir.
L'Égyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triſte vérité.
Ami, dit-il, daignez auſſi m'apprendre
Quelle eſt plus loin cette autre déité,
Qui me paraît moins facile & moins tendre,
Mais dont l'air noble & la ſérénité
Me plaît aſſez. Je vois à ſon côté
Un ſceptre d'or, une ſphère, une épée,
Une balance. Elle tient dans ſa main
Des manuſcrits dont elle eſt occupée.
Tout l'ornement qui pare ſon beau ſein
Eſt une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à ſa voix, tout brillant de clarté;
Sur le fronton de l'auguſte portique
Je lis ces mots, *à l'Immortalité.*
Y puis-je entrer? L'entrepriſe eſt pénible,
Repartit l'ange; on a ſouvent tenté
D'y parvenir, mais on s'eſt rebuté.
Cette beauté, qui vous ſemble inflexible,
Peut quelquefois ſe laiſſer enflammer.
La Volupté, plus douce & plus ſenſible,
A plus d'attraits; l'autre fait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un eſprit juſte, un cœur pur & fidelle:
C'eſt la Sageſſe. Et ce brillant ſéjour

Qu'on vient d'ouvrir, est celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire,
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déesses;
Vous ne pouvez les servir à la fois.
Le jeune roi lui dit: J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.
D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourrait me rendre heureux:
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la première, avec un air galant,
Il appliqua deux baisers en passant;
Mais il donna son cœur à la seconde.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE. (1)

A MADAME ARNANCHE.

1776.

VOUS demandez, madame ARNANCHE,
Pourquoi nos dévots payſans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchiſans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai conſulté bien des ſavans.

(1) La première édition de ce conte parut sous le nom de M. de *la Viſclède, ſecretaire perpétuel de l'académie de Marſeille;* il était suivi d'une lettre en proſe sous le même nom; on la trouvera dans cette édition, tome III des Mélanges littéraires.

Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un uſage ſi beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui, juſtement dégoûté d'eau,
S'enivrait au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe; c'eſt Bacchus,
C'eſt le légiſlateur du Gange,
Ce Dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire:
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon père.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe & ſon verre.
Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuſe Semèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mère très-peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avait conçu,
Où ſon père l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe;
Grands myſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.
Bacchus à peine ſe montrait
Avec Silène & ſa monture,
Tout le peuple les adorait,
La campagne était ſans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature

Courait en foule au cabaret.
Parmi ce brillant fanatisme,
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et soupçonné de jansénisme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, servaient le prochain,
Evitaient la fainéantise,
Fuyaient les plaisirs, les amans;
Et, pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentaient jamais l'église.
Alcithoé dit à ses sœurs:
Travaillons & fesons l'aumône;
Monsieur le curé dans son prône
Donne-t-il des conseils meilleurs?
Filons, & laissons la canaille
Chanter des versets ennuyeux;
Quiconque est honnête & travaille
Ne saurait offenser les Dieux.
Filons, si vous voulez m'en croire;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une histoire
En fesant tourner ses fuseaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raison,
Et leur sœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon:

Le travail est mon Dieu, lui seul régit le monde;
Il est l'ame de tout: c'est en vain qu'on nous dit
Que les Dieux sont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air & la terre & l'onde.
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin son immense carrière:

Et dès qu'elle eſt finie, il recommence encor.
Sur ſon char de rubis mêlés d'azur & d'or
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux il ſe fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa ſœur l'aventurière
Eſt Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.
Neptune chaque jour eſt occupé ſix heures
A ſoulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir & craſſeux, courbé ſur ſon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes ſœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de ſon père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars conſolait ſa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
Le mari mépriſé, mais très-digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que ſolide,
Il façonne un réſeau que rien ne peut briſer.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Laſſe de ſes plaiſirs il la voit repoſer
Entre les bras de Mars; & d'une main timide
Il vous tend ſon lacet ſur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au ſoleil conter ſon aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens & vois ma parjure.
Cependant que Phoſphore au bord de l'Orient

Au-devant de son char ne paraît point encore,
Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
Quitte son vieil époux pour son nouvel amant;
Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte;
Qu'ils viennent me venger. Apollon est malin,
Il rend avec plaisir ce service à Vulcain;
En petits vers galans sa disgrâce il raconte,
Il assemble en chantant tout le conseil divin.
Mars se réveille au bruit aussi-bien que sa belle;
Ce Dieu très ès-honté ne se dérangea pas;
Il tint sans s'étonner Vénus entre ses bras,
Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment;
Le père de Vénus en rit long-temps lui-même.
On vanta du lacet l'admirable instrument,
Et chacun dit: Bon homme, attrapez-nous de même.

Lorsque la belle Alcithoé
Eut fini son conte pour rire,
Elle dit à sa sœur Thémire:
Tout ce peuple chante *Evoé*;
Il s'enivre, il est en délire;
Il croit que la joie est du bruit.
Mais vous que la raison conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire?
Thémire à sa sœur répondit:
La populace est la plus forte;
Je crains ces dévots, & fais bien;
A double tour fermons la porte,
Et poursuivons notre entretien.
Votre conte est de bonne sorte;
D'un vrai plaisir il me transporte;
Pourrez-vous écouter le mien?

C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce ſujet jamais on ne tarit ;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore :
Mille grimauds font des vers ſans eſprit
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte.
Je déteſtais tout médiocre auteur ;
Mais on les paſſe, on les ſouffre ; & la ſainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur.
Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte ;
Le changement ne lui déplaiſait pas.
Elle trouva devers la Paleſtine
Un beau garçon, dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes & les lis,
Les yeux brillans, la taille noble & fine,
Tout lui plaiſait ; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'atteſte,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait ;
Mais chacun ſait combien il en tenait.
Son origine était toute céleſte ;
Il était né des plaiſirs d'un inceſte.
Son père était ſon aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de ſa fille Myrrha ;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Etait le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer ſa généalogie ;
J'aime à m'inſtruire, & c'eſt un grand bonheur
D'être ſavante en la théologie.
Mars fut jaloux de ſon charmant rival ;
Il le ſurprit avec ſa Cythérée,
Le nez collé ſur ſa bouche ſacrée,
Feſant des Dieux. Mars eſt un peu brutal ;
Il prit ſa lance, & d'un coup, déteſtable,

Il transperça ce jeune homme adorable,
De qui le sang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette histoire; & j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes sœurs,
Qu'en pensez-vous? parlez-moi sans scrupule;
Tuer un Dieu n'est-il pas ridicule?
Non, dit Climène; & puisqu'il était né,
C'est à mourir qu'il était destiné:
Je le plains fort, sa mort paraît trop prompte;
Mais poursuivez le fil de votre conte.
Notre Thémire aimant à raisonner,
Lui répondit: Je vais vous étonner.
Adonis meurt; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre & sentir,
Cette Vénus qui créa le plaisir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Ressuscita, sept jours après sa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le sort.
Bon! dit Climène, en voici bien d'une autre;
Ma chère sœur, quelle idée est la vôtre?
Ressusciter les gens! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuse;
Et l'on peut être une fille de bien
En soupçonnant que la fable est menteuse.
Mais tout cela se croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabbins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en dansant,
De son Isis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux & les mange.
Chez tous ces gens Adonis est fêté;
On vous l'enterre avec solennité;
Six jours entiers l'enfer est sa demeure;

Il eſt damné tant en corps qu'en eſprit ;
Dans ces ſix jours chacun gémit & pleure ;
Mais le ſeptième il reſſuſcite ; on rit.
Telle eſt, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
Six jours de peine, un ſeul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deſtin change ;
Mais il eſt peu de plaiſirs ſans douleur,
Et nos chagrins ſont ſouvent ſans mélange.

De la ſage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des ſornettes,
De faire des romans ou l'hiſtoire du jour,
De ramaſſer des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu ſèche, aimait la vérité,
La cherchait, la diſait avec ſimplicité ;
Se ſouciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'encyclopédie.

Climène à ſes deux ſœurs adreſſa ce diſcours :
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les myſtères ;
Si nous n'en croyons rien, que nous ſert d'en parler ?
Un mot devrait ſuffire : on a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur reſſembler.
Les Béotiens nos confrères
Chantent au cabaret l'hiſtoire de nos Dieux ;
Le vulgaire ſe fait un grand plaiſir de croire
Tous ces contes faſtidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi ſa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'eſprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment & l'on mentit ;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins & prêtres

Se ſont moqués de nous dans leur fatras obſcur ;
Moquons-nous d'eux, c'eſt le plus ſûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un eſprit de Python,
Qui renoncent à leur raiſon
Pour prédire des choſes faites.
Je ne crois pas qu'un Dieu nous faſſe nos enfans ;
Je ne crois point la guerre des géans :
Je ne crois point du tout à la priſon profonde
D'un rival de Dieu même en ſon temps foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embraſé ce monde
Que ſon grand-père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point. . . La belle au milieu de ſa phraſe
S'arrêta de frayeur ; un bruit affreux s'entend,
La maiſon tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jaſe.
Avec tout ſon clergé Bacchus entre en buvant :
Et moi je crois, dit-il, meſdames les ſavantes,
Qu'en feſant trop les beaux-eſprits,
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête,
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance eſt toute prête ;
Je vous change en chauve-ſouris.

Auſſitôt de nos trois reclues
Chaque membre ſe raccourcit ;
Sous leur aiſſelle il s'étendit
Deux petites ailes velues.

Leur voix pour jamais se perdit ;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs sciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raisonneur qui fronde ;
On connut qu'il est dans ce monde,
Trop dangereux d'avoir raison.
Ovide a conté cette affaire ;
La Fontaine en parle après lui ;
Moi je la répète aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LE SONGE CREUX.

Je veux conter comment la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par passe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, & ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois gosiers aboyant à la fois;
Il me fallut traverser trois rivières;
On me montra les trois sœurs filandières,
Qui font le sort des peuples & des rois.
Je fus conduit vers trois juges fournois
Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer & geolières des diables:
Car, Dieu merci, tout se fesait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue;
Je frémissais à la sombre étendue
Du vaste abyme où des esprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie
Des puissans Dieux, auteurs de tous les biens;
Je l'accusais, lorsqu'un heureux génie
Me conduisit aux champs élysiens,
Au doux séjour de la paix éternelle,
Et des plaisirs qui, dit-on, sont nés d'elle.
On me montra, sous des ombrages frais,
Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont versés sur la race mortelle,
Et qui pourtant n'existèrent jamais:
Le grand Bacchus, digne en tout de son père;
Bellérophon, vainqueur de la chimère;
Cent demi-dieux des Grecs & des Romains.
En tous les temps tout pays eut ses saints.

Or, mes amis, il faut que je déclare
Que ſi j'étais rebuté du Tartare,
Cet Elyſée & ſa froide beauté
M'avaient auſſi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'eſquiver je cherchais une iſſue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, & tout enflé de vent,
Et qui ſemblait me fermer le paſſage.
Que me veux-tu, dis-je à ce perſonnage?
Rien, me dit-il, car je ſuis le Néant.
Tout ce pays eſt de mon apanage.
De ce diſcours je fus un peu troublé:
Toi, le Néant! jamais il n'a parlé. . . .
Si fait, je parle; on m'invoque & j'inſpire
Tous les ſavans qui ſur mon vaſte empire
Ont publié tant d'énormes fatras. . . .
Eh bien, mon roi, je me jette en tes bras.
Puiſqu'en ton ſein tout l'univers ſe plonge,
Tiens, prends mes vers, ma perſonne & mon ſonge.
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient au moment qu'il eſt né.

SATIRES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0105

Le Diable un jour se trouvant de loisir,
Dit: Je voudrais former à mon plaisir
Quelque animal dont l'ame & la figure
Fût à tel point au rebours de nature,
Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché.
Il dit: il prend une argile enfoufrée,
Des eaux du Styx imbue & pénétrée,
Il en modèle un chef-d'œuvre naissant,
Pétrit son homme, & rit en pétrissant.
D'abord il met sur une tête immonde
Certain poil roux que l'on sent à la ronde;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai casque de damné;
Un sourcil blanc cache un œil sombre & louche;
Sous un nez large il tord sa laide bouche;
Satan lui donne un ris sardonien,
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la bastonnade;
Puis il lui souffle un esprit imposteur,
Traître & rampant, satirique & flatteur;
Rien n'épargnait. Il vous remplit la bête
De fiel au cœur, & de vent dans la tête.
Quand tout fut fait, Satan considéra
Ce beau garçon, le baisa, l'admira;
Endoctrina, gouverna son ouaille,
Puis dit à tous: Il est temps qu'il rimaille.
Aussitôt fait l'animal rimailla,
Monta sa vielle, & Rabelais pilla;
Il griffonna des *ceintures magiques*,
Des *Adonis*, des *aïeux chimériques*;
Dans les cafés il fit le bel-esprit;

Il nous chanta Sodome & JESUS-CHRIST ;
Il fut fiflé, battu pour ſon mérite,
Puis fut errant, puis ſe fit hypocrite,
Et pour finir, à ſon père il alla ;
Qu'il y demeure. Or je veux ſur cela
Donner au Diable un conſeil ſalutaire :
Monſieur Satan, lorſque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre-humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin :
Ce n'eſt le tout d'envoyer ſon ſemblable
Pour nous tenter. Crépin votre féal,
Vous ſervant trop, vous a ſervi fort mal :
Pour nous damner, rendez le vice aimable.

NOTE.

(1) *J. B. Rouſſeau* avait fait une ſatire intitulée *la Baronade*, contre le baron de *Breteuil* ſon bienfaiteur, dont il avait été le ſecretaire, & il avait eu l'impudence de prétendre ne s'être brouillé avec M. de *Voltaire* que par zèle pour la religion : hypocriſie révoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieuſes, & banni pour crime de ſubornation. Ces circonſtances rendent cette ſatire excuſable : l'ingratitude & l'hypocriſie doivent être traitées ſans ménagement.

LE MONDAIN.

1736.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0109

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS
SUR LE MONDAIN, &c.

CES deux ouvrages ont attiré à M. de *Voltaire* les reproches non-seulement des devots, mais de plusieurs philosophes austères & respectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris, & on leur a répondu dans l'Apologie du Mondain. Toute prédication contre le luxe n'est qu'une insolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maison un *palais*, & mènent dans l'opulence une vie molle & voluptueuse.

Les reproches des philosophes méritent une réponse plus grave. Toute grande société est fondée sur le droit de propriété; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la composent sont intéressés à multiplier les productions de la terre & celles des arts; c'est-à-dire, autant qu'ils peuvent compter sur la libre jouissance de ce qu'ils acquièrent par leur industrie; sans cela les hommes, bornés au simple nécessaire, sont exposés à en manquer. D'ailleurs l'espèce humaine tend naturellement à se multiplier; puisqu'un homme & une femme qui ont de quoi se nourrir, & nourrir leur famille, éleveront en

général un plus grand nombre d'enfans que les deux qui sont nécessaires pour les remplacer. Ainsi toute peuplade qui n'augmente point, souffre ; & l'on sait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puissent acquérir en propriété plus que le nécessaire, & que cette propriété soit respectée, pour que la société soit florissante. L'inégalité des fortunes, & par conséquent le luxe, y est donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité est grande, plus la société est heureuse. Il faut donc que les lois, en laissant à chacun la liberté d'acquérir des richesses & de jouir de celles qu'il possède, tendent à diminuer l'inégalité : mais si elles établissent le partage égal des successions ; si elles n'étendent point trop la permission de tester ; si elles laissent au commerce, aux professions de l'industrie toute leur liberté naturelle ; si une administration simple d'impôts rend impossibles les grandes fortunes de finance ; si aucune grande place n'est ni héréditaire ni lucrative, dès-lors il ne peut s'établir une grande inégalité ; en sorte que l'intérêt de la prospérité publique est ici d'accord avec la raison, la nature & la justice.

Si l'on suppose une grande inégalité établie,

le luxe n'eſt point un mal; en effet le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en feſant vivre le pauvre aux dépens des fantaiſies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourriſſe des doreurs, des brodeuſes ou des peintres, que s'il employait ſon ſuperflu, comme les anciens Romains, à ſe faire des créatures, ou bien, comme nos anciens ſeigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, & non pas du luxe; elle n'exiſte que parce qu'un individu de l'eſpèce humaine en peut acheter ou ſoumettre un autre.

Il eſt vrai que le luxe le plus innocent, celui qui conſiſte à jouir des délices de la vie, amollit les ames, & en leur rendant une grande fortune néceſſaire, les diſpoſe à la corruption; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de fortune, dans un pays où les délices ſont inconnues, produit des complots, des troubles, & tous les crimes ſi fréquens dans les ſiècles de barbarie.

Il n'eſt donc qu'un moyen ſûr d'attaquer le luxe; c'eſt de détruire l'inégalité des fortunes par les lois ſages qui l'auraient empêché de naître. Alors le luxe diminuera ſans que l'induſtrie y perde rien; les mœurs ſeront moins corrompues;

les ames pourront être fortes ſans être féroces.

Les philoſophes qui ont regardé le luxe comme la ſource des maux de l'humanité, ont donc pris l'effet pour la cauſe; & ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la ſource de la richeſſe réelle d'un Etat, ont pris pour un bon régime de ſanté un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeſte.

C'eſt ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de *Voltaire*; erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés ſur la politique, qu'il y eût en France, quand il compoſa cette ſatire.

Quant à ce qu'il dit dans la première pièce, & qui ſe borne à prétendre que les commodités de la vie ſont une bonne choſe, cela eſt vrai, pourvu qu'on ſoit ſûr de les conſerver, & qu'on n'en jouiſſe point aux dépens d'autrui.

Il n'eſt pas moins vrai que la frugalité, qu'on a priſe pour une vertu, n'a été ſouvent que l'effet du défaut d'induſtrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie pouſſent au moins auſſi loin que les ſtoïciens.

Les conſeils que donne *Mentor* à *Idoménée*, quoiqu'inſpirés par un ſentiment vertueux, ne ſeraient guère praticables, ſur-tout dans une grande ſociété: & il faut avouer que cette divi-

sion des citoyens en classes distinguées entre elles par les habits, n'est d'une politique ni bien profonde ni bien solide.

Les progrès de l'industrie, il faut en convenir, ont contribué sinon au bonheur, du moins au bien-être des hommes; & l'opinion que le siècle où a vécu M. de *Voltaire* valait mieux que ceux qu'on regrette tant, n'est point particulière à cet illustre philosophe: elle est celle de beaucoup d'hommes très-éclairés.

Ainsi, en ayant égard à l'espèce d'exagération que permet la poésie, sur-tout dans un ouvrage de plaisanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave; & moins qu'aucun autre celui de dureté ou de personnalité, que leur a fait *J. J. Rousseau*: car c'est précisément parce que le commerce, l'industrie, le luxe lient entre eux les nations & les états de la société, adoucissent les hommes, & font aimer la paix, que M. de *Voltaire* en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchise que la vie d'un *honnête homme*, peinte dans *le Mondain*, est celle d'un sibarite, & que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même sans avoir aucun vice, qu'un homme aussi méprisable qu'ennuyé; mais il est aisé de voir que c'est une pure plaisanterie. Un homme qui, pendant soixante & dix ans, n'a point peut-être passé

un seul jour sans écrire ou sans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie consumée dans de vains plaisirs ? Il a voulu dire seulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, est moins criminelle & moins mépriſable qu'une vie austère employée dans l'intrigue, souillée par les ruses de l'hypocrisie, ou les manœuvres de l'avidité.

LE MONDAIN. (*a*)

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or, & le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens;
Moi je rends grâce à la nature sage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs:
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs;
J'aime le luxe, & même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête homme a de tels sentimens.
Il est bien doux pour mon cœur très-immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts & des heureux travaux,
Nous apporter de sa source féconde
Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre & les trésors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer!
Le superflu, chose très-nécessaire,
A réuni l'un & l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*:
Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien;

Ils étaient nus, & c'eſt choſe très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor,
Martialo (*b*) n'eſt point du ſiècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mouſſe ou la ſève
Ne gratta point le triſte goſier d'Eve;
La ſoie & l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'induſtrie & l'aiſance;
Eſt-ce vertu? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que feſais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce ſot genre-humain?
Caraiſſais-tu madame Eve ma mère?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau biſe & tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.
Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre, ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie
De ces dehors orna la ſymmétrie.

L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrège & du savant Poussin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure :
C'est Bouchardon (c) qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain. (d)
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux ;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée & moitié transparente ;
Nonchalamment je l'y vois promené :
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche & plus polie ;
Le plaisir presse, il vole au rendez-vous
Chez Camargot, chez Gaussin, chez Julie ;
Il est comblé d'amour & de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuisinier est un mortel divin !

Cloris, Eglé me verſent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mouſſe preſſée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler ſon bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français eſt l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres deſirs,
D'autres ſoupers & de nouveaux plaiſirs.
Or maintenant, monſieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petit Ithaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, triſtement vertueux,
Pauvres d'effet & riches d'abſtinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance:
J'admire fort votre ſtyle flatteur,
Et votre proſe, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je conſens de grand cœur
D'être feſſé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon homme,
Jardin fameux par le Diable & la pomme,
C'eſt bien en vain que triſtement ſéduits,
Huet, Calmet, dans leur ſavante audace,
Du paradis ont recherché la place:
Le paradis terreſtre eſt où je ſuis. (*e*)

NOTES.

(*a*) Cette pièce eſt de 1736. C'eſt un badinage dont le fond eſt très-philoſophique & très-utile: ſon utilité ſe trouve expliquée dans la pièce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de M. de *Melon* à madame la comteſſe de *Verrue*.

(*b*) Auteur du *Cuiſinier français*.

(*c*) Fameux ſculpteur né à Chaumont en Champagne.

(*d*)

(*d*) Excellent orfèvre, dont les deſſins & les ouvrages ſont du plus grand goût.

(*e*) Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non-ſeulement très-innocent, mais dans le fond très-utile, fut compoſé dans l'année 1736, immédiatement après le ſuccès de la tragédie d'Alzire. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé *Desfontaines* alla dénoncer la petite plaiſanterie du Mondain à un prêtre nommé *Couturier*, qui avait du crédit ſur l'eſprit du cardinal de *Fleuri*. *Desfontaines* falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon, comme il avait fait à la Henriade. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, & l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Zaïre, fut obligé de s'enfuir de ſa patrie. Le roi de Pruſſe lui offrit alors le même aſile qu'il lui a donné depuis; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ſes amis dans ſa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de *Voltaire*.

LETTRE (*a*)

DE M. DE MELON,

Ci-devant ſecretaire du régent du royaume,

A Mad. LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'AI lu, Madame, l'ingénieuſe Apologie du luxe; je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée ſous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon *Eſſai politique ſur le commerce*, combien ce goût des beaux arts, & cet emploi des richeſſes, cette ame d'un grand Etat, qu'on nomme *luxe*, ſont néceſſaires pour la circulation de l'eſpèce & pour

le maintien de l'industrie ; je vous regarde, Madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts ! [b] Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toutes sortes de genres : voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, & qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton suisse on fasse des lois somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité ; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, &c.

NOTES.

(a) Cette lettre fut écrite dans le temps que la pièce du Mondain parut, en 1736.

(b) Madame la comtesse de *Verrue*, mère de madame la princesse de *Carignan*, dépensait cent mille francs par an en curiosités : elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés & en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté & la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

LETTRE
A M. LE COMTE DE SAXE,
DEPUIS MARECHAL GENERAL.

VOICI, monsieur le Comte, la Défense du Mondain; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non-seulement comme à un mondain très-aimable, mais comme à un guerrier très-philosophe, qui fait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la plus belle de ses maîtresses, & tantôt faire un souper de *Lucullus*, tantôt un souper de housard.

Omnis Aristippum decuit color & status & res.

Je vous cite *Horace* qui vivait dans le siècle du plus grand luxe & des plaisirs les plus raffinés; il se contentait de deux demoiselles, ou de l'équivalent; & souvent il ne se fesait servir à table que par trois laquais; *cœna ministratur pueris tribus.* Les poëtes de ce temps-ci, sous un *Mécène* tel que le cardinal de *Fleuri*, sont encore plus modestes.

Oui, je suis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puissans;
Il encourage les talens,
Il est la gloire d'un empire.
Il ressemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'usage:
Le plaisir sied très-bien au sage;
Buvez, ne vous enivrez pas.
Qui ne sait pas faire abstinence
Sait mal goûter la volupté:
Et qui craint trop la pauvreté
N'est pas digne de l'opulence.

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers de M. le maréchal de *Saxe*.

DEFENSE
DU MONDAIN,
OU
L'APOLOGIE DU LUXE.

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer ; & moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné. ---
Damné ! comment ? pourquoi ? --- Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père ;
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, & vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphèmes maudits !
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre muse pollue
Sera rôtie, & c'est chose conclue.
Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait son teint ;
Lors je lui dis : Pour Dieu, monsieur le saint,

Quel est ce vin ? d'où vient-il, je vous prie,
D'où l'avez-vous ? --- Il vient de Canarie :
C'est un nectar, un breuvage d'élu ;
Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il soit bu.
--- Et ce café, dont après cinq services
Votre estomac goûte encor les délices ?
--- Par le Seigneur il me fut destiné. ---
Bon : mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée :
Cet argent fin, ciselé, godronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuisé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous ; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser ;
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement & l'amour des naïades ;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent

Vont inonder ce marbre blanchiſſant,
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en eſt plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux ſi la ſource tarit,
L'herbe eſt ſéchée & la fleur ſe flétrit.
Ainſi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le travail, gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denys d'Halicarnaſſe,
Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, & des conſuls en *us*,
Béchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charrue & les armes;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être ſemés par la main d'un vainqueur. ---
C'eſt fort bien dit, mes maîtres: je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiſtoire.
Mais, dites-moi, ſi les Dieux par haſard
Feſaient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer ſa terre?
L'auguſte Rome, avec tout ſon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eſt Auteuil.
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
Pour quelque pré ſignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin (*a*) pour étendards.

(*a*) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains.

Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Etait de bois; il fut d'or sous Luculle.
N'allez donc pas, avec simplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
Oh, que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage industrieux.
Du conseiller l'absurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre Etat.
De tous nos arts il agrandit la source;
Et du Midi, du Levant & de l'ourse,
Nos fiers voisins de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme;
Tel que n'en vit Paris, Pékin ni Rome;
C'est Salomon, ce sage fortuné,
Roi philosophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe:
Vit-on jamais un luxe plus superbe?
Il fesait naître au gré de ses desirs
L'argent & l'or, mais sur-tout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage; ---
Mille? --- On le dit, c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, & c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.
Parlant ainsi, je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves:
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait;
Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

SACHEZ, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs & permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art qui doit tout comprendre
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre :
Les plaisirs dans l'âge tendre
S'empressent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter,
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des cours
A la douce solitude ;
Quittez les jeux pour l'étude ;
Changez tout hors vos amours.
D'une recherche importune
Que vos cœurs embarrassés
Ne volent point empressés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés :
Laissez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats ;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît sous vos pas.
Tout rang, tout sexe, tout âge

Reconnaît

Reconnaît la même loi ;
Chaque mortel en partage
A son bonheur près de soi.
L'inépuisable nature
Prend soin de la nourriture
Des tigres & des lions,
Sans que sa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buissons ;
Et tandis que l'aigle altière
S'applaudit de sa carrière
Dans le vaste champ des airs,
La tranquille Philomèle
A sa compagne fidelle
Module ses doux concerts.
Jouissez donc de la vie,
Soit que dans l'adversité
Elle paraisse avilie,
Soit que sa prospérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout est égal, croyez-moi ;
On voit souvent plus d'un roi
Que la tristesse environne ;
Les brillans de la couronne
Ne sauvent point de l'ennui :
Ses valets de pied, ses pages,
Jeunes, indiscrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princesse & la bergère
Soupirent également ;
Et si leur ame diffère,
C'est en un point seulement.
Philis a plus de tendresse,
Philis aime constamment

Et bien mieux que ſon alteſſe....
Ah, madame la princeſſe,
Comme je ſacrifirais
Tous vos auguſtes attraits
Aux larmes de ma maîtreſſe!
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable;
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis ſont heureux,
Je ſerai moins miſérable.

LE

PAUVRE DIABLE,

OUVRAGE EN VERS AISÉS

DE FEU M. VADE';

MIS EN LUMIERE

Par CATHERINE VADÉ, sa cousine,

1758.

A MAITRE ABRAHAM CHAUMEIX.

COMME il eſt parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon couſin *Vadé*, je vous le dédie. C'eſt mon *vade mecum*; vous direz ſans doute *vade retrò*; & vous trouverez dans l'œuvre de mon couſin pluſieurs paſſages contre l'Etat, contre la religion, les mœurs, &c. Partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon couſin *Vadé*.

Faites l'analyſe de l'ouvrage; ne manquez pas d'y répandre un *filet de vinaigre* en ſouvenance de votre premier métier. J'ai des *préjugés légitimes* (*) que vous êtes un des plus abſurdes barbouilleurs de papier qui ſe ſoient jamais mêlés de raiſonner; ainſi perſonne n'eſt plus en droit que vous d'obtenir, par vos raiſonnemens & par votre crédit, qu'on brûle ce petit poëme, comme ſi c'était un mandement d'évêque, ou le nouveau Teſtament de frère *Berruyer*. Continuez de faire honneur à votre ſiècle, ainſi que tous les perſonnages dont il eſt queſtion dans ce livret que je vous préſente.

CATHERINE VADÉ.

A Paris, rue Thibautodé, chez maître Jean Gauchat, attenant le gîte de l'auteur des Nouvelles eccléſiaſtiques; 27 mars 1758.

(*) *Abraham Chaumeix* avait fait un livre intitulé: *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, &c.

LE PAUVRE DIABLE. (a)

QUEL parti prendre? où fuis-je & qui dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de croître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.
--- Il faut s'instruire & se sonder soi-même;
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct; bien savoir ce qu'on aime;
Et sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
--- J'aurais aimé le métier de la guerre.
--- Qui vous retient? allez; déjà l'hiver
A disparu; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre;
Du duc Broglie osez suivre les pas;
Sage en projets, & vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats;
Il va venger les malheurs de la France:
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
--- Il n'est plus temps; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence;
C'est une presse! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur,
Plus on en tue, & plus il s'en présente;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux champenois,
Et de Provence & des monts francomtois,
En botte, en guêtre, & surtout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Cremille, (b)
Pour obtenir des maîtres de leur sort

Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreſſée,
J'allai montrer ma mine embarraſſée;
Mais un commis, me prenant pour un ſot,
Me rit au nez, ſans me répondre un mot;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magiſtrature.
--- Eh bien, la robe eſt un métier prudent;
Et cet air gauche, & ce front de pédant
Pourront encor paſſer dans les enquêtes;
Vous verrez là de merveilleuſes têtes!
Vîte achetez un emploi de Caton,
Allez juger: êtes-vous riche? --- Non,
Je n'ai plus rien, c'en eſt fait. --- Vil atome!
Quoi! point d'argent, & de l'ambition!
Pauvre impudent! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs ſont fondés ſur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'eſt rien, que de rien ne vient rien.
Du genre-humain connais quelle eſt la trempe;
Avec de l'or je te fais préſident,
Fermier du roi, conſeiller, intendant;
Tu n'as point d'aile, & tu veux voler! rampe.
Hélas! Monſieur, déjà je rampe aſſez.
Ce fol eſpoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains deſirs pour jamais ſont paſſés:
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la craſſe tiré,
Et dans la craſſe en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'eſpoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Raſé, barbu, chauſſé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître eſt mon tombeau,

J'y vais descendre ; oui, j'y cours. --- Imbécille,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos ; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asile,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la Discorde y nourrit ses serpens,
Que ce n'est plus ce ridicule temps
Où le capuce & la toque à trois cornes,
Le scapulaire & l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes
Du vil berceau de son illusion,
La France arrive à l'âge de raison ;
Et les enfans de François & d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.
Nous fesons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, & bondit sous son maître :
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître ;
L'âne me plaît, son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché :
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout & vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval ; un Pequet, un Pleneuf, (c)
Un trafiquant, un commis, est le bœuf ;
Le peuple est l'âne, & le moine est le singe.
--- S'il est ainsi, je me décloître. O Ciel !
Faut-il rentrer dans mon état cruel !
Faut-il me rendre à ma première vie !
--- Quelle était donc cette vie ? --- Un enfer
Un piége affreux, tendu par Lucifer.

J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs,
Froids romanciers, plats versificateurs;
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
--- Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop: çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.
Que fesais-tu sur le Parnasse? --- Hélas!
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse,
D'après Chaulieu je vantais la mollesse.
Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul en un coin, pensif & consterné,
Rimant une ode, & n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton:
Cet animal se nommait Jean Fréron. (d)
J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon;

Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit & sans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé sur l'omoplate.
Triste & honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Pompignan, (e)
Ainsi que moi, natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase;
Je lui contai tous les tours du croquant:
Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, & pauvreté m'afflige.
De ce bourbier vos pas feront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche;
Tenez, prenez mes cantiques sacrés;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche;

Avec le temps un jour vous les vendrez :
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd ; la scène est en Afrique, (*f*)
A la Clairon vous le présenterez ;
C'est un trésor : allez & prospérez.
Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse & grêle
Le triste drame écrit pour la Denèle. (*g*)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Duménil rabattit mon orgueil !
La d'Angeville est plaisante & moqueuse ;
Elle riait : Grandval me regardait
D'un air de prince, & Sarrazin dormait ;
Et renvoyé pénaud par la cohue,
J'allai gronder & pleurer dans la rue.
De vers, de prose & de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset doué du double privilége (*h*)
D'être au collége un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége ;
Gresset dévot ; long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
--- Gresset se trompe, il n'est pas si coupable ;
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du Démon.

Mais que fit-il dans ton affliction ?
--- Il me donna les conſeils les plus ſages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;
Faites des vers moraux contre l'amour ;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, & je vais à Verſaille ;
Maudit voyage ! hélas ! chacun ſe raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il eſt reçu bien mal,
Et les laquais inſultent ſa figure,
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
L'abbé Trublet alors avait la rage (*i*)
D'être à Paris un petit perſonnage ;
Au peu d'eſprit que le bon homme avait,
L'eſprit d'autrui par ſupplément ſervait.
Il entaſſait adage ſur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laſſait ſans jamais ſe laſſer :
Il me choiſit pour l'aider à penſer.
Trois mois entiers enſemble nous penſâmes,
Lûmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du ſieur de la Chauſſée
Vint ranimer ma cervelle épuiſée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court & non verſifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphyſique.
--- Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il eſt bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, & j'aime aſſez qu'on rie ;

Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène & Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut par fois se rendre intéressant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite?
--- Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué: ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place;
On me porta dans un logis voisin,
Prêt d'expirer de douleur & de faim,
Les yeux tournés, & plus froid que ma pièce.
--- Le pauvre enfant! son malheur m'intéresse;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits: ce logis quel est-il?
--- Cette maison d'une nouvelle espèce,
Où je restai long-temps inanimé,
Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblait six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes, (k)
De saint Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale
Psalmodiait en ce lieu de scandale,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent;
Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.

Un gros rabbin de cette ſynagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ſes ſaints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte & ma détreſſe.
Maître Abraham, après cinq ou ſix mots (*l*)
De compliment, me tint ce beau propos:
„ J'ai comme toi croupi dans la baſſeſſe,
„ Et c'eſt le lot des trois quarts des humains;
„ Mais notre ſort eſt toujours dans nos mains.
„ Je me ſuis fait auteur, diſant la meſſe,
„ Perſécuteur, délateur, eſpion;
„ Chez les dévots je forme des cabales:
„ Je cours, j'écris, j'invente des ſcandales,
„ Pour les combattre & pour me faire un nom;
„ Pieuſement ſemant la zizanie,
„ Et l'arroſant d'un peu de calomnie.
„ Imite-moi, mon art eſt aſſez bon;
„ Suis comme moi les méchans à la piſte;
„ Crie à l'impie, à l'athée, au déiſte,
„ Au géomètre; & ſurtout prouve bien
„ Qu'un bel-eſprit ne peut être chrétien:
„ Du rigoriſme embouche la trompette;
„ Sois hypocrite, & ta fortune eſt faite.
A ce diſcours ſaiſi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma diſgrace,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts; & la troupe en beſace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulſion.
A la faveur de cette opinion
Je m'eſquivai de l'antre de Mégère.
— C'eſt fort bien fait; ſi ta tête eſt légère,
Je m'aperçois que ton cœur eſt fort bon.
Où courus-tu préſenter ta miſère?

--- Las ! où courir dans mon destin maudit !
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolus de finir ma carrière,
Ainsi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.
O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste & docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
Bientôt changeant de mœurs & de langage,
Je me décrasse ; & m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane ;
Je veux tâter des plus brillans emplois,
Etre officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'esprit alors, & tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire ;
Je suis aimé des dames que je sers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propose un très-bon mariage ;
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique,
Que de l'Eglise un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal) (*m*)

Fit élever près du palais royal.
Avec éclat j'entretiens donc ma belle;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers & les bijoux:
Billets de change étaient mes billets doux;
Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. (n)
Quel beau vernis brillait sur sa voiture!
Un petit peigne orné de diamans
De son chignon surmontait la parure;
L'Inde à grands frais tissut ses vêtemens;
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où sa peau blanche & ferme, autant qu'égale,
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général:
Que voulez-vous, hélas! que je vous dise?
Je payai cher ma brillante sottise,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. --- Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, & dit la vérité;
Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux-esprits,
Qui dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles:
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordans, chansonneurs, chansonnés;

Nourris de vent au temple de Mémoire,
Peuple crotté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main jeune & légère eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie :
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricotte en paix les bas dont j'ai beſoin,
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la meſure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham, & ſes vils compagnons,
Sont une eſpèce encor plus odieuſe.
Quant aux Catins, j'en fais aſſez de cas ;
Leur art eſt doux, & leur vie eſt joyeuſe ;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
Ecoute, il faut avoir un poſte honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir conſeiller :
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtiſan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier ;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être ?
--- Oui dà, Monſieur. --- Quatre fois dix écus
Seront par an ton ſalaire ; & de plus,
D'aſſez bon vin chaque jour une pinte
Rajuſtera ton cerveau qui te tinte ;
Va dans ta loge, & ſurtout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
--- J'obéirai ſans replique à mon maître,
En bon portier : mais en ſecret, peut-être,

J'aurais

J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux. (o)

NOTES.

(a) On nous assure que l'auteur s'amusa à composer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuse des lettres un jeune homme sans fortune, qui prenait pour du génie sa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui se perdent par cette passion malheureuse est prodigieux. Ils se rendent incapables d'un travail utile; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne, mais honnête, qui leur donnerait du pain; ils vivent de rimes & d'espérances, & meurent dans la misère.

(b) . . . . . *La porte de Cremille.*

M. de *Cremille*, lieutenant général, était chargé alors du département de la guerre, sous M. le maréchal de *Bellisle*.

(c) . . . . . *Un Pequet, un Pleneuf.*

Pequet était un premier commis des affaires étrangères. *Pleneuf* était un entrepreneur des vivres.

(d) . . . . . *Jean Fréron.*

Fréron ne se nomme pas *Jean*, mais *Caterin*. Il semble que cet homme soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. Il a été méchant, & il en a été puni. Il dit, dans une de ses feuilles de l'année 1756, *je ne hais pas la médisance, peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie.* Un homme qui écrit ainsi ne doit pas être surpris qu'on lui rende justice.

(e) . . . . . *Pompignan.*

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magistrat & un homme de lettres & de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'académie un discours peu mesuré, & même très-offensant. Il est vrai que sa tragédie de Didon est faite sur le modèle de celle de *Métastase*; mais aussi il y a de beaux morceaux qui font à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce est mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes ambaſſadeurs, irrités & confus,
Trop ſouvent de la reine ont ſubi les refus.
Voiſin de ſes Etats faibles dans leur naiſſance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se réſoudrait ſans peine à l'hymen glorieux
D'un monarque puiſſant, fils du maître des Dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
Et déguiſant encor mon dépit légitime,
Pour la dernière fois, en proie à ſes hauteurs,
Je viens ſous le faux nom de mes ambaſſadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obſtiné pénétrer le myſtère;
Que ſais-je.... n'écouter qu'un tranſport amoureux.

Des ambaſſadeurs ne ſubiſſent point des refus; on eſſuie, on reçoit des refus.

Si tous ſes ambaſſadeurs irrités & confus ont ſubi des refus, comment ce *Jarbe* pouvait-il croire que *Didon* ſe ſoumettrait ſans peine à cet hymen glorieux? *Jarbe* d'ailleurs a-t-il envoyé tous ſes ambaſſadeurs enſemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, & il déguiſe encore ſon dépit légitime. S'il déguiſe ce dépit légitime, & s'il eſt ſi furieux, il ne croit donc pas que *Didon* l'épouſera ſans peine. Epouſer quelqu'un ſans peine, & déguiſer ſon dépit légitime, ne ſont pas des expreſſions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient, ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs, être en proie à des hauteurs! Comment vient-on ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs? On peut venir ſous le nom d'un autre, mais on ne vient point ſous le nom de pluſieurs perſonnes. De plus, ſi on vient ſous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité ſous un faux nom, puiſqu'on prend un nom qui n'eſt pas le ſien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambaſſadeur quand on prend le véritable nom de cet ambaſſadeur même.

Il veut pénétrer le mystère d'un refus obstiné. Qu'est-ce que le mystère d'un refus si net & déclaré avec tant de hauteur ? Il peut y avoir du mystère dans des délais, dans des réponses équivoques, dans des promesses mal tenues ; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambassadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun mystère.

Que fais-je.... n'écouter qu'un transport amoureux. Que fait-il ? il n'écoutera qu'un transport, il sera terrible dans le tête-à-tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre ; ils sont contens pourvu qu'ils riment, mais les connaisseurs ne sont pas contens.

(*f*) ..... *Zoraïde.*

Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose : il leur écrivit cette lettre.

„ Je suis fort surpris, Messieurs, que vous exigiez „ une seconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. „ Si vous ne vous connaissez pas en mérite, je me „ connais en procédés, & je me souviendrai assez long- „ temps des vôtres, pour ne plus m'occuper d'un „ théâtre où l'on distingue si peu les personnes & les „ talens. Je suis, Messieurs, autant que vous méritez „ que je le sois, votre, &c. „

(*g*) ..... *Pour la Denèle.*

Quinaut Denèle était dans ce temps-là une assez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce temps-là.

(*h*) *Gresset doué du double privilége.*

Gresset, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, & de quelques comédies. Il y a

des vers très-heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jésuite quand il fit imprimer son Vert-Vert. Le contraste de son état & des termes de b..... & f..... qu'on voyait dans ce petit poeme, fit un très-grand éclat dans le monde, & donna à l'auteur une grande réputation. Ce poème n'était fondé, à la vérité, que sur des plaisanteries de couvent, mais il promettait beaucoup; l'auteur fut obligé de sortir des jésuites. Il donna la comédie du Méchant, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertissait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le théâtre sans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertissaient tout le monde, il y aurait trop d'avertissemens imprimés. Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle; tant le public est malin.

(*i*) L'abbé *Trublet*, auteur de quatre tomes d'essais de littérature. Ce sont de ces livres inutiles, où l'on ramasse de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des sentences rebattues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le seul secours du Poliante.

(*k*) . . . . . *De ces énergumènes.*

Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la comédie italienne, une maison où s'assemblaient tous les convulsionnaires, & où ils faisaient de miracles. Ils étaient protégés par un président au parlement, nommé *du Bois*, après l'avoir été par un *Carré de Mongeron*, conseiller au même parlement. Cette secte des convulsionnaires, celle des moraves, des ménonistes, des piétistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'établir dans la populace, & gagner ensuite les classes supérieures. Il y avait alors plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entr'eux faisaient des choses très-extraordinaires. On rôtissait des filles sans que leur peau fût endommagée; on leur donnait des coups de bûches sur l'estomac sans les blesser, & cela

s'appelait donner des secours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, & des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un psaume qu'on récitait en langue vulgaire; on était saisi du SAINT ESPRIT, on prophétisait; & quiconque dans l'assemblée se serait permis de rire aurait couru risque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Velches.

(l) *Maître Abraham*, &c.

C'est *Abraham Chaumeix*, vinaigrier & théologien, dont on a parlé ailleurs.

(m) *Marion de Lorme*, courtisanne fort en vogue du temps du cardinal de *Richelieu*, & qui fit une assez grande fortune avec ce ministre qui était fort généreux.

(n) *Par Outrequin*, &c.

La mode était alors de se promener en carrosse ou à pied sur les boulevarts de Paris, que M. *Outrequin* avait soin de faire arroser tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens se piquaient d'y faire paraître leurs maîtresses dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'opéra couvertes de diamans; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevarts étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, & de tout ce qui peut amuser la jeunesse.

(o) *Le portier des Chartreux* est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère. On y trouve un portrait de l'abbé *Desfontaines*, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans *Petrone*. Cet ouvrage est de l'auteur de la petite comédie intitulée le B..... L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes; & il a composé des discours sérieux pour des personnages très-graves, qui ne savaient pas les faire eux-mêmes.

LA VANITE'. (*)

QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petite ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds donc. --- L'univers doit venger mes injures; (a)
L'univers me contemple, & les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
--- L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins: conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
De quel nuage épais ton crâne est offusqué!
--- Ah! j'ai fait un discours, & l'on s'en est moqué!
Des plaisans de Paris j'ai senti la malice;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra justice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
--- Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux.
Il a trop peu de temps, & trop de soins à prendre,
Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
La guerre à soutenir: en un mot, les bourgeois
Doivent très-rarement importuner les rois.
La cour te croira fou: reste chez toi, bon homme.
--- Non, je n'y puis tenir; de brocards on m'assomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés, (b)
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprise à Paris mes chansons judaïques,

(*) Un provincial dans un mémoire a imprimé ces mots: *Il faut que tout l'univers sache que leurs majestés se sont occupées de mon discours. Le roi l'a voulu voir; toute la cour l'a voulu voir.* Il dit dans un autre endroit que *sa naissance est encore au dessus de son discours.* Un père de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monsieur; & pour le corriger, il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut.

Et mon *Pater* anglais, & mes rimes tragiques, (c)
Et ma prose aux quarante! Un tel renversement
D'un Etat policé detruit le fondement;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance;
Je prétends des plaisans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi,
Et de ce même pas je vais parler au roi.
Ainsi nouveau venu sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De son plaisant délire amusait les passans.
Souvent notre amour propre éteint notre bon sens;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, & Bellone & Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
Des nouvelles du temps infidelle copiste, (d)
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse, & de clercs tonsurés.
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressuscité les temps des combats d'Athanase.
Ce petit bel esprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Berthier dans son collége eût surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village:
Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.
Je suis loin de blâmer le soin très-légitime
De plaire à ses égaux, & d'être en leur estime.
Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,

Etre approuvé du moins de ſes graves confrères ;
Mais on ne peut ſouffrir ces bruyans téméraires,
Sur la ſcène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur ? on voudra te ſiffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les ſiens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaiſir doucement ſe livrer,
Vécut dans un tonneau pour ſe faire admirer.
Malheur à tout mortel, & ſurtout dans notre âge,
Qui ſe fait ſingulier pour être un perſonnage !
Piron ſeul eut raiſon, quand dans un goût nouveau, (e)
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. --- Quoi que l'orgueil en diſe,
Humains, faibles humains, voilà votre deviſe.
Combien de rois, grands Dieux ! jadis ſi révérés,
Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés !
La terre a vu paſſer leur empire & leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſile où ſon ombre repoſe ;
Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe !

NOTES.

NOTES.

(a) . . . . . *L'univers doit venger mes injures;*

Un provincial, dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots : *Il faut que tout l'univers sache que leurs majestés se sont occupées de mon discours à l'académie.*

Et comme dans ce discours, dont leurs majestés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait insulté plusieurs académiciens, il n'est pas étonnant qu'il se soit attiré une petite correction dans la pièce de vers intitulée, *la Vanité.* Car s'il est mal de commencer la guerre, il est très-pardonnable de se défendre.

(b) *Les quand, les qui, les quoi, &c.*

Ce sont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là; on les trouve dans cette édition.

(c) *Et mon Pater anglais, &c.*

C'est la prière de *Pope*, connue sous le nom de *Prière du déiste.* Il est vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était universelle. On ne s'en scandalisa point à Londres, non-seulement parce qu'on permet beaucoup de choses aux poëtes, mais parce qu'on était las de persécuter *Pope*, & surtout, parce qu'il se trouve en Angleterre beaucoup plus de philosophes que de persécuteurs.

M. *le Franc de Pompignan* la traduisit en vers français; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas insulter tous les gens de lettres de Paris dans son discours de réception à l'académie française. Il pouvait faire sa cour sans insulter ses confrères. Ce discours fut la source de quantité d'épigrammes, de chansons & de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, & qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.

(d) . . . . . *infidelle copiste, &c.*

C'est le gazetier des nouvelles ecclésiastiques; on en a déjà parlé ailleurs.

C'eſt en effet une choſe aſſez plaiſante que l'importance miſe par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reſte du monde, mépriſées dans Paris par tous les gens de bon ſens, & connues ſeulement par ceux qui les excitaient & par la canaille des convulſionnaires. Le gazetier eccléſiaſtique aſſura dans pluſieurs feuilles que les temps d'*Arius* & d'*Athanaſe* avaient été moins orageux, & qu'on devait s'attendre aux événemens les plus funeſtes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à Bicêtre, & un colporteur au pilori.

(e) *Piron ſeul eut raiſon, &c.*

Piron, auteur de la Métromanie, jolie pièce qui a eu beaucoup de ſuccès. Il a fait ſon épitaphe qui commence par ce vers:

Ci gît, qui? quoi? Ma foi perſonne, rien.

LE
RUSSE A PARIS.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0155

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous avons rétabli les notes de cette satire d'après les premières éditions. L'auteur avait cru devoir en supprimer quelques-unes. Ce qui occupait les esprits en 1760 était oublié en 1775. Il faut se rappeler, en les lisant, l'époque où elles ont été faites, & la nécessité où se trouvait M. de *Voltaire* de dévoiler l'hypocrisie des hommes qui, sous le masque du patriotisme, comme sous le manteau de la religion, cherchaient à perdre auprès de *Louis XV* des écrivains vertueux & amis du bien public, dont tout le crime était d'avoir excité leur envie, ou blessé leur orgueil.

LE
RUSSE A PARIS.

Petit poëme en vers alexandrins, composé à Paris au mois de mai 1760, par M. IVAN ALETHOF, *secretaire de l'ambassade russe.*

TOUT le monde sait que M. *Aléthof*, ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, & y fit des progrès plus incroyables encore : ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme *Horace*, *iracti celer*; il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur *Gauchat* & un discours du sieur *le Franc de Pompignan* le mirent dans une telle colère qu'il en eut une fluxion de poitrine; depuis ce temps il ne fit que languir, & mourut à Paris le 1 juin 1760, avec tous les sentimens d'un vrai catholique grec, persuadé de l'infaillibilité de l'Eglise grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner; c'est grand dommage: mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ses autres poëmes, dans lesquels on trouvera plus d'érudition, & un style beaucoup plus châtié.

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenses déserts & ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,
A fait naître les arts, & les mœurs & les lois?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse?
Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,
Allèrent, de Borée arpentant l'horison,
Geler auprès du pôle aplati par Newton; (*a*)
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes, (*b*)
Avec un quart de cercle enlever deux lapones. (*c*)
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'observer & l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?
Dans vos vastes Etats vous touchez à la fois
Au pays de Christine, à l'empire chinois:
Le héros de Nerva sentit votre vaillance:
Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance;
Les hardis Prussiens ont été terrassés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris: les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs & consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.

Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs, (d)
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du louvre auguste élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille;
Tandis que plus aimable & plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (e)
En voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le sacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, & rassemblait les arts:
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France, (f)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effraient la Tamise & les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Accrus par la culture & mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le temps doit augmenter la splendeur de l'Etat;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux; (g)
Les esprits sont changés, & les temps sont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais.... nous avons souvent de belles remontrances; (h)

Et le nom d'Yſabeau, (*) ſur un papier timbré,
Eſt dans tous nos périls un ſecours aſſuré.

LE RUSSE.

C'eſt beaucoup; mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuiſe ſes tréſors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Yſabeau ne vous ſuffiront pas;
Il faut des matelots, des vaiſſeaux, des ſoldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc?

LE PARISIEN.

Janſénius.... la bulle.... ſes myſtères, (*i*)
De deux ſages partis les cris & les efforts,
Et des billets ſacrés payables chez les morts, (*k*)
Et des convulſions & des réquiſitoires (*l*)
Rempliront de nos temps les brillantes hiſtoires.
Le Franc de Pompignan, par ſes divins écrits, (*m*)
Plus que Paliſſot même occupe nos eſprits; (*n*)
Nous quittons & la foire & l'opéra comique,
Pour juger de le Franc le ſtyle académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers*,
Que le roi lit ſa proſe, & même encor ſes vers.
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jéſuites leurs frères: (*o*)
Car chacun vend ſa drogue, & croit ſur ſon paillier
Fixer comme le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moſcou de ces nobles querelles?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.

(*) Greffier du Parlement de Paris.

Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi! du clergé français la gazette prudente, (p)
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux, (q)
N'ont point passé les mers & volé jusqu'à vous?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi! vous ignorez des mérites si rares?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares!
Hélas, en leur faveur mon esprit abusé
Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine;
C'est un Scythe grossier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide & curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talens, que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs disciples, nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé;

Nous avons parmi nous des pères de l'église.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet, (r)
Et Berthier le jésuite, & le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, & Nonotte & tant d'autres; (s)
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux:
De leur siècle profane instructeurs généreux, (t)
Cachant de leur savoir la plus grande partie,
Ecrivant sans esprit par pure modestie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs;
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raison sur la scène,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière; oh! son règne est passé;
Le siècle est bien plus fin: notre scène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.
Nous avons les *remparts*, (*) nous avons *Rampo-*
neau; (u)
Au lieu du Misanthrope on voit Jacques Rousseau,

(*) Les comédies qu'on joue sur le boulevard.

Qui, marchant sur ses mains & mangeant sa laitue, (x)
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie;
Je vous entends assez: mais parlons sans détour;
Votre nuit est venue après le plus beau jour.
Il en est des talens comme de la finance;
La disette aujourd'hui succède à l'abondance;
Tout se corrompt un peu, si je vous ai compris.
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris?
Minerve de ces lieux serait-elle bannie?
Parmi cent beaux esprits n'est-il plus de génie?

LE PARISIEN.

Un génie? ah, grand Dieu! puisqu'il faut m'expliquer;
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité serait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, & jusques aux Frérons,
Déjà de l'imposture embouchent les clairons.
L'hypocrite sourit, l'énergumène aboie;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent sur leur proie; (y)
Un petit magistrat à peine émancipé,
Un pédant sans honneur, à Bicêtre échappé,
S'il a du bel esprit la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux travestit les vertus;
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus;
On cabale à la cour; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs sans place & sans mérite,

Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui se sont faits dévôts de peur de n'être rien.
N'osant parler au roi qui hait la médisance,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance,
Ces oiseaux de la nuit, rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux :
Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.
Un génie! il aurait cet excès d'insolence!
Il n'a pas demandé notre protection!
Sans doute il est sans mœurs & sans religion;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même,
Qu'il n'est point implacable, & qu'il suffit qu'on l'aime!
Dans le fond de son ame il se rit des Fantins, (z)
De Marie Alacoque, (aa) & de la Fleur des saints. ( )
Aux erreurs indulgent, & sensible aux misères,
Il a dit, on le sait, que les humains sont frères;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
Il n'osa convenir que Newton fût damné.
Le brûler est une œuvre & sage & méritoire.
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur & de compassion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez sans feinte;
Mais n'imaginez pas que tristement éteinte,
La raison sans retour abandonne Paris.
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,

ui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
amener au droit sens ma patrie égarée.
es aimables Français sont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

lieu, je reviendrai quand ils seront changés.

NOTES.

(*a*) . . . . *Aplati par Newton :*

Ce furent *Huyghens* & *Newton* qui prouvèrent, le remier par la théorie des forces centrifuges, le second ar celle de la gravitation, que le globe doit être un u aplati aux pôles, & un peu élevé à l'équateur; ne par conséquent les degrés du méridien sont plus tits à l'équateur, & au pôle un peu plus longs. La férence, selon *Newton*, est d'un deux cent trentième, selon *Huyghens* d'un cinq cent soixante & dix-huitième.

On trouva au contraire, par les mesures prises en ance, que les degrés du méridien étaient plus grands u Sud qu'au Nord. De-là on conclut que la terre était platie au pôle, comme *Newton* & *Huyghens* l'avaient rouvé par une théorie sûre. C'était tout justement le ontraire de ce qu'on devait conclure. Les mesures de France étaient fausses, & la conclusion plus fausse encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en sorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'académie des sciences se rétracta au bout de vingt ans, & *Fontenelle* avoua dans son histoire que si les degrés étaient plus longs vers le Nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela fesait voir qu'on s'était non-seulement trompé en France sur la théorie, mais qu'on s'était trompé aussi dans les mesures. Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues & corrigées depuis. Il est prouvé que la erre est aplatie, comme les expériences du pendule avaient prouvé, comme les lois de l'équilibre des fluides paraissent l'exiger. La proportion des axes de la

terre s'approche davantage de celle de *Newton* que de celle d'*Huyghens* : ce qui confirme ce qu'avait découvert *Newton*, que la force de la pesanteur est le résultat de la force attractive de tous les élémens de la terre, & non une force dirigée vers le centre, suivant l'hypothèse de *Huyghens*; mais les observations du pendule ne sont pas d'accord avec les mesures des degrés du méridien, dans l'hypothèse de la terre homogène, & ces mesures ne s'accordent pas à donner à la terre une figure régulière.

(*b*) . . . . . *Utile à cent couronnes*,

Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de *Fleuri* que cette dispute purement philosophique intéressait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curiosité.

(*c*) . . . . . *Enlever deux laponnes*,

C'était deux filles de Tornéa qui étaient sœurs. Le père commença un procès criminel contre *Maupertuis* : mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huissier.

(*d*) *Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs*,

Cela est vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Versailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des dessins pittoresques. Ce fut là que *Louis XIV*, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté, dansa avec mademoiselle de la *Vallière* & d'autres dames.

(*e*) *Racine d'Henriette exprimant les douleurs*,

Rien n'est plus connu que l'histoire de la tragédie de Bérénice. La princesse *Henriette* d'Angleterre, fille de *Charles I*, & femme de *Monsieur*, frère unique de *Louis XIV*, donna ce sujet à traiter à *Corneille* & à *Racine*. On sait comment *Corneille* en fit une tragédie aussi froide & aussi ennuyeuse que mal écrite, & comment *Racine* en fit une pièce très-touchante malgré ses défauts.

(*f*) . . . . *Les pavillons de France*,

Louis XIV était parvenu jusqu'à garnir ses ports de deux cents vaisseaux de guerre.

(*g*) *Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux*,

Cela fut écrit l'an 1760, temps auquel le malheur des temps, les disgrâces dans la guerre, & la mauvaise administration des finances avaient obligé le roi & la plupart des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages & les ragoûts dans des plats de faïance qu'on appelait des *cus noirs*.

(*h*) *Mais nous avons souvent de belles remontrances*;

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger soupçon de partialité sur les remontrances; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a souvent égard. On observe seulement que lorsque les Anglais se ruinent pour désoler nos côtes, insulter nos ports, détruire nos colonies & notre commerce, nous devons donner quelque chose pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi se défaire de sa vaisselle d'argent, & se priver de ce qui fait le nécessaire d'un monarque, quel est le citoyen qui ne suivra pas un exemple si noble & si touchant?

(*i*) *Jansenius .... la bulle .... ses mystères*:

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez long-temps. On n'ignore pas que *Louis XIV* eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes & les molinistes; que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours; & que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été assez méprisée, renaquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

(*k*) *Valère Maxime* (lib. II, cap. 1, de instit. gall.) dit que les druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde. (*Voyez la note p.*)

(*l*) *Et des convulsions, &c.*

La folie inconcevable des convulsions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, & elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes qui jetèrent sur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très-dangereuses.

(*m*) *Le Franc de Pompignan par ses divins écrits,*

M. le Franc de Pompignan, dans un mémoire qu'il dit avoir présenté au roi en 1760, s'exprime ainsi page 17 : *Il faut que tout l'univers sache que le roi s'est occupé de mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des souverains.*

Quel producteur que ce *Pompignan!* quelle modestie! de quel ton il parle à l'univers! comme l'univers est occupé de lui!

Ce même *le Franc de Pompignan* dit, page 10 : *Un homme de ma naissance & de mon état;* la naissance de *le Franc!*

Ce même *le Franc de Pompignan* dit encore que pendant qu'il était juge des Aides en Quercy, *il écrivait de la prose pour l'utilité de ses compatriotes.* Voici la prose utile de M. *le Franc de Pompignan.* Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, & de lui reprocher le bien que le roi faisait à la nation, en faisant lui-même, à Trianon, l'essai de la méthode de remédier à la carie des blés. Sa majesté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces; c'est une de ses attentions paternelles pour son peuple; nous l'en bénissons, nos enfans l'en béniront. M. *le Franc de Pompignan* semble insulter à sa bienfesance; il lui dit : *Ces expériences ne rendront pas nos champs moins incultes. Le parc de Versailles ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous traitez vos sujets plus impitoyablement que des forçats; on exerce sur eux des vexations horribles; sortez de l'enceinte de votre palais somptueux, vous verrez un royaume qui sera bientôt un désert. . . . .*

Telle est la prose coulante & agréable du sieur *le Franc de Pompignan.* Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Quercy un peu trop vif. Est-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'académie?

Le même *le Franc de Pompignan*, auteur du Voyage de Provence, de la Prière du déiſte, & de quelques pſeaumes traduits en vers bien durs, & de pluſieurs pièces de théâtre dont une ſeule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refuſé quelque temps les proviſions de ſa charge en Quercy, pour le punir de la prière du déiſte, parce qu'il fut d'ailleurs ſuſpendu de ſa charge en Quercy pour une autre affaire qui arriva dans un bal à Quercy. Nous n'entrerons point dans ces détails; nous nous contenterons d'obſerver que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un père de la doctrine chrétienne lui a dit:

Pour vivre un peu joyeuſement,
Croyez-moi, n'offenſez perſonne:
C'eſt un petit avis qu'on donne
Au ſieur le Franc de Pompignan.

Il peut ſur cet article préſenter un mémoire à l'univers.

(*n*) *Plus que Paliſſot même occupe nos eſprits;*

Paliſſot de Montenoi fit jouer par des comédiens français une comédie intitulée *les Philoſophes*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'inſulter & d'accuſer pluſieurs perſonnes d'un mérite ſupérieur; & il ſe reprochera ſans doute cette faute toute ſa vie. On voit par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés. Il juſtifie ſa pièce en rapportant pluſieurs paſſages tirés de l'Encyclopédie, & la plupart de ces paſſages ne ſe trouvent pas dans l'Encyclopédie. Il cite pluſieurs traits de quelques mauvais livres intitulés, *L'homme plante* & *La vie heureuſe*, comme ſi ces livres étaient compoſés par quelques-uns de ceux qui ont mis la main à l'Encyclopédie: mais ces livres déteſtables, contre leſquels il s'élève avec une juſte indignation, ſont d'un médecin nommé *la Mettrie*, natif de Saint-Malo, de l'académie de Berlin, qui les compoſa à Berlin il y a plus de douze ans, dans des accès d'ivreſſe. Ce *la Mettrie* n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui ſont maltraités dans la pièce des *Philoſophes*.

Ceux qu'on inſulte dans cette pièce ſont M. *Duclos*, ſecretaire perpétuel de l'académie françaiſe, auteur de

plusieurs ouvrages très-estimables ; M. d'*Alembert*, de la même académie & de celle des sciences, célèbre par sa vaste littérature, par ses connaissances profondes dans les mathématiques, & par son génie ; M. *Diderot*, dont le public fait le même éloge ; M. le chevalier de *Jaucourt*, homme d'une grande naissance, auteur de cent excellens articles qui enrichissent le Dictionnaire encyclopédique ; M. *Helvétius*, admirable (ce mot n'est pas trop fort) par une action unique : il a quitté deux cents mille livres de rente pour cultiver les belles-lettres en paix, & il fait du bien avec ce qui lui reste. La facilité & la bonté de son caractère lui ont fait hasarder, dans un livre d'ailleurs plein d'esprit, des propositions fausses & très-répréhensibles, dont il s'est repenti le premier, à l'exemple du grand *Fénelon*. L'auteur se repent aussi d'avoir porté le poignard dans ses blessures ; il a des remords d'avoir imputé des maximes & des vues pernicieuses aux plus honnêtes gens qui soient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne, & qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il souhaite que le Dictionnaire encyclopédique se continue, que les libraires qui ont fait cette grande entreprise ne soient pas ruinés, que les souscripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui se perfectionnait sous tant de mains, devenait cher & nécessaire à la nation. J'ai vu l'article *Roi* en manuscrit ; des étrangers ont pleuré de tendresse au portrait qu'on fait de *Louis XV*, & ils ont souhaité d'être ses sujets ; la reine son épouse regretterait l'article *Reine*, si sa vertu modeste pouvait lui faire regretter les plus justes louanges. Au mot *Guerre*, on croirait que celui qui commande aujourd'hui nos armées, & plusieurs lieutenans généraux ont été désignés par l'auteur qui est lui-même un excellent officier. Le mot *Siége* forme un article bien important pour nous ; la prise du Port-Mahon immortalise le nom du général & le nom français : en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, & il est bien honteux qu'il ait essuyé à la fois la persécution & le ridicule.

(o) *Combattre en parlement les jésuites leurs frères.*

Le 14 mai 1760, jour de l'anniversaire de la mort de *Henri IV*, les apothicaires de Paris firent saisir, dans

un couvent de jésuites qu'on appelait la maison professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude, & leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes.

(p) *Quoi! du clergé français la gazette prudente,*

C'est ce qu'on appelle la gazette ecclésiastique. Ce journal clandestin commença en 1724, & dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroisse, des porte-dieu, des thèses de théologie, des refus de sacremens, des billets de confession: c'est surtout dans le temps de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, *Christophe de Beaumont*, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourans qui se feraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance & de l'horreur causa beaucoup de troubles, & mit la gazette ecclésiastique alors dans un grand crédit: elle tomba quand cette sottise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(q) *Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux,*

Le Journal chrétien ou du chrétien fut d'abord composé par un récollet nommé *Hayer*, l'abbé *Trublet*, l'abbé *Dinouart*, un nommé *Joannet*. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur mercure chrétien à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains, à tort & à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de *Saint-Foix* qui leur fit un procès criminel, & les obligea de se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié, & ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux.

(r) *Maître Abraham Chaumeix, &c.*

Cet *Abraham Chaumeix* était ci-devant vinaigrier, & s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu & Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le Dictionnaire encyclopédique. Il a été couvert d'opprobre, & obligé de se refugier à Moscou, où il s'est fait maître d'école.

Hayer le récollet n'est connu que par le Journal chrétien; le jésuite *Berthier* par le Journal de Trévoux, & surtout par une facétie plaisante intitulée, *Relation de la maladie, de la confession, de la mort & de l'apparition du jésuite Berthier*. On la trouve dans cette édition, volume des *Facéties*.

(s) *Et le doux Caveirac, & Nonotte, & tant d'autres;*

Le doux *Caveirac* est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son Apologie de la révocation de l'édit de Nantes & de la Saint-Barthelemi. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthelemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé, qu'on n'attrape point; & ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, & de l'honneur perdu; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, & par les ridicules dont il l'a accablé avec très-juste raison.

N. B. Il y avait *Rabot* dans les premières éditions. Nous n'avons rien pu découvrir sur ce *Rabot*. Il en serait de même de la plupart des autres feseurs de libelles immortalisés par M. de *Voltaire*, s'il ne s'était donné la peine d'ajouter à leur nom des notes instructives.

(t) *De leur siècle profane instructeurs généreux,*

Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur* qui

semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très-énergique en slavon.

(u) *Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau;*

Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique & le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir M. *Ramponeau*. Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théâtre, & pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à *Ramponeau* de se produire sur la scène; ils lui dirent que *Tertullien* avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas prostituer ainsi sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut; la conscience de *Ramponeau* fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès; M. *Elie de Beaumont*, célèbre avocat, daigna plaider contre *Ramponeau*; notre poète philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. *Ramponeau* rendit l'argent, & sauva son ame. On trouve ce plaidoyer dans le volume des *Facéties*.

(x) *Qui marchant sur ses mains & mangeant sa laitue,*

La même année 1760, on joua sur le théâtre de la comédie française la comédie des Philosophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théâtre *Jean-Jacques-Rousseau* marchant à quatre pattes, & mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du Misanthrope, ni dans celui du Tartufe, mais elle était bien aussi théâtrale que celle de Pourceaugnac *qui est poursuivi par des lavemens & des fils de p. . . . .*

(y) *Les chiens de Saint-Médard, &c.*

Saint-Médard est une vilaine paroisse d'un très-vilain faubourg de Paris, où les convulsions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard.

Au lieu des deux vers suivans, on lisait dans les premières éditions :

Le fripon le plus vil, le plus déshonoré,
Dans la sale débauche obscurément vautré.

(z) . . . . . *Des Fantins*,
De Marie Alacoque & de la Fleur des saints.

Fantin, curé de Versailles, fameux directeur qui séduisait ses dévotes, & qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait; il n'était pourtant pas philosophe.

(*aa*) *Marie Alacoque*, ouvrage impertinent de *Languet*, évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité & l'impiété furent poussées jusqu'à mettre dans la bouche de JESUS-CHRIST quatre vers pour *Marie Alacoque*.

(*bb*) *La Fleur des saints*, compilation extravagante du jésuite *Ribadeneira*; c'est un extrait de la Légende dorée, traduit & augmenté par le frère *Girard*, jésuite.

N. B. Que ce n'est pas ce frère *Girard* condamné au feu, le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abusé de sa pénitente en lui donnant le fouet aliez doucement, & pour plusieurs profanations. Il fut absous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accusation de sortilége aux véritables charges du procès. C'est bien dommage que ce frère *Girard* n'ait pas été philosophe.

LES CHEVAUX ET LES ANES

OU

ETRENNES AUX SOTS.

Premier janvier 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combat d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solennels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lésine & son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, & prétendit aux prix.
C'était la course : un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des housses, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or sur ses bossettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors se présenta.
L'âne disait : Mieux que lui je sais braire,
Et vous verrez que je sais mieux courir ;
Pour des chardons je m'offre à vous servir :
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe il sort de la maison.
Voilà Bathos monté sur son grison.
Il veut courir. La Grèce était railleuse.
Plus l'assemblée était belle & nombreuse,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce temps
N'imposaient pas silence aux bons plaisans.
Profitez bien de cette belle histoire,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire,

Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Distinguez bien les ânes des courſiers.
En tout état & dans toute ſcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courſiers de nos rois.
L'abbé du Bois, fameux par ſa veſſie,
Mit ſur ſon front, très-atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénelon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraiſons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui ſuccéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'eſprit des demi-dieux?
Un thratin, un Boyer (1). Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa ſève eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Bénigne ou Boyer?
De très-bons fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils eſſuient.
Les faux talens ſont hardis, effrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de frelons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats (a) ſemblent des Maſſillons!
Que de le Dains (2) ſuccèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colaſſe.
Après le Brun, Coypel obtint l'emploi
De premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta ſuffiſance,

Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier (*b*), pédant craſſeux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de ſon maître.
Que voulez-vous ! chacun cherche à paraître.
C'eſt un plaiſir de voir ces poliſſons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magiſtral,
Pour quinze ſous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par ſa ſottiſe,
Vont ſe carrant en princes de l'Egliſe,
Et ces faquins, qui d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne ſe tient dans ſa ſphère,
Dans ſon métier, ni dans ſon caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque penſion,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé la Coſte (*c*) eſt le ſeul à ſa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus:
Il le voudrait; ſes ſoins ſont ſuperflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme:
Impertinens, je veux qu'on ſe réforme,
Que le Journal de Trévoux ſoit meilleur,
Guyon (3) moins plat, Moreau (4) plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que ſous mon règne auguſte
Tout bon Français ait l'eſprit ſage & juſte;
Que nul robin ne ſoit préſomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.

Oui le rapport, dans mon conseil j'ordonne
Que la raison s'introduise en sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir,
Ou m'éclairer : car tel est mon plaisir.
Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville. (5)
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom & par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins moliniſtes,
A leurs rivaux les rudes jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités ;
Je les dirai, n'en soyez point en peine ;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les sots, je dois, en bon chrétien,
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

Par M. le ch. de M. . . . re, cornette de cavalerie, & en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris, &c. pour vos étrennes.

NOTES.

(a) *Gauchat*, mauvais auteur de quelques brochures.

(b) *Crevier*, mauvais auteur d'une hiſtoire romaine, & d'une hiſtoire de l'univerſité, & beaucoup plus fait pour la ſeconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre *Monteſquieu*, dans lequel il s'efforce de prouver que *Monteſquieu* n'étoit pas chrétien. Voilà un beau ſervice que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était mépriſée par un grand homme. La monture de *Bathos* paraît aſſez convenable à ce monſieur.

(c) L'abbé *la Coſte*, qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de préſent employé à Toulon ſur les galères du roi.

(1) *Boyer*, moine imbécille que le cardinal de *Fleury* fit précepteur du dauphin, & déſigna en mourant pour miniſtre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute eſpèce de mérite, & perſécuta violemment M. *de Voltaire*.

(2) Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ſes confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, penſionnaires de ſa majeſté, eſt abuſive & contraire aux libertés de l'Egliſe gallicane. *Le Dain* fut hué, mais il réuſſit à faire rayer ſon confrère.

(3) *Guyon*, auteur de l'*Oracle des nouveaux philoſophes*, ouvrage diſtingué par ſon ridicule dans la foule des libelles ſans nombre, publiés avec approbation contre le citoyen qui feſait le plus d'honneur à ſon pays, & un de ceux qui lui ont été le plus utiles.

(4) *Moreau*, avocat au conſeil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers généraux & contre la philoſo-

phie. Il eſt l'auteur du *Catéchiſme des Cacouacs*. Dans ſes livres ſur l'hiſtoire de France, il s'eſt permis d'altérer & de déguiſer les monumens de nos anciennes annales, comme ſi l'autorité royale avait beſoin d'être ſoutenue par des menſonges : ſes livres ont eu le ſort qu'ils méritaient, ils ont été mépriſés & payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur.

(5) *Charles-Frey de Neuville*, jéſuite célèbre alors par des ſermons remplis d'antithèſes, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux, d'ailleurs peu fanatique, & plus homme de lettres que jéſuite.

L'HYPOCRISIE. (1)

Mes chers amis, il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.
Grave Vernet, soutiens ma faible voix;
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.
Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Etale aux yeux ses robustes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté, jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé; Vénus est reconnue
A son sourire, à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté.
Mais si j'avise un visage sinistre,
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre,
Un cou jauni sur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ses remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie,)
Sans hésiter, je vous déclare net
Que ce magot est Tartufe ou Vernet.
C'est donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très-honnête & courte rapsodie,
Sur le sujet de notre ami Guignard,
Fesse-matthieu, devot & grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard sur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit,
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air assez fantasque,
Par sa jaquette, & je lui criai: Masque,
Je te connais: l'argent & les catins

Sont à tes yeux les seuls objets divins:
Tu n'eus jamais un autre catéchisme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorisme
Nous étalant le dehors imposteur,
Tromper le monde, & mentir à ton cœur;
Et tout pétri d'une douce luxure,
Parler en Paul, & vivre en Epicure?
Le sycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit,
Que la franchise est toujours dangereuse,
L'art bien reçu, la vertu malheureuse,
La fourbe utile, & que la vérité
Est un joyau peu connu, très-vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'est point d'usage.
Je repliquai: Ton discours paraît sage.
L'hypocrisie a du bon quelquefois;
Pour son profit on a trompé des rois.
On trompe aussi le stupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, si l'on veut, de la triple couronne,
Que quelquefois l'ami Belzébuth donne;
En pareil cas peut-être il serait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon;
L'objet est beau, le prix en vaut la peine.
Mais se gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'imposer le fardeau détesté
D'une inutile & triste fausseté,
Du monde entier méprisée & maudite,
C'est être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (*a*) se déguise en chrétien
Pour être pape, il se conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collége,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilége

Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu sans gagner est d'un sot.
Le monde est fin. Aisément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal son métier.
Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront. . . . Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus souvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante sa besace,
Son institut, ses miracles, sa crasse;
Mais en secret l'un de l'autre jaloux,
Modestement ils se détestent tous.
Tes ennemis sont parmi tes semblables.
Les gens du monde au moins sont plus traitables;
Ils sont railleurs, les autres sont méchans.
Crains les sifflets, mais crains les mal-fesans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie;
Mène uniment une plus noble vie;
Rougissant moins, sois moins embarrassé;
Que ton cou tors, désormais redressé,
Sur son pivot garde un juste équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre;
Sois franc, sois simple; & sans affecter rien,
Essaie un peu d'être un homme de bien.
Le mécréant alors n'osa répondre.
J'étais sincère, il se sentait confondre.
Il soupira d'un air sanctifié.
Puis détournant son œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton se battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

NOTES.

(1) Cette piece fut faite dans le temps où les prêtres genevois s'aviſèrent, pour prouver qu'ils n'étoient pas ſociniens, d'eſſayer s'ils ne pourraient pas rappeler dans Genève les beaux jours où *Calvin* brûlait, proſcrivait, exilait & gouvernait au nom de DIEU. Les eſprits étaient changés, & on ſe moqua d'eux.

(a) *Sixte-Quint.*

LE
MARSEILLOIS
ET
LE LION.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0185

AVERTISSEMENT.

„ Feu M. de *Saint-Didier*, secretaire perpé-
„ tuel de l'académie de Marseille, auteur du
„ poëme de *Clovis*, s'amusa, quelque temps
„ avant sa mort, à composer cette petite fable,
„ dans laquelle on trouve quelques traits de la
„ philosophie anglaise. Ces traits sont en effet
„ imités de la fable des abeilles de *Mandeville*;
„ mais tout le reste appartient à l'auteur fran-
„ çais. Comme il était de Marseille, il n'a pas
„ manqué de prendre un Marseillois pour son
„ héros. Nous avons fait imprimer ce petit ou-
„ vrage sur une copie très-exacte. „

LE MARSEILLOIS ET LE LION.

Par M. DE S. DIDIER, *secretaire perpétuel de l'académie de Marseille.*

DANS les sacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les serpens & les ânes.
Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam ; (*a*)
Un âne avec esprit gourmanda Balaam. (*b*)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille. (*c*)
Les habitans des airs, des forêts & des champs,
Aux humains chez Esope enseignent le bon sens.
Descartes n'en eut point quand il les crut machines. (*d*)
Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal, & noya sa raison
Dans ses trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans sa physique obscure,
Et l'homme & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les sots.
Laissons là sa folie, & suivons nos propos.
Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible, & tout semblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi saisit le voyageur.
Il n'était pas Hercule, & tout transi de peur,
Il se mit à genoux, & demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui fesait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,

Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe?
Ecoute, j'ai dîné, je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois.
Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.
Il avoit eu jadis un grand fonds de science,
Et pour devenir prêtre, il apprit du latin;
Il savait Rabelais & son saint Augustin. (e)
D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme est mis pour régner sur tous les animaux; (f)
Que la terre est son trône, & que dans l'étendue
Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
Il conclut qu'étant prince, un sujet africain
Ne pouvait sans péché manger son souverain.
Le lion, qui rit peu, se mit pourtant à rire;
Et voulant par plaisir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge
Un corps faible monté sur deux fesses de singe.
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles sans lait, sans grâce, sans usage,
Un crâne étroit & creux couvrant un plat visage,
Tristement dégarni du tissu de cheveux,
Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.
Tel était en effet ce roi sans diadême,
Privé de sa parure, & réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure:
Je pensais être roi: j'avais certes grand tort.

Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère ;
Un roi n'eſt point aimé, s'il n'eſt pas débonnaire.
Dieu, comme vous ſavez, eſt au-deſſus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorſque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainſi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés ſi long-temps, (g)
Reſpirèrent enfin l'air natal de leurs champs :
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte ſolemnel. --- Oh ! la plate impudence !
As-tu perdu l'eſprit par excès de frayeur ?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous ! --- Oui, Seigneur,
Il vous recommanda d'être clément & ſage,
De ne toucher jamais à l'homme ſon image : (h)
Et ſi vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon ſang à votre majeſté. ---
Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ? (i)
Je vais t'en montrer un plus ſûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable, (k)
Ces ongles dont un ſeul pourrait te déchirer,
Ce goſier écumant, prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jailliſſent des flammes ;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger eſt ma loi ;
C'eſt là le ſeul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on faſſe abſtinence.
Toi-même as fait paſſer ſous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile eſtomac, honte de la nature,

Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite;
Et moi que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature attentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse & qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers. ---
Sire, les Marseillois ont une ame immortelle:
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle. ---
La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.
Je ne veux point manger ton ame raisonneuse.
Je cherche une pâture & moins fade & moins creuse:
C'est ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas. ---
Vous avez sur ce corps une entière puissance;
Mais quand on a dîné, n'a t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays;
Je laisse dans Marseille une femme & deux fils;
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital si vous mangez leur père. ---
Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive;
Je lui dois la pâture; il faut que chacun vive.
Eh! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays si rare
Où tu fêtais en paix Magdelène & Lazare? (1)
Dominé par le gain, tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse

De ta sotte imprudence & de ton avarice ?
Réponds-moi donc, maraud. --- Sire, je suis battu.
Vos griffes & vos dents m'ont assez confondu.
Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainsi Dieu le voulut ; & c'est pour notre bien.
Mais, Sire, on voit souvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un Turc, & payer un corsaire.
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.
Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,
Par vos correspondans chaque jour présentés ;
Et mon valet, chez vous, restera pour otage. ---
Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité ; suis-moi chez le cadi ;
Donne des cautions ; sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses,
Et que sans raisonner tu seras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut signé ; tous les deux l'observèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainsi dans tous les temps nos seigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES.

(a) *Un ſerpent, &c.*

Il eſt conſtant que le ſerpent parlait. La Genèſe dit expreſſément *qu'il était le plus ruſé de tous les animaux.* La Genèſe ne dit point que DIEU lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de ſa toute-puiſſance pour ſéduire *Eve.* Elle rapporte la converſation du ſerpent & de la femme, comme on rapporte un entretien entre deux perſonnes qui ſe connaiſſent & qui parlent la même langue. Cela même eſt ſi évident que le Seigneur punit le ſerpent d'avoir abuſé de ſon eſprit & de ſon éloquence; il le condamne à ſe traîner ſur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait ſur ſes pieds. *Flavien Joſephe*, dans ſes antiquités, *Philon*, ſaint *Baſile*, ſaint *Ephrem*, n'en doutent pas. Le révérend père dom *Calmet*, dont le profond jugement eſt reconnu de tout le monde, s'exprime ainſi: *Toute l'antiquité a reconnu les ruſes du ſerpent, & on a cru qu'avant la malédiction de* DIEU, *cet animal était encore plus ſubtil qu'il ne l'eſt à préſent. L'Ecriture parle de ſes fineſſes en pluſieurs endroits; elle dit qu'il bouche ſes oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur.* JESUS-CHRIST *dans l'Evangile nous conſeille d'avoir la prudence du ſerpent.*

(b) *Un âne avec eſprit, &c.*

Il n'en était pas ainſi de l'âne ou de l'ânesſe qui parla à *Balaam.* Il eſt vraiſemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole; car il eſt dit expreſſément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesſe; & même ſaint *Pierre*, dans ſa ſeconde épître, dit *que cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que ſaint *Auguſtin*, dans ſa 48me queſtion, dit que *Balaam* ne fut point étonné d'entendre parler ſon ânesſe. Il en conclut que *Balaam* était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom *Calmet* avoue que la choſe eſt très-ordinaire. L'âne de *Bacchus*, dit-il, le belier de *Phryxus*, le cheval d'*Hercule*, l'agneau de *Bochoris*, les bœufs de Sicile, les arbres mêmes de Dodone, & l'ormeau d'*Apollonius de Tyane* ont parlé diſtinctement. Voilà de grandes autorités qui ſervent merveilleuſement à juſtifier M. de *Saint-Didier.*

(c)

(c) *Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille.*

La remarque de madame *Dacier* sur cet endroit d'*Homère* est également importante & judicieuse. Elle appuie beaucoup sur la sage conduite d'*Homère*; elle fait voir que les chevaux d'*Achille*, *Xanthe* & *Balie*, fils de *Podarge*, sont d'une race immortelle; & qu'ayant déjà pleuré la mort de *Patrocle*, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à *Achille*. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesse de *Balaam*, auquel il n'y a rien à repliquer.

(d) *Descartes n'en eut point quand il les crut machines.*

Descartes était certainement un grand géomètre & un homme de beaucoup d'esprit; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être son guide, & qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois élémens, son système sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées sont regardées par tous les philosophes comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques & dans l'expérience.

(e) *Il savait Rabelais & son saint Augustin.*

Il est rapporté dans l'histoire de l'académie que *la Fontaine* demanda à un docteur s'il croyait que saint *Augustin* eût autant d'esprit que *Rabelais*, & que le docteur répondit à *la Fontaine : Prenez garde, Monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers*; ce qui était vrai.

Ce docteur était un sot. Il devait convenir que saint *Augustin* & *Rabelais* avaient tous deux beaucoup d'esprit, & que le curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. *Rabelais* était profondément savant, & tournait la science en ridicule: saint *Augustin* n'était pas si savant, il ne savait ni le grec ni l'hébreu; mais il employa ses talens & son éloquence à son respectable

ministère. *Rabelais* prodigua indignement les ordures les plus basses : saint *Augustin* s'égara dans des explications mystérieuses que lui-même ne pouvait entendre. On est étonné qu'un orateur tel que lui ait dit dans son sermon sur le psaume six :

„ Il est clair & indubitable que le nombre de quatre „ a rapport au corps humain, à cause des quatre élémens „ & des quatre qualités dont il est composé ; savoir, le „ chaud & le froid, le sec & l'humide. C'est pourquoi „ aussi DIEU a voulu qu'il fût soumis à quatre différentes „ saisons ; savoir, l'été, le printemps, l'automne, & „ l'hiver. . . Comme le nombre de quatre a rapport au „ corps, le nombre de trois a rapport à l'ame, parce „ que DIEU nous ordonne de l'aimer d'un triple amour ; „ savoir, de tout notre cœur, de toute notre ame, & „ de tout notre esprit.

„ Lors donc que les deux nombres de quatre & de „ trois, dont le premier a rapport au corps, c'est-à-dire „ au vieil homme & au vieux Testament, & le second „ a rapport à l'ame, c'est-à-dire au nouvel homme & au „ nouveau Testament, seront écoulés & passés, comme „ le nombre de sept jours passe & s'écoule, parce qu'il „ n'y a rien qui ne se fasse dans le temps & par la „ distribution du nombre quatre au corps, & du nombre „ trois à l'ame ; lors, dis-je, que ce nombre de sept „ sera passé, on verra arriver le huitième qui sera celui „ du jugement. „

Plusieurs savans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes donnés à saint *Joseph*, l'une par saint *Matthieu*, & l'autre par saint *Luc*, il dise dans son sermon 51, *qu'un fils peut avoir deux pères, puisqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans son livre contre les manichéens, que les puissances célestes se déguisaient ainsi que les puissances infernales en beaux garçons & en belles filles pour s'accoupler ensemble, & d'avoir imputé aux manichéens cette théurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé plusieurs de ses contradictions. Ce grand saint était homme, il a ses faiblesses, ses erreurs, ses défauts comme les autres saints. Il n'en est pas moins vénérable, & *Rabelais* n'est pas moins un bouffon grossier, un impertinent, dans les trois quarts de son livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus savant de son

temps, éloquent, plaisant, & doué d'un vrai génie. Il n'y a pas sans doute de comparaison à faire entre un père de l'Eglise très-vénérable & *Rabelais*; mais on peut très-bien demander lequel avait plus d'esprit; & un bas à l'envers n'est pas une réponse.

(*f*) *L'homme est mis pour régner*, &c.

Dans le *Spectacle de la nature*, M. le prieur de *Jonval*, qui d'ailleurs est un homme fort estimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond respect pour l'homme. Il est pourtant fort vraisemblable que les premiers ours & les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, surtout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détromper notre orgueil & notre ignorance; mais aussi plusieurs philosophes, & *Platon* entre autres, ont enseigné que les astres étaient des dieux. Saint *Clément* d'Alexandrie & *Origène* ne doutent pas qu'ils n'aient des ames capables de bien & de mal; ce sont des choses très-curieuses & très-instructives.

(*g*) *Par Noé mon aïeul*, &c.

Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas *Noé*. Les juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. *Sanchoniathon* n'en a point parlé; s'il en avait dit un mot, *Eusèbe* son abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le Zenda Vesta de *Zoroastre*. Le Sadder, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de *Noé*. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, *Flavien Josephe*, qui rechercha si extractement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ces auteurs. *Noé* fut entièrement inconnu aux Grecs; il le fut également aux Indiens & aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le Veidam, ni dans le Shasta, ni dans les cinq Kings; & il est très-remarquable que lui & ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

(*h*) *De ne toucher jamais à l'homme son image :*

Au chap. IX de la Genèse, verset 10 & suivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes ; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de *Noé* de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à peu près comme les hommes ; les uns & les autres doivent être également en repos le jour du sabbat (Exod. chap. XXIII.). Un taureau qui a frappé un homme de sa corne est puni de mort (Exod. chap. XXI.). Une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort (Levit. chap. XX.). Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête (Ecclésiaste, chap. III & IX.). Dans les plaies d'Egypte les premiers nés des hommes & des animaux sont également frappés (Exod. chap. XII & XIII.). Quand *Jonas* prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes & les animaux. Quand *Josué* prend Jéricho, il extermine également les bêtes & les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes & les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux & pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

(*i*) *Par qui fut-il écrit, &c.*

Le grand *Newton*, *Samuel Clarke* prétendent que le Pentateuque fut écrit du temps de *Saül*. D'autres savans hommes pensent que ce fut sous *Ozias* ; mais il est décidé que *Moïse* en est l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances & sur la raison qui trompe si souvent les hommes.

(*k*) *De mes quarante dents, &c.*

Ceux qui ont écrit l'Histoire naturelle auraient bien dû compter les dents des lions ; mais ils ont oublié cette particularité aussi-bien qu'*Aristote*. Quand on parle d'un guerrier il ne faut pas omettre ses armes. M. de *Saint-Didier*, qui avait vu disséquer à Marseille un lion nou-

vellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

(*l*) *Où tu fêtais en paix Magdelène & Lazare?*

Ce lion paraît fort instruit, & c'est encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume où se retira sainte *Marie-Magdelène* est fort connue; mais peu de gens savent à fond cette histoire. La Fleur des saints peut en donner quelques notions; il faut lire son article, tome II de la Fleur des saints, depuis la page 59. Ce fut *Marie-Magdelène* à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, & à qui notre Seigneur parut en jardinier. *Ribadeneira*, le savant auteur de la Fleur des saints, dit expressément que si cela n'est pas dans l'Evangile, la chose n'en est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès de la vierge *Marie* avec son frère *Lazare*, que *Jésus* avait ressuscité, & *Marthe* sa sœur qui avait préparé le repas lorsque *Jésus* avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né nommé *Celedone*, à qui *Jésus* donna la vue en frottant ses yeux avec un peu de boue, & *Joseph d'Arimathie* étaient de la société intime de *Magdelène*. Mais le plus considérable de ses amis fut le docteur saint *Maximin*, l'un des soixante & dix disciples.

Dans la première persécution qui fit lapider saint *Etienne*, les juifs se saisirent de *Marie-Magdelène*, de *Marthe*, de leur servante *Marcelle*, de *Maximin* leur directeur, de l'aveugle-né, & de *Joseph d'Arimathie*. On les embarqua dans un vaisseau sans voiles, sans rames & sans mariniers; le vaisseau aborda à Marseille, comme l'atteste *Baronius*. Dès que *Magdelène* fut à terre elle convertit toute la Provence. Le *Lazare* fut évêque de Marseille; *Maximin* eut l'évêché d'Aix; *Joseph d'Arimathie* alla prêcher l'Evangile en Angleterre; *Marthe* fonda un grand couvent; *Magdelène* se retira dans la Sainte-Baume, où elle broutа l'herbe toute sa vie. Ce fut là que, n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue; mais ses cheveux crûrent jusqu'à ses talons, & les anges venaient la peigner & l'enlever au ciel sept fois par jour, en lui donnant de la musique. On a gardé long-temps une fiole remplie de son sang & ses cheveux; & tous les ans, le jour du vendredi saint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liste de ses miracles avérés est innombrable.

LES
TROIS EMPEREURS
EN SORBONNE.

Par M. l'abbé CAILLE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0199

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

En 1767, la faculté de théologie de Paris censura le roman philosophique, intitulé *Bélisaire*. Ce vieux général s'était avisé de dire à l'empereur *Justinien* que l'on n'éclairait point les esprits avec la flamme des bûchers, & qu'il était tenté de croire que DIEU n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Grèce & de Rome.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la faculté de Paris s'est arrogé le droit de dire son avis en mauvais latin sur les livres qui lui déplaisent; & comme depuis cinquante années le public est en possession de se moquer de cet avis, elle a constamment l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs & les sifflets.

La censure de *Bélisaire* eut un grand succès. On ne peut se dissimuler que l'obligation imposée, sous peine de damnation, aux princes & aux magistrats, de condamner à la mort quiconque n'est pas de la communion romaine, ne soit une opinion théologique très-moderne. La damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les premiers siècles de l'Eglise. On n'avance de pareilles opinions que lorsqu'on est le maître. La faculté fut donc obligée d'avouer

que, si le fond de la croyance doit toujours rester le même, cependant on peut l'enrichir de temps en temps de quelques nouveaux articles de foi, dont les circonstances n'avaient point permis à notre Seigneur JÉSUS-CHRIST & aux saints apôtres de s'occuper.

Cette assertion parut aussi ridicule que scandaleuse; & lorsqu'on vit que le mauvais français de la Sorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement son mauvais latin, & qu'en se traduisant eux-mêmes, ces sages maîtres avaient fait des contre-sens, les ris redoublèrent.

On trouvera dans cette édition plusieurs pièces en prose sur cette facétie théologique. M. de *Voltaire* s'est plu à attaquer souvent l'opinion que tout infidèle est damné, quelles que soient ses vertus & l'innocence de sa vie. Ce n'est point là une opinion théologique indifférente. Il importe au repos de l'humanité de persuader à tous les hommes qu'un DIEU, leur père commun, récompense la vertu, indépendamment de la croyance, & qu'il ne punit que les méchans.

Cette opinion de la nécessité de croire certains dogmes pour n'être point damné, & d'un supplice éternel réservé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, est le premier fondement du fanatisme & de l'intolérance. Tout non-conformiste devient un ennemi de DIEU & de notre salut. Il est

raisonnable, presque humain, de brûler un hérétique & d'ajouter quelques heures de plus à un supplice éternel, plutôt que de s'exposer soi & sa famille à être précipités par les séductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'est à cette seule opinion qu'on peut attribuer l'abominable usage de brûler des hommes vivans; usage qui, à la honte de notre siècle, subsiste encore dans les pays catholiques de l'Europe, excepté dans les Etats de la famille impériale. Heureusement cette opinion est aussi ridicule qu'atroce, & plus injurieuse à la Divinité que tous les contes des païens sur les aventures galantes des dieux immortels. Aussi parmi ceux qui sont intéressés au maintien de la théologie, les gens raisonnables voudraient-ils qu'on abandonnât ce prétendu dogme, comme celui de la création du monde il y a juste six mille ans.

On suivrait la même marche à mesure que certains dogmes deviendraient trop révoltans, ou trop clairement absurdes; & au bout d'un certain temps on soutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela est arrivé déjà plus d'une fois, & l'Eglise s'en est bien trouvée.

Il est juste d'observer ici que *Ribalier*, syndic de sorbonne, dont on parle dans cette satire, est un homme de mœurs douces, assez tolérant,

qui céda malgré lui, dans cette circonstance; au délire théologique de ses confrères. Il avait à se faire pardonner sa modération à l'égard des jansénistes; & pour l'expier, il se mit à persécuter un peu les gens raisonnables.

LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

L'HERITIER de Brunſvick & le roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls princes
Qu'un deſir curieux mena dans nos previnces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus & Marc-Aurèle
Quitter le beau ſéjour de la gloire immortelle,
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être, on veut changer de place.
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur pays.
L'eſprit eſt inquiet, & de tout il ſe laſſe;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs arrivé dans la ville,
Loin du monde & du bruit choiſit ſon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat: les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour & les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur ſéjour.
A de ſemblables ſaints il ne faut que des ſages;
Il n'en eſt pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inſtruits & profonds, qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perſonnages,
Qui des ſots préjugés paiſiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui ſans craindre la mort ſavent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la ſont en effet. Leur eſprit & leurs mœurs
Réuſſirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils ſoupèrent;
Moins ils cherchaient l'eſprit & plus ils en montrèrent;
Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien ſurpris
D'être ſur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en viſites;

Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.
Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.
On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque & d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque & de l'Elide.
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.
D'un plaisir différent nos trois Césars jouirent,
Lorsqu'à l'observatoire un verre industrieux
Leur fit envisager la structure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils descendirent.
De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, & peut-être des rois,
Marc-Aurèle apperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconstans le vainqueur & le père;
Le voilà, disaient-ils, nous le connaissons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des sages leur dit: Vous savez son histoire;
On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté;
Quand il était au monde il fut persécuté.
Buri même à présent lui conteste sa gloire. (*a*)
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir;
On se trompe; & sa dent qui ne peut s'assouvir,
Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monumens si grands, si précieux,
A leurs regards divins si dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître;
Les boulevarts, la foire & l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raison,
Les quatre facultés & jusqu'à la sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient saint Thomas & prenaient leurs degrés,
Au séjour de l'*Ergo*, Ribaudier en personne

Eſtropiait alors un diſcours en latin.
Quel latin, juſte ciel ! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros auguſtin
Du concile Gaulois lut tout haut les cenſures.
Il diſait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais ſu, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Eſtrapade il fût des facultés.
O morts ! s'écriait-il, vivez dans les ſupplices. (b)
Princes, ſages, héros, exemples des vieux temps,
Vos ſublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu juſte, ſelon nous, frappe de l'anathème
Epictète, Caton, Scipion l'Africain,
Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même, (c)
Tous créés pour l'enfer & morts ſans ſacremens.
Mais parmi ſes élus nous plaçons les Clémens, (d)
Dont nous avons ici ſolemniſé la fête ;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes ſa tête :
Ravaillac & Damiens, s'ils ſont de vrais croyans, (e)
S'ils ſont bien confeſſés, ſont ſes heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face ; (f)
Et Turenne amoureux, mourant pour ſon pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel eſt notre plaiſir : telle eſt la loi de grâce.
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De ſe voir en ſorbonne & de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire : (g)
Vous ne connaiſſez pas les gens dont vous parlez ;
Les facultés par fois ſont aſſez mal inſtruites
Des ſecrets du Très-Haut, quoiqu'ils ſoient révélés,
Dieu n'eſt ni ſi méchant ni ſi ſot que vous dites.
Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard,

Dans des convulsions dignes de Saint-Médard,
Nomma le demi-dieu déiste, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les Romains cependant sortent de l'écurie.
Mon Dieu, disait Titus, ce monsieur Ribaudier,
Pour un docteur français, me semble bien grossier.
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France.
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
Nous nous sommes mépris; Ribaudier nous étonne;
Nous pensions en effet vous mener en sorbonne,
Et l'on vous a conduits aux petites-maisons.

NOTES.

(a) *Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire.*

On dit qu'un écrivain, nommé M. de *Buri*, a fait une hiſtoire de *Henri IV*, dans laquelle ce héros eſt un homme très-médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite ſecte qui s'élève ſourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces meſſieurs ſont bien cruels envers la patrie; qu'ils ſongent combien il eſt important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité un prince qui expoſa toujours ſa vie pour ſa nation, & qui voulut toujours la ſoulager. Mais il avait des faibleſſes. Oui, ſans doute; il était homme: mais béni ſoit celui qui a dit que ſes défauts étaient ceux d'un homme aimable, & ſes vertus celles d'un grand homme. Plus il fut la victime du fanatiſme, plus il doit être preſque adoré par quiconque n'eſt pas convulſionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a beſoin de ſe choiſir un patron pour l'admirer & pour l'imiter. Eh! quel autre choiſira-t-on que celui qui dégageait ſes amis aux dépens de ſon ſang dans le combat de Fontaine-Françaiſe, qui criait dans la victoire d'Ivry: *Epargnez les compatriotes*, & qui au faîte de la puiſſance & de la gloire diſait à ſon miniſtre: *Je veux que le payſan ait une poule au pot tous les dimanches?*

(b) *O morts! s'écriait-il, vivez dans les ſupplices.*

Il eſt néceſſaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé *Ribalier*, principal du collége Mazarin, & un régent nommé *Cogé*, s'étant aviſés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Béliſaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire cenſurer par ceux qu'on appelle *docteurs de ſorbonne*. Au bout d'un an ils firent imprimer cette cenſure en latin & en français; elle n'eſt cependant ni françaiſe ni latine; le titre même eſt un ſolécisme, *Cenſure de la faculté de théologie contre le livre &c.* On ne dit point *cenſure contre*, mais *cenſure de*. Le public pardonne à la faculté de ne pas ſavoir le français; on lui pardonne moins de ne pas ſavoir le latin. *Determinatio ſacræ facultatis in libellum* eſt une expreſſion ridicule. *Determinatio* ne ſe trouve ni dans *Cicéron*, ni dans

aucun bon auteur ; *determinatio in* est un barbarisme insupportable ; & ce qui est encore plus barbare, c'est d'appeler *Bélisaire* un libelle, en fesant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encore plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enseigné & pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par saint *Paul*, qui dit expressément dans son épitre aux juifs tolérés à Rome : *Lorsque les gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes.* Tous les honnêtes gens de l'Europe & du monde entier ont de l'horreur & du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres sans raison & sans humanité, qui puissent soutenir une opinion si abominable & si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée : nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons pour leur justification qu'ils se sont intitulés dans le titre *sacrée faculté* en langue latine, & qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée*.

(c) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même.*

En effet le sieur *Ribalier*, qu'on nomme ici *Ribaudier*, venait de faire condamner en sorbonne M. *Marmontel*, pour avoir dit que DIEU pourrait bien avoir fait miséricorde à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Aurèle*. Ce *Ribalier* est un peu dur.

(d) *Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments.*

On ne peut trop répéter que la sorbonne fit le panégyrique du jacobin *Jacques Clément*, assassin de *Henri III*, étudiant en sorbonne, & que d'une voix unanime elle déclara *Henri III* déchu de tous ses droits à la royauté, & *Henri IV* incapable de régner.

Il est clair que, selon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'assassin parricide, *Jacques*

Clément, qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints, & que *Henri III*, prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que *Jacques Clément* mourut aussi sans confession ; mais il s'était confessé, & même avait communié l'avant-veille, de la main de son prieur *Bourgoin* son complice, qu'on dit avoir été docteur de sorbonne, & qui fut écartelé. Ainsi *Clément* muni des sacremens fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité saint *Judas*, non pas *Judas Iscariote*, mais *Judas Machabée* ; sainte *Judith* qui coupait si bien les têtes des amans avec lesquels elle couchait ; saint *Salomon* qui assassina son frère *Adonias* ; saint *David* qui assassina *Urie*, & qui en mourant ordonna qu'on assassinât *Joab* ; sainte *Jabel* qui assassina le capitaine *Sizara* ; saint *Aod* qui assassina son roi *Eglon*, & tant d'autres saints de cette espèce. *Jacques Clément* était dans les mêmes principes, il avait la foi : on ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que *Jacques Clément* est sauvé qu'il est sûr que *Marc-Aurèle* est damné.

(e) *Ravaillac*, &c.

Selon les mêmes principes, *Ravaillac* doit être dans le paradis, dans le jardin, & *Henri IV* dans l'enfer qui est sous terre ; car *Henri IV* mourut sans confession, & il était amoureux de la princesse de *Condé* ; *Ravaillac* au contraire n'était point amoureux, & il se confessa à deux docteurs de sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais *Henri IV*, & qui fait un élu de *Ravaillac* & de ses semblables ! Avouons les obligations que nous avons à *Ribaudier* de nous avoir développé cette doctrine.

(f) *Un Fréron bien huilé*, &c.

M. *Caille* a sans doute accolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un *Fréron* tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et M. *Caille* oppose un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat,

au grand *Turenne* qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de *Coatquen*. Cette note rentre dans la précedente, & sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, & qui la refuse aux plus grands hommes & aux plus vertueux de la terre.

N. B. On a prétendu que *Turenne* avait quitté dès 1670 madame de *Coatquen* qui le sacrifiait au chevalier de *Lorraine*; mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand homme qui, avec des talens militaires du premier ordre & une ame héroïque, avait un esprit peu éclairé & un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ses dernières années; mais l'aventure de madame de *Coatquen* est postérieure à son abjuration de la religion protestante. C'était un singulier spectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de savoir au juste ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, & cherchant le soir à se damner en commettant le péché de fornication: & que le siècle où l'on admirait tout cela était un pauvre siècle! Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que DIEU a pardonné à *Turenne* ses maîtresses; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, & de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire?

(g) *Marc-Aurèle lui dit, &c.*

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur *Antonin*, & à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la censure *contre Bélisaire*. Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi & sur la loi, sur la grâce prévenante, sur la prédestination absolue; & dans *Marc-Antonin* ce que la vertu a de plus sublime & de plus tendre. On sera peut-être un peu surpris que de petits Velches inconnus aux honnêtes gens aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, & ce qui doit servir d'exemple au monde entier. Dans quel abyme sommes-nous descendus! la nouvelle Rome vient de canoniser un capucin nommé *Cucufin*, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canonisation, est d'avoir eu des coups de pied dans le cu, & d'avoir laissé répandre

un œuf frais sur sa barbe. L'ordre des capucins a dépensé quatre cents mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéose de *Cucufin* sous le nom de saint *Séraphin* ; & *Ribaudier* damne *Marc-Aurèle !* O *Ribaudiers*, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de sottises.

Lecteur éclairé & judicieux, (car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année Sainte* de *le Tourneux*, ou le *Pédagogue chrétien*) de grâce apprenez à vos amis quelle est l'énorme distance des Offices de *Cicéron*, du Manuel d'*Epictète*, des Maximes de l'empereur *Antonin*, à tous les plats ouvrages de morale, écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, & dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous seulement, dans tous les livres faits depuis six cents ans, rien de comparable à une page de *Sénèque ?* Non, nous n'avons rien qui en approche, & nous osons nous élever contre nos maîtres !

LES
DEUX SIECLES.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

DANS un siècle où l'on met de la vanité à être sensible, où l'on veut s'occuper des intérêts de la société sans se donner la peine de les étudier, & pouvoir parler de la nature, sans s'asservir au travail pénible de l'observer; où l'on confond la singularité des opinions avec la philosophie, & où l'on se croit au-dessus des préjugés, parce qu'on préfère des rêves nouveaux aux rêves de nos pères : dans un tel siècle les mauvais drames, les livres extravagans en politique, les systêmes vagues d'histoire naturelle, les paradoxes doivent devenir communs; & il n'est pas étonnant qu'ils aient excité la bile de M. de *Voltaire*. Mais ces sottises sont une suite nécessaire de ce sentiment d'humanité, fruit précieux de la philosophie, & que M. de *Voltaire* a contribué, plus que personne, à répandre en Europe; de l'importance que les hommes savent attacher enfin à leurs véritables intérêts, à la connaissance de leurs droits, & des sources du bonheur public; enfin du goût général pour les sciences naturelles, & pour une philosophie fondée sur la raison seule, & délivrée du joug de l'autorité & des systêmes. Ce mal, dont il se plaint, n'est que l'abus du bien que lui-même avait fait.

On le voit alternativement tantôt relever son siècle, tantôt le traiter avec mépris, selon qu'il était le plus frappé, ou des progrès de la raison, ou du succès éphémère de quelques extravagances.

Il ne faut point cependant l'accuser de contradiction : c'est un père qui emploie avec ses enfans tantôt l'encouragement & tantôt le reproche.

SIECLE où je vis briller un 1 suivi d'un quatre,
Siècle où l'on fut écrire aussi bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui fier dans l'indigence, & grand dans ses misères,
Vante, en tendant la main, les trésors de ses pères?
Non, d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé.
Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé.
La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire,
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'est dommage; autrefois Molière était plaisant;
Il sut nous égayer, mais en nous instruisant:
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire,
Et sans nous amuser renonce à nous instruire.
Que je plains un Français quand il est sans gaîté!
Loin de son élément le pauvre homme est jeté;
Je n'aime point Thalie alors que sur la scène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton.
Hors de son caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, & Racine en soupire.
Il ne peut supporter l'insipide délire
De tous ces plats romans mis en vers boursouflés,
Apostrophes aux dieux, lieux-communs ampoulés,
Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la scène française en proie à des barbares.
Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier,
Qui gouverne l'état du haut de son grenier;
La chûte des beaux arts est un bien pour la France;
Des revenus du roi ma main tient la balance:
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'Etat, & moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume;

J'ai fait contre Colbert un excellent volume :
Le public n'en fait rien ; mais la poſtérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité ;
Et pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une ſtatue. (*a*)
Taiſez-vous, lui répond un philoſophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obſcur métier ;
Vous gouvernez l'Etat ! Quelle triſte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie ?
Prenez un vol plus haut ; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers ;
Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde ;
Deſcendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos ſens inégaux,
Allez des Patagons diſſéquer les cerveaux ;
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, & ramenez des filles.
Voilà comme on s'illuſtre en ce ſiècle profond ;
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à ſon gré, qu'à ſa voix tout s'arrange ;
Ce trait a ſes beautés : moi je parle, & tout change.
Va, ne t'amuſe plus aux finances du roi,
Viens-t-en créer un monde, & ſois Dieu comme moi. (1)
A ces diſcours brillans, ſaiſi d'un ſaint ſcrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule ;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît ſi bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïſe,
Pour quinze ſous par mois ſont l'appui de l'Egliſe.
Ils travaillent long-temps : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait ſon ſalut. (2)
Un autre fou paraît ſuivi de ſa ſorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois ;
Mortels, vivez contens ſans ſecoure & ſans lois :

Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilans osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fœtus, & n'en est que plus sage.
Rien n'est mal; rien n'est bien; je mets tout de niveau;
Je marie au dauphin la fille du bourreau;
Les petites-maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la sorbonne & sa théologie.
Ainsi sur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les passans,
Grimpé sur les treteaux qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.
Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit, surchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'insolens imprimeurs,
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Pétau, copiez-moi du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets, sous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés:
Mais sur-tout écrivez en prose poétique;
Dans un style ampoulé parlez-moi de physique;
Donnez du gigantesque; étourdissez les sots.
Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots;
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.
Jadis en sa volière un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite;
Il eut soin d'écarter les lézards & les rats.

Ils n'oſaient approcher : ce temps ne dura pas.
Un nouveau maître vint ; ſes gens ſe négligèrent,
La volière tomba ; les rats s'en emparèrent ;
Ils dirent aux lézards : Illuſtres compagnons,
Les oiſeaux ne ſont plus, & c'eſt nous qui régnons.

NOTES.

(*a*) On a déjà vu que *Jean-Jacques Rouſſeau* le genevois s'aviſa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une ſtatue, à lui *Jean-Jacques*.

(1) Voyez ſur ces différens ſyſtêmes la partie philoſophique de cette édition.

(2) C'était avec l'abbé *Joannet* que l'abbé *Trublet* feſait le Journal chrétien. Le recollet *Huyer* feſait un autre journal avec l'avocat *Soret* ; l'abbé *Dinouard* & l'abbé *Gauchat* en feſaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux théologiques.

LE PERE NICODEME ET JEANNOT.

LE PERE NICODEME.

JEANNOT, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre-humain;
Newton dans notre temps fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Lass à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé.
Béniſſons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte, (1)
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissans!
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens:
Et de peur de l'abus vous banniſſez l'usage.
Ah! fuyons saintement le danger d'être sage.
Pour faire ton salut ne pense point, Jeannot;
Abrutis bien ton ame, & fais vœu d'être un sot.

JEANNOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne;
Je bâille, & de vos soins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confessant les dames de Versailles,
Caressait tour-à-tour & volait ses ouailles;
Ce cher monsieur Billard, & son ami Grisel, (2)
Grands porteurs de cilice, & chanteurs de missel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies;
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies!

LE PERE NICODEME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé;

Et soudain leur esprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Eden l'arbre de la science
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon père en eut une indigestion.
Pour lui bien conserver sa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'est bien dit; mais souffrez que Jeannot l'hébété
Propose avec respect une difficulté:
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla sans penser tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'est notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa grosse ame pourtant dans le vice est plongée.
De cent mortels poisons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là, si j'osais raisonner,
Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'est quand ce pauvre ose se croire riche,
C'est quand du bel esprit un lourd pédant s'entiche;
Quand le démon d'orgueil & celui de la faim
Saisissent à la gorge un maudit écrivain;
Le déloyal alors est possédé du diable.
Chez tout sot bel esprit le vice est incurable;
Il va trouver enfin, pour prix de ses travers,
Desfontaine & Chausson dans le fond des enfers.
Au pur sein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans son humble étage il eût su se connaître:
Mais il fut réprouvé sitôt qu'il entreprit
D'allier la sottise avec le bel esprit.
Autrefois un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'astre du jour au fond de sa masure,
Lassé de sa retraite, eut le projet hardi

De

De voir comment eſt fait le ſoleil à midi.
Il pria de ſon antre une aigle ſa voiſine
De daigner le conduire à la ſphère divine,
D'où le blond Apollon de ſes rayons dorés
Perce les vaſtes cieux par lui ſeul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta ſur ſes ailes;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles,
Dont l'éclat n'eſt pas fait pour ſes débiles yeux,
Le mangeur de ſouris tomba du haut des cieux.
Les oiſeaux accourus à ſes plaintes funèbres,
Dévorèrent ſoudain le courier des ténèbres.
Profite de ſa faute, &, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidelle hibou.

JEANNOT.

On a beau ſe ſoumettre à fermer la paupière,
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit;
Qu'avec ſaint Loyola le menſonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Eſpagne, éclairant les fidèles,
A l'inquiſition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une auguſte cité, ſouveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le ſouverain chéri qui naquit dans Verſailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux,
Que les morts aux enfers emportaient avec eux. (3)
Avec diſcrétion la ſage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appeſantie,
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'eſt plus à moi.

Tous les cœurs sont gâtés.... l'esprit bannit la foi!
L'esprit s'étend par-tout.... O divine bêtise,
Versez tous vos pavots; soutenez mon église.
A quel saint recourir dans cette extrémité?
O mon fils, cher enfant de la stupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mere?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.
Courage; allons, rends-toi, lis le Journal chrétien;
De Jean-Georges (4), crois-moi, lis le discours sublime:
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris, dans ses murs,
Voit encor, grâce à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'argumens rebattus déterminés copistes,
Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras; dévore leurs leçons;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons.
Fais des phrases, Jeannot; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta blessure.
Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte, & chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du collège?

LE PERE NICODEME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat,
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

NOTES.

(1) Il est beaucoup question de *Larcher* & de *Nonotte* dans les ouvrages en prose. *Cogé* régent de rhétorique au collège Mazarin, auteur de quelques mauvaises brochures contre M. de *Voltaire* & M. de *Marmontel*, à l'occasion de *Bélisaire*. *Viret*, cordelier, qui a écrit une brochure contre *Le dîné du comte de Boulainvilliers*: elle était intitulée, *Le mauvais dîné*.

(2) *Billard*, financier & dévot de profession, avait fait une banqueroute considérable. Le petit peuple du quartier Saint-Eustache, qui le voyant communier souvent & aller tous les jours à plusieurs messes, s'empressait de lui porter son argent, & en fut la dupe.

Le parlement en fit justice & le condamna au pilori. M. l'abbé *Grisel*, son directeur, fameux par des aventures de testamens, &c. fut impliqué dans l'affaire; mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui.

(3) L'archevêque de Paris, *Beaumont*, exigeait que ceux qui demandaient les sacremens à la mort présentassent un billet signé de leur confesseur. Le parlement crut devoir sévir contre ce joug nouveau qu'on voulait imposer aux citoyens. Malheureusement il se trompa sur les moyens; il ordonna d'administrer, au lieu d'ordonner simplement d'enterrer ceux que l'archevêque laisserait mourir sans sacremens. Au bout de six mois le bon *Christophe* les aurait offerts à tout le monde.

(4) Voyez la *Lettre d'un quakre à Jean-Georges*. Il y avait dans les premières éditions *du fier prélat du Puy*: mais *Jean-Georges* ayant quitté son église du Puy pour en épouser une plus riche, il a fallu changer ce vers.

L'évêque actuel du Puy est un homme de qualité, homme d'esprit, sans être bel esprit, & qui n'a rien de commun avec son prédécesseur.

LES SYSTÊMES.

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde, en six jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabbin que cet Etre ineffable
Un jour devant son trône assembla nos docteurs,
Fiers enfans du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (*a*), Scot (*b*) & Bonaventure, (*c*)
Et jusqu'au provençal élève d'Epicure, (*d*)
Et ce maître René (*e*) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux esprits, dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
Çà, *mes amis*, dit Dieu, *devinez mon secret*:
Dites-moi qui je suis & comment je suis fait.
Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes,
Quelle force, en tout sens, fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je sais que, grâce aux soins des plus nobles génies,
Des prix sont proposés par les académies:
J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
Aura beaucoup d'argent, & fera son salut.
Il dit: Thomas se lève à l'auguste parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens se tira toujours bien,
Et répondit à tout sans se douter de rien.
Vous êtes, lui dit-il, *l'existence & l'essence*, (*f*)
Simple avec attributs, acte pur & substance,
Dans les temps, hors des temps; fin, principe & milieu,

Toujours présent par-tout sans être en aucun lieu.
L'Eternel, à ces mots qu'un bachelier admire,
Dit: *Courage, Thomas!* & se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas;
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile:
Seigneur, dit-il à Dieu, *ce bon homme Thomas*
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible:
Pour être, c'est assez que vous soyez possible. (g)
Quant à votre univers, il est fout imposant;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant; (h)
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elémens, animaux, tourbillons & lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois.
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.
L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atomes crochus, (i)
Quoique passés de mode, & dès long-temps déchus;
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.
Alors un petit juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif & retiré,
Esprit subtil & creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Etre.
Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas;
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas. (k)
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques.
Jugez-nous. . . . A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur & d'effroi saint Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon, plaignant cet infidelle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.

Ne pouvant déformais compoſer pour le prix,
Il partit, eſcorté de quelques beaux eſprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles viſions,
De leur eſprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, diſputaient & criaient tous enſemble.
Ainſi, lorſqu'à dîner un amateur raſſemble
Quinze ou vingt raiſonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chanſonneurs, traducteurs,
La maiſon retentit des cris de la cohue;
Les paſſans ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air perſuadé Mallebranche aſſura
Qu'il faut parler au Verbe & qu'il nous répondra. (*l*)
Arnaud dit que de Dieu la bonté ſouveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine. (*m*)
Leibnitz avertiſſait le Turc & le chrétien
Que ſans ſon harmonie on ne comprendra rien; (*n*)
Que Dieu, le monde & nous, tout n'eſt rien ſans monades.
Le courier des Lapons, dans ſes turlupinades, (*o*)
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour ſe former l'eſprit, diſſéquer un géan.
Notre conſul Maillet (*p*) non pas conſul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poiſſon. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin criſtal;
Et les mers des Chinois ſont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit ſon ſyſtéme, & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maiſons.
Dieu ne ſe fâcha point; c'eſt le meilleur des pères:
Et ſans nous engourdir par des lois trop auſtères,
Il veut que ſes enfans, ces petits libertins,
S'amuſent en jouant de l'œuvre de ſes mains.

Il renvoya le prix à la prochaine année :
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, & porteur de bienfaits.
Le ministre emplumé vola dans vingt provinces,
Il visita des saints, des papes & des princes,
De braves cardinaux & des inquisiteurs,
Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
Messeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir, sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savans,
Qui sont, ainsi que vous, de sieffés ignorans :
Ils n'ont ni volonté, ni puissance de nuire :
Pour penser de travers, hélas ! faut-il les cuire ?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux ;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En sorbonne, aux charniers (q) tout se mêle d'écrire :
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

NOTES.

(*a*) *Le bon Thomas d'Aquin, &c.*

Nous n'avons de saint *Thomas d'Aquin* que dix-sept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt & un d'*Albert;* aussi celui-ci a été surnommé *le grand.*

(*b*) *Scot.* . . . . *Scot* est le fameux rival de *Thomas.* C'est lui qu'on a cru mal à propos l'instituteur du dogme de l'*immaculée conception;* mais il fut le plus intrépide défenseur de l'*Universel de la part de la chose.*

(*c*) *Bonaventure.* . . . . . Nous avons de saint *Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'esprit de DIEU, la Diète du salut, le Roffignol de la passion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des séraphins, les Cinq fêtes de l'enfant JESUS, &c.

(*d*) . . . . . *Provençal, éleve d'Epicure.*

Gassendi, qui ressuscita pendant quelque temps le système d'*Epicure.* En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois ames: la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la sensitive qui reçoit toutes les impressions, & la raisonnable qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses; & c'est beaucoup pour un philosophe.

(*e*) *Et ce maître René, &c.*

Descartes était le contraire de *Gassendi:* celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de *Descartes* n'est qu'un roman mal tissu, qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres & des mers? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences; ils se moquaient d'*Aristote*, & ils disaient: Nous avons de la méthode. On

peut comparer le système de *Descartes* à celui de *Laſs*; tous deux étaient fondés ſur la ſynthèſe. *Deſcartes* vint dans un temps où la raiſon humaine était égarée. *Laſs* ſe mit à philoſopher en France, lorſque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice ſur des veſſies. Les tourbillons de *Deſcartes* durèrent une quarantaine d'années; ceux de *Laſs* ne ſubſiſtèrent que dix-huit mois. On eſt plutôt détrompé en arithmétique qu'en philoſophie.

(*f*) . . . . . *L'exiſtence & l'eſſence.*

Ce ſont les propres paroles de ſaint *Thomas d'Aquin*. D'ailleurs toute la partie métaphyſique de la Somme eſt fondée ſur la métaphyſique d'*Ariſtote*.

(*g*) *Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyez poſſible.*

Voici où eſt, ce me ſemble, le défaut de cet argument ingénieux de *Deſcartes*. Je conclus l'exiſtence de l'Etre néceſſaire & éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque choſe exiſte néceſſairement & de toute éternité; ſans quoi il y aurait quelque choſe qui aurait été produit du néant & ſans cauſe, ce qui eſt abſurde: donc un être a exiſté toujours néceſſairement & de lui-même. J'ai donc conclu ſon exiſtence de l'impoſſibilité qu'il ne ſoit pas, & non de la poſſibilité qu'il ſoit; cela eſt délicat, & devient plus délicat encore quand on oſe ſonder la nature de cet être éternel & néceſſaire. Il faut avouer que tous ces raiſonnemens abſtraits ſont aſſez inutiles, puiſque la plupart des êtres ne les comprennent pas. Il ſerait aſſurément d'une horrible injuſtice & d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf dixièmes des hommes ne ſont pas en état de comprendre. C'eſt à quoi ne prennent pas garde tant de ſcolaſtiques orgueilleux & peu ſenſés qui oſent enſeigner & menacer. Quand un philoſophe ſerait le maître du monde, encore devrait-il propoſer ſes opinions modeſtement; c'eſt ainſi qu'en uſait *Marc-Aurèle* & même *Julien*. Quelle différence de ces grands hommes à *Garaſſe*, à *Nonotte*, à l'abbé *Guyon*, à l'auteur de la Gazette eccléſiaſtique, à *Paulian* l'ex-jéſuite, & à tant d'autres!

(*h*) . . . . . *J'en ferai tout autant.*

Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je ferai un monde. Ces paroles de *Descartes* sont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permises à *Platon*. Passe qu'*Archimède* ait dit: Donnez-moi un point fixe dans le ciel, & j'enleverai la terre: il ne s'agissait plus que de trouver le levier. Mais qu'avec de la matière & du mouvement on fasse des organes sentans & des têtes pensantes, si-tôt que DIEU y aura mis une ame, cela est bien fort. Je doute même que *Descartes* & le père *Mersenne* ensemble eussent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, *Descartes* avait de la matière & du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? que ne fesait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui se jouent.

(*i*) . . . . . *Ses atomes crochus.*

Démocrite, *Epicure* & *Lucrèce*, avec leurs atomes déclinans dans le vide, étaient pour le moins aussi enfans que *Descartes* avec ses tourbillons tournoyans dans le plein; & l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier sérieusement ces fadaises par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où est l'homme de bon sens qui ait jamais conçu clairement que des atomes se soient assemblés pour aller en ligne droite, & pour se détourner ensuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai, & reçu de tous les hommes raisonnables? Ils ont adopté des chimères, & ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de près de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi *Og* était de quinze pieds. Le serpent qui eut de longues conversations avec *Eve*, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, & non de la langue des serpens; & *Eve* devait parler le pur hébreu, puisqu'elle était la mère des Hébreux, & que ce langage

n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés long-temps tous les commentaires & tous les systèmes. *Hérodote* a dit que le soleil avait changé deux fois de levant & de couchant; & sur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des savans se sont distillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'*Achille* avait parlé grec; comment la nuit que *Jupiter* passa avec *Alcmène* fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le soleil avait reculé au souper d'*Atrée* & de *Thieste*, par quel secret *Hercule* était resté trois jours & trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au son d'un instrument les murs de .... Enfin on a compilé & empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes & les plus insipides fables.

(*k*) *Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas.*

Spinosa, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de DIEU; & on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand Tout qui existe par elle. C'est le dieu de *Straton*, c'est le dieu des Stoïciens.

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

C'est le dieu d'*Aratus* dans le sens d'une philosophie audacieuse.

In Deo vivimus, movemur & sumus.

La marche de *Spinosa* est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes & par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de *Spinosa* à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier & plante, médecin & malade, homicide & mourant, destructeur & détruit?

Bayle paraît opposer à *Spinosa* une dialectique très-supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes! *Jurieu* regardait *Bayle* comme un compilateur d'idées

plus dangereuses que celles de *Spinosa*. *Arnaud* & ses partisans tombaient sur *Jurieu* comme sur un fanatique absurde. Les jésuites accusaient *Arnaud* d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison & de la morale, & des fabricateurs de lettres de cachet. Pour *Spinosa*, tout le monde en parlait, & personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes :

Il ne peut exister qu'une substance ; car qui est par soi doit être un, & ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre sans qu'il y ait quelque chose de commun entr'elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite : donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre ; puisqu'étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini ; donc tout est mode.

L'intelligence & la matière existent ; donc l'intelligence & la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs ; donc l'infinité d'attributs est DIEU ; donc DIEU est tout.

Ce système a été assez réfuté par l'humain *Fénelon*, par le subtil *Lami*, & surtout de nos jours, par M. l'abbé de *Condillac*, par M. l'abbé *Pluquet*.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savans & des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres & ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son Anti-Lucrèce ; le second en beaux vers français dans une épître instructive & agréable.

Voici quelques-uns des vers latins :

Dogmata complexus, partim vesana Stratonis
Restituit commenta, suisque erroribus auxit
Omnigeni Spinosa Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,
Tamquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.

Sic redivivа novo ſeſe munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Conſtruxit, cui ſint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, ſimulque perenni
Pro vita atque ævo, fuga temporis ipſa caduci
Et qui ſæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Voici quelques-uns des vers français :

Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu :
Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout eſt Dieu.
Spinoſa le premier connut mon exiſtence :
Je ſuis l'être complet & l'unique ſubſtance ;
La matière & l'eſprit en ſont les attributs :
Si je n'embraſſais tout, je n'exiſterais plus.
Principe univerſel, je comprends tous les êtres,
Je ſuis le ſouverain de tous les autres maîtres ;
Les membres différens de ce vaſte univers
Ne compoſent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre & ſur l'onde,
Embelliſſent entr'eux le théâtre du monde.

Le livre du *Syſtême de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, eſt d'un genre tout différent ; c'eſt une Philippique contre DIEU. L'auteur prétend que la matière exiſte ſeule, & qu'elle produit ſeule la ſenſation & la penſée. Pour avancer une idée auſſi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer ſur quelque principe, & c'eſt ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez *Hobbes*, mais *Hobbes* ſe borne à la ſuppoſer, il ne l'affirme pas : il dit que des philoſophes ſavans ont prétendu que tous les corps ont du ſentiment. *Qui corpora omnia ſenſu eſſe prædita ſuſtinuerunt.*

Depuis *Brama*, *Zoroaſtre* & *Thaut*, juſqu'à nous, chaque philoſophe a fait ſon ſyſtême ; & il n'y en a pas

deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités & d'ignorances, le monde est toujours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui, les puissans ont gouverné, les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorans se partageaient la terre.

(*l*) *Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le système de *Mallebranche* paraît-il retomber dans celui de *Spinosa*, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, & le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

DIEU, dit *Mallebranche*, *est le lieu des esprits, de même que l'espace est le lieu des corps. Notre ame ne peut se donner d'idées.... Nos idées sont efficaces, puisqu'elles agissent sur notre esprit. Or rien ne peut agir sur notre esprit que* DIEU. *... Donc il est nécessaire que nos idées se trouvent dans la substance efficace de la Divinité.* Livre III, de l'Esprit pur, partie II.

Voilà les propres paroles de *Mallebranche*. Or si nous ne pouvons avoir de perceptions que dans DIEU, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et *Mallebranche* pousse les illusions qu'il se fait à lui-même, jusqu'à vouloir autoriser son système par des passages de saint *Paul* & de saint *Augustin*.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise; je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très-volontiers. On sait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le Saint-Esprit? Mais comme il n'y avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit; nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0238

(*m*) *Exprès pour nous damner, &c.*

Il faut avouer que ce syſtême, qui ſuppoſe que l'Etre tout-puiſſant & tout bon a créé exprès des millions de milliars d'êtres raiſonnables & ſenſibles, pour en favoriſer quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(*n*) *Que ſans ſon harmonie, &c....*

Notre ame étant *ſimple*, (car on ſuppoſe que ſon exiſtence & ſa *ſimplicité* ſont prouvées) elle peut réſider dans l'étoile du Nord ou du petit chien, & notre corps végéter ſur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre corps fait ici les fonctions correſpondantes à ces idées, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les geſtes; ou plutôt l'ame eſt l'horloge, & le corps ſonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela ſérieuſement; & l'inventeur de ce syſtême eſt celui qui a diſputé contre *Newton*, & qui peut même avoir eu raiſon ſur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être phyſique étant compoſé doit être un réſultat d'êtres ſimples; car dire qu'il eſt fait d'êtres compoſés, c'eſt ne rien dire. Des *monades* ſans parties & ſans étendue font donc l'étendue & les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles conſtituent des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, ſans quoi ce ſerait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du rapport avec toutes les autres, parce qu'il y a entre les corps dont ces *monades* ſont l'aſſemblage une union néceſſaire. Ces rapports entre ces *monades ſimples*, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raiſon pour laquelle une *monade*, ayant des rapports avec une de ſes compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, & par conſéquent eſt un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'eſt enſeigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(o) . . . . . *Dans ses turlupinades.*

On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons pour voir la nature de l'ame; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces folies ont causé des querelles & des infortunes. Voyez la *diatribe du docteur Akakia*, volume des *Facéties*.

(p) *Notre consul Maillet, &c.*

On connaît aussi le système vraisemblable, par lequel la mer a formé les montagnes, & la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette & les poulies étaient des dieux bienfesans, en comparaison de tous ces rêveurs; & il est vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les systêmes de *Gudworth*, de *Wiston*, de *Burnet* & de *Woodward*. Car ces systêmes n'ont appris aucune vérité, & n'ont fait aucun plaisir; mais l'opéra des Gueux & le Déserteur ont fait passer très-agréablement le temps à plus de cent mille hommes.

(q) . . . . *Aux charniers, tout se mêle d'écrire.*

Charniers des SS. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amans, & les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé long-temps à l'Année littéraire. Il y a le style à cinq sous, & le style à dix sous.

Qu'on écrive les imaginations de M. *Ouste*, les mémoires d'un homme de qualité, les soliloques d'une ame dévote; que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de *Thérèse* à *Sophie*, ou qu'on dise en mauvais latin (*) *que la vraie religion a été, selon la variété des temps, variée & diverse quant à sa forme & quant à la clarté de la révélation*, & que

que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la substance; que ces belles choses, dis-je, partent des charniers SS. Innocens, ou de l'imprimerie de la veuve *Simon*, cela est bien égal; *imitons le bon Dieu qui n'en a fait que rire.*

Concluons surtout qu'une nation, qui s'amuse continuellement de tant de sottises, doit être une nation extrêmement opulente & extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive.

(*) *Veram religionem, etsi quantum ad sui formam et revelationis perspicuitatem*, &c. page 21 d'un ouvrage latin, rempli de solécismes & de barbarismes, imputé faussement à la sorbonne. Il est intitulé: *Determinatio sacræ facultatis Parisiensis in libellum cui titulus BELISAIRE; Parisiis*, 1767: Censure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE; à Paris, 1767, chez la veuve *Simon*, &c.

Voyez aussi les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un bachelier ubiquiste.

N. B. L'auteur de cet ouvrage était véritablement bachelier en théologie; mais ayant renoncé à cette science, il était devenu un des plus grands philosophes, & un des premiers hommes d'état de l'Europe. On appelle *ubiquiste* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'est ni moine ni associé aux maisons de sorbonne & de Navarre.

LES CABALES.

Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal?
Etes-vous au conclave? aſpirez-vous au trône (*a*)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Çà, que prétendez-vous? --- De la gloire. --- Ah! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la brignèrent en vain?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De ſultan Muſtapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnaſſe
Eût pu, dans ſon bourbier, s'enfler de tant d'audace.
» Monſieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
» J'ai fait de méchans vers; & vous pouvez bien croire
» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inſtruit;
» Monſieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames;
» Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos trames.
» Nous ſerons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
» Mais le beſoin préſent nous tient encore unis.
» Je me forme ſous eux dans le bel art de nuire;
» Voilà mon ſeul talent; c'eſt la gloire où j'aſpire. »
Laiſſons là de Dijon ce pauvre garnement, (*b*)
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument;
Qu'il coure à l'hôpital où ſon deſtin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....

Bon! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés.
Léon dix & Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre siffle; & l'antre du parterre (c)
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chansons;
J'entends crier „ Lulli, Campra, Rameau, Bouffons, (d)
„ Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie? „
Je suis pour mon plaisir, Messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, sans vouloir écouter?
Ne suis-je à l'opéra que pour y disputer?
Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de le Nôtre avec art a plantés.
D'autres fous à l'instant une troupe m'arrête;
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête. . . .
„ Avez-vous lu sa pièce? il tombe, il est perdu;
„ Par le dernier journal je le tiens confondu. „
Qui? de quoi parlez-vous? d'où vient tant de colère?
Quel est votre ennemi? — „ C'est un vil téméraire,
„ Un rimeur insolent qui cause nos chagrins;
„ Il croit nous égaler en vers alexandrins. „
Fort bien: de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
„ Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau. „
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau,
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux Testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure, (e)
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci:
„ Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici;
„ Lequel préférez-vous? — Aucun d'eux, je vous jure

Je n'ai point de procès ; & dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage, (*f*)
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enrichissent ;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses ;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché, mais qu'y faire ? .... Obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?
„ Mais, Monsieur, des Capets les lois fondamentales,
„ Et le grenier à sel, & les cours féodales,
„ Et le gouvernement du chancelier Duprat. ... „
Monsieur, je n'entends rien aux matières d'État ;
Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.
La fronde était plaisante, & la guerre civile (*g*)
Amusait la grand' chambre & le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis, serviteur.
A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de savans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
„ Je vous goûtai, dit-il, lorsque de Saint-Médard (*h*)
„ Vous crayonniez gaîment la cabale grossière,
„ Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière ;
„ Les billets au porteur des chrétiens trépassés,
„ Les fils de Loyola sur la terre éclipsés ;

„ Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
„ Lorſque vous nous prouviez qu'un marouſle à beſace,
„ Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre-humain,
„ S'il eût béché la terre, eût ſervi ſon prochain.
„ Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée;
„ Acceptez à la fin votre brevet d'athée. „
Ah! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé Saint-Médard & la bulle;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule:
L'univers m'embarraſſe, & je ne puis ſonger
Que cette horloge exiſte, & n'ait point d'horloger. (i)
Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'Egliſe:
Fleury le confeſſeur en parle avec franchiſe. (k)
J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin;
Eh, quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De ſaint Ignace encore on me voit ſouvent rire;
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire....
„ Ah, traître! ah, malheureux! je m'en étais douté.
„ Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
„ Alors que de Maillet inſultant la mémoire, (l)
„ Du monde qu'il forma tu combattis l'hiſtoire....
„ Ignorant! vois l'effet de mes combinaiſons:
„ Les hommes autrefois ont été des poiſſons;
„ La mer de l'Amérique a marché vers le Phaſe;
„ Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucaſe:
„ Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
„ Du vrai ſens de Platon, par nous ſeuls enſeigné.
„ Lâche! oſes-tu bien croire une eſſence ſuprême? „
---Mais oui. " De la nature as-tu lu le ſyſtême?
„ Par ſes propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
„ Que dis-tu de ce livre? „--- Il m'a fort ennuyé... (m)
„ C'en eſt aſſez, ingrat: ta perfide inſolence
„ Dans mon premier concile aura ſa récompenſe.
„ Va, ſot adorateur d'un fantôme impuiſſant.

„ Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant ;
„ Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand Etre
„ Que tu prends bassement pour ton unique maître.
„ De mes amis, de moi tu seras méprisé. „
--- Soit. " Nous insulterons à ton génie usé. „
---J'y consens. " Des fatras de brochures sans nombre
„ Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton ombre.
---Je n'en sentirai rien. „ Nous t'abandonnerons
„ Aux puissans Langlevieux, aux immortels Frérons. (*n*)
Ah ! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence ;
Nous avons, vous & moi, besoin de tolérance.
Que deviendrait le monde & la société,
Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité ?
Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.
J'avoûrai qu'Epicure avait une ame honnête,
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinosa pardonnait à ceux dont la faiblesse (*o*)
D'un moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu ; vous osez le nier.
Examinons le fait sans nous injurier.
J'ai desiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
De voir notre saint-père au sortir de la messe,
Avec le grand lama dansant un cotillon ;
Bossuet le funèbre embrassant Fénelon ;
Et le verre à la main, le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ses jours
Entre le dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids savans dont les vieilles querelles
Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.
Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'espérais en jouir ; je me suis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre ;
Dans Londres, dans Paris les esprits sont en guerre ;

Ils y feront toujours. La Discorde autrefois,
Ayant brouillé les dieux, descendit chez les rois;
Puis dans l'Eglise sainte établit son empire,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
Chacun vantait la Paix que par-tout on chassa.
On dit que seulement par grâce on lui laissa
Deux asiles fort doux; c'est le lit & la table.
Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons;
Cabalons pour Cloris, & fesons des chansons.

NOTES

PAR M. DE MORZA.

(*a*) . , . . . *Aspirez-vous au trône?*

Ce trône est très-respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. *Simon*, fils de *Jonas*, nommé *Céphas* ou *Pierre*, est un très-grand saint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées; & dans la suite des temps le trône devint la récompense de l'humilité passée.

(*b*) . . . *De Dijon ce pauvre garnement.*

Ce garnement de Dijon est un nommé *Clément*, maître de quartier dans un collège de Dijon, qui a fait un livre contre messieurs de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *Vatelet*, *Dorat* & plusieurs autres personnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre, où règne un air de suffisance, un ton décisif & tranchant qui a été blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, & qui est le comble de l'insolence & du ridicule dans un jeune provincial sans expérience & sans génie. Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a

pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont compoſé de tels libelles pour vivre, comme *Clément*, *la Beaumelle*, *Sabatier* natif de Caſtres, reſſemblent préciſément au *Pauvre diable*, qui eſt ſi naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'eſt point de vie plus déplorable que la leur.

(c) . . . . . *Et l'antre du parterre.*

C'eſt principalement au parterre de la comédie françaiſe, à la repréſentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage & le parti qui le ſoutient ſe rangent chacun d'un côté. Les émiſſaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & leur diſent: Venez-vous pour ſiffler? mettez-vous-là: venez-vous pour applaudir? mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dés la chûte ou le ſuccès d'une tragédie nouvelle au café de *Procope*. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, & n'ont pas peu ſervi à décréditer un ſpectacle qui avait fait ſi long-temps la gloire de la nation.

(d) . . . . . *Rameau*, *Bouffons.*

La même manie a paſſé à l'opéra & a été encore plus tumultueuſe. Mais les cabales au théâtre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas; c'eſt celui de la ſatire raiſonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des ſons. Quand on a dit, cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raiſonnemens, des paſſions, la conduite, l'expoſition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conſéquence en conſéquence, que vous êtes un ſot qui avez voulu avoir de l'eſprit, & qui avez aſſemblé quinze cents perſonnes pour leur prouver que vous en ſavez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent eſt, ſans le ſavoir, un peu jaloux de vous: il eſt en droit de vous critiquer, & vous êtes en droit de lui répondre. Le ſeul malheur eſt que vous êtes trop ſouvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de muſique; il n'y a que le potier qui ſoit jaloux du potier, & le muſicien du muſicien, diſait *Héſiode*. Il y faut ſeulement ajouter encore les partiſans du muſicien; mais ceux-là ſont ennemis, &

& ne sont point jaloux. Dans les talens de l'esprit au contraire, tout le monde est jaloux en secret; & voilà pourquoi tous les gens de lettres, mépriſés quand ils n'ont pas réuſſi, ont été perſécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(*e*) . . . . . *La royale coiffure.*

Il n'y a pas long-temps que les jeunes conſeillers allaient au tribunal les cheveux étalés & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(*f*) *N'ayant pu gouverner, &c.*

L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque Etat voiſin. Ils préſentent aux miniſtres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps; & en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuſe. *Boiſguilbert* qui écrivit contre le grand *Colbert*, & qui enſuite oſa attribuer ſa *Dixme royale* au maréchal de *Vauban*, s'était ruiné. Ceux qui ſont aſſez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de *Vauban*, ne ſe doutent pas que, ſi on ſuivait ſes beaux ſyſtêmes, le royaume ſerait auſſi miſérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'Etat*, ſous le nom du comte de *Boulainvilliers*, est mort à l'hôpital. Le petit *la Jonchère*, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels ſont les gens qui enſeignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde ſans ſortir de leur cabinet, & ceux qui, n'ayant jamais poſſédé une charrue, rempliſſent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne ſubſiſte preſque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profeſſion ſi belle n'a été ni ſi univerſelle ni ſi avilie.

(*g*) *La fronde était plaiſante, &c.*

La fronde en effet était fort plaiſante, ſi l'on ne regarde que ſes ridicules. Le préſident *le Cogneux* qui chaſſe de chez lui ſon fils le célèbre *Bachaumont*, conſeiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la

cour, & qui fait mettre ses chevaux dans la rue; *Bachaumont* qui lui dit: Mon pere, mes chevaux n'ont pas opiné, & qui de raillerie en raillerie fait boire son père à la santé du cardinal *Mazarin* proscrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit: Il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager, je vais chez le cardinal *Mazarin*; & qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu se joindre; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes; un de ses convives qui leur dit: Mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage: ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple qui crie: C'est son bréviaire; & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons mots, & les chansons qui ne finissaient point; tout cela serait bon sans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espèce dont ces plaisanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'*Arlequin*. Et c'étaient des gens graves, des *patres conscripti*, qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal de *Retz* dit, dans ses mémoires, *que le parlement fesait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus sanglans.*

L'auteur que je commente, avait peint cette guerre de singes dans le *Siècle de Louis XIV*; un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyaient en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que messieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit: " Un empereur de " la Chine dit un jour à l'historiographe de l'empire: " Je suis averti que vous mettez par écrit mes fautes; " tremblez. " L'historiographe prit sur-le-champ des t blettes. Qu'osez-vous écrire là? Ce que votre majesté vaient de me dire. L'empereur se recueillit & dit: Écrivez tout, mes fautes seront réparées.

(*h*) . . . . *Lorsque de Saint-Médard.*

On connaît le fanatisme des convulsions de Saint-Médard, qui durèrent si long-temps dans la populace, & qui furent entretenues par le président *Dubois*, le conseiller *Carré* & d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses, mais jamais il n'y en eut de plus sotte & de plus avilissante. L'histoire des billets de confession & l'expulsion des jésuites succédèrent bientôt à ces facéties. Observez surtout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de cinq cents personnes. Les miracles d'*Esculape*, ceux de *Vespasien* & d'*Apollonius* de Thyane, &c. n'ont pas été plus authentiques.

(*i*) *Que cette horloge existe, &c.*

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que *Platon* appelait l'éternel géomètre? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non-seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, & les rayons qui partent de Sirius, à quatre cents millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité & unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. *Platon*, *Newton*, *Locke* ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux & le plus respectable.

Des objections! on nous en fait sans nombre: des ridicules! on croit nous en donner en nous appelant cause-finaliers; mais des preuves contre l'existence

d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. *Spinosa* lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence; & *Virgile* avant lui & après tant d'autres avait dit: *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées & les théistes, comme l'avoue le géomètre *Clarke*, dans son livre de l'existence de DIEU; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de *Platon* ne sont que des mots, & auquel je ne pourrais préférer que le naturel & la candeur de *Locke*.

(*k*) *Fleuri le confesseur en parle avec franchise.*

Fleuri, célèbre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain & d'un citoyen zélé, connu aussi par son Histoire ecclésiastique, qui ressemble trop en plusieurs endroits à la Legende dorée.

(*l*) *Alors que de Maillet, &c.*

Ce consul *Maillet* fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter DIEU, & créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversemens avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé le livre, on n'a pas manqué de le dédier à *Cyrano* de Bergerac.

(*m*) . . . . . *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre; mais il faut avouer qu'il est diffus, & quelquefois déclamateur; qu'il se contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, & sur-tout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté & le ridicule sont aujourd'hui reconnus & sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite anglais, nommé *Needham*, crut avoir faite de jus de mouton & de blé pourri, en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite *Needham* que cela n'était bon que

du temps d'*Ariſtote*, de *Gamaliel*, de *Flavien-Joſephe* & de *Philon*, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même & ſes apôtres avaient dit pluſieurs fois qu'il faut que le blé pourriſſe & meure pour lever & pour produire, & que par conſéquent ſon blé pourri & ſon jus de mouton feſaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui repliquer que JESUS-CHRIST daignait ſe conformer aux idées fauſſes & groſſières des payſans galiléens, ainſi qu'il daignait ſe vêtir à leur mode, parler leur langage, & obſerver tous leurs rites; mais que la Sageſſe incarnée devait bien ſavoir que rien ne peut naître ſans germe; que ſon ſyſtême était auſſi dangereux qu'extravagant; que ſi on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir ſe paſſer de DIEU, & que les athées s'empareraient de la place. *Néedham* n'en démordait point; & auſſi mauvais raiſonneur que mauvais chimiſte, il perſiſta long-temps à ſe croire créateur d'anguilles; de ſorte que par une étrange bizarrerie, un jéſuite ſe ſervait des propres paroles de JESUS-CHRIST pour établir ſon opinion ridicule, & les athées ſe ſervaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jéſuite pour ſe confirmer dans l'athéiſme. On citait par-tout la découverte de *Néedham*. Un des plus intrépides athées m'aſſurait que dans la ménagerie du prince *Charles* à Bruxelles, il y avait un lapin qui feſait tous les mois des enfans à une poule. Enfin, l'expérience du jéſuite fut reconnue pour ce qu'elle était; & les athées furent obligés de ſe pourvoir ailleurs.

(*n*) *Baruch Spinoſa*, théologien circonſpect & fort honnête homme; nous l'appelons ici *Baruch*, parce que c'eſt ſon véritable nom: on ne lui a donné celui de *Benoît* que par erreur: il ne fut jamais baptiſé. Nous avons fait une note plus longue ſur ce ſophiſte à la ſuite du petit poëme ſur les ſyſtèmes.

N. B. Vers 1771, les querelles ſur les deux parlemens, les révolutions du miniſtère, & les diſputes ſur la cauſe univerſelle augmentèrent le nombre des ennemis de M. de *Voltaire*; les philoſophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui: mais

cette division entre des hommes qui devaient rester toujours unis, pour défendre la cause de la raison & de l'humanité, ne fut point durable. C'est à cette querelle passagère que M. de *Voltaire* fait allusion à la fin des Cabales.

(o) *Aux puissans Langlevieux, &c.*

C'est ce même *Langlevieux la Beaumelle*, dont il est parlé dans les notes sur l'épitre de M. d'*Alembert* & ailleurs.

Ce même homme s'est depuis associé avec *Fréron*, & malgré tant d'horreurs & tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules: mais *oportet cognosci malos*.

Nous ajouterons à cette note que *Boileau* attaqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, & que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures & les calomnies des *Rollets* de son temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que *la Beaumelle* a vomies pendant vingt ans, & celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste & plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager

Les ministres d'Etat, & tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, [illegible]ent savoir que ces libelles méprisables sont recherché[illegible]s l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord, qu'il y en a de toute espèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim & la malice produisent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec assez d'artifice; que la curiosité les devore; qu'ils font pendant un temps une impression dangereuse; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales; & que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, & qui se rendent si indignes de leur patrie.

LA TACTIQUE.

J'ÉTAIS lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille.
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, & sage autant que beau:
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait seul nos destins: prenez, c'est la Tactique.
La Tactique? lui dis-je, hélas! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.
Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence; (a)
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux.
J'achetai sa Tactique, & je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes desirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi; je lis; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (b)
Pétrit, pour s'amuser, du soufre & du salpêtre;
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze aussi-tôt la mort vole,
Dans la direction qui fait la parabole, (c)
Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, sans tambour & sans bruit,

Discrétement chargés de sabres & d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles.
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecrasent les enfans, & las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.
Etrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends son volume, & lui dis en colère:
Allez, de Belzébuth détestable libraire!
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidelles.
Allez; adressez-vous à monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglans de Bender & d'Azof;
A FREDERIC sur-tout offrez ce bel ouvrage,
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage:
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur; (*d*)
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur;
Plus adroit meurtrier que GUSTAVE & qu'EUGENE.
Allez; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne sais quand) des mains du Créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours

Que la néceſſité rendait déjà ſi courts.
La goutte avec ſa craie, & la glaire endurcie
Qui ſe forme en cailloux au fond de la veſſie,
La fièvre, le cartarre, & cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient ſuffi, ſans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Juſqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus. (e)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.
En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſervait avec ſoin;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interprètes;
Ses regards aſſurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ſes talens, ſans marquer de courroux:
De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philoſophe, ami du monde entier,
Dans ſon cœur attendri ſe ſent pour mon métier;
Il n'eſt pas fort humain, mais il eſt néceſſaire.
L'homme eſt né bien méchant; Caïn tua ſon frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Viſigoths,
Des bords du Tanaïs accourans à grands flots,
N'auraient point déſolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux ſu la tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je profeſſe aujourd'hui
L'art de garder ſon bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.

Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes,
Et tous les grands exploits ne ſont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois;
Il ſoutenait le droit de ſa naiſſance auguſte;
La ligue était coupable; Henri quatre était juſte.
Mais ſans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous ſouvient-il plus du jour de Fontenoi,
Quand la colonne anglaiſe, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée?
Trop fortuné badaud!.... dans les murs de Paris,
Vous feſiez, en riant, la guerre aux beaux eſprits;
De la douce Gauſſin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner ſur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas, qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs,
Qu'aurait fait tout Paris, ſi LOUIS, en perſonne,
N'eût paſſé le matin ſur le pont de Calonne,
Et ſi tous vos céſars à quatre ſous par jour
N'euſſent bravé l'Anglais qui partit ſans retour?
Vous ſavez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du ſang du généreux Gramont,
Et du ſage Luttaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux eſprits les bruyantes cohues
Compoſaient les chanſons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope & l'Orphelin.
Ainſi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Egliſe, le barreau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément & Savatier (*f*)
Font la guerre au bon ſens ſur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un ſoldat prenne au moins la défenſe
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens aſſure le repos.

Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire ;
Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards (g)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.
Mais, je vous l'avoûrai, je formai des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre. (h)

NOTES.

(*a*) *Tactique* vient originairement du verbe *tasso*, j'arrange. Tactique est proprement l'art d'aller par rangs; c'est l'arrangement des troupes. C'est ce qui fit que *Pyrrhus*, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas si barbares.

(*b*) . . . . . *Autrefois un bon prêtre*, &c.

On ne sait encore qui employa le premier les canons dans les batailles & dans les siéges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre dans toute la terre connue, méritait plus de recherches; mais presque toutes les origines sont ignorées. Qui le premier inventa un bateau? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'assujettir avec une corde faite d'un intestin d'un animal, & d'y ajuster une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, & de quatre plumes à l'autre bout? qui inventa la navette, les fours, les moulins? De cette prodigieuse multitude d'arts qui secourent notre vie ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des milliers de siècles après les cavernes & les huttes.

Les Chinois connaissaient la poudre inflammable, & la faisaient servir à leurs divertissemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jésuites *Shall* & *Verbiest* fondissent du canon pour les conquérans tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enseignèrent l'usage de l'artillerie dans cette vaste partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre moine allemand nommé *Schwartz*, ou moine noir, qui trouva le secret de la poudre inflammable, au quatorzième siècle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que *Roger Bacon*, moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce *Roger*, qui se trouvent dans son *Opus majus*, page 454, grande édition d'Oxford. . . . . *Nous avons une preuve des explosions subites dans ce jeu d'enfans qu'on fait par-tout le monde. On enfonce du salpêtre dans une balle de la grosseur d'un pouce, & on la fait crever avec un bruit si violent qu'elle surpasse le*

rugiſſement du tonnerre, & il en ſort une plus grande exhalaiſon de feu que celle de la foudre.

Il y a bien loin, ſans doute, de cette petite boule de ſimple ſalpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre ſur la voie.

Il paraît qu'il eſt très-faux que les Anglais euſſent employé le canon dans leur victoire de Crécy en 1346, & dans celle de Poitiers dix ans après. Les actes de la tour de Londres, recueillis par *Rymer*, en diraient quelque choſe.

Pluſieurs de nos hiſtoriens ont aſſuré qu'il exiſte encore, dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, & que cette date eſt encore gravée ſur la culaſſe.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

On écrivait & on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'aſſurance, que je fis écrire à M. le comte de *Holſtein de Bavière*, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons nommé M. *Artin*, aſſez fameux pour ſon temps, était mort en 1501. On mit un petit canon ſur ſon tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inſcription. Il eſt étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301, mais les hiſtoriens aiment l'antique & le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de *Froiſſard*, qui avait plus de cinquante pieds de long, & qui menait ſi grande noiſe au déclique qu'il ſemblait que tous les diables d'enfer fuſſent en chemin. C'était apparemment une eſpèce de baliſte.

Je doute beaucoup encore du regiſtre de *du Drach*, tréſorier des guerres en 1338: *A Henri Faumechon, pour avoir poudres & autres choſes néceſſaires aux canons devant Puiſguillaume. Ducange* rapporte ce trait, mais il ſe borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des tréſoriers des guerres. Il ne s'informe pas ſi on aſſiégea un Puiſguillaume ou un Puiſguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puiſguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, & c'eſt preſque toujours le ſeul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'eſt que trois moines ont contribué à détruire les hommes & les villes par l'artillerie;

& en ajoutant à ces trois moines les jésuites *Shall & Verbiest*, cela fera cinq.

(c) *Dans la direction qui fait la parabole.*

Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, & de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée parabole, à la lettre, *allant au-delà*. Si un cannonier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son caonn.

(d) *Lucifer* l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave & qu'Eugène.

Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince *Eugène* & du grand *Gustave*. On a dit que vouloir condamner cette comparaison, c'était vouloir faire une querelle d'allemand.

(e) Le roi de Prusse a formé lui-même tous ses généraux.

(f) . . . . . *Clément & Savatier.*

Voyez les notes sur le *Dialogue de Pégase & du vieillard.*

(g) . . . . . *Des Bourbons, des Bayards.*

M. *Guibert* a fait une tragédie du connétable de *Bourbon*, dans laquelle le chevalier *Bayard* dit des choses admirables.

(h) *L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.*

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes est plus chimérique sans doute que le projet d'une langue universelle. Il est trop vrai que la guerre est un fléau contradictoire avec la nature humaine & avec presque toutes les religions; & cependant un fléau aussi ancien que cette nature humaine, est antérieur à toute religion. Il est aussi difficile d'empêcher les hommes de se faire la

guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre eſt quelque choſe de ſi exécrable, que plus nos nations barbares qui ſont venues envahir, enſanglanter, ravager toute notre Europe, ſe ſont enfin un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'eſt point aſſurément l'ouvrage immenſe de *Grotius* ſur le droit prétendu de la guerre & de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces; ce ne ſont point ſes citations de *Carnéade*, de *Quintilien*, de *Porphire*, d'*Ariſtote*, de *Juvénal* & du *Pentateuque*; ce n'eſt point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur ame & leur ſang, comme le rapporte *Barbeirac* ſon commentateur. Ce n'eſt point, en un mot, par tous les argumens profondément frivoles de *Grotius* & de *Puffendorf*; c'eſt uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes ſauvages & affamées ſortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne font plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des ſénateurs, des bourgmeſtres ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui ſont leurs troupeaux paiſſent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau & les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, & pour prendre celui du voiſin dans l'occaſion. Ces chiens ſe battent; mais les moutons, les bœufs, les ânes ne ſe battent pas: ils attendent patiemment la déciſion, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau appartiendront.

Quand le prince *Eugène* aſſiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le ſiége; & dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de maſſacre, point d'eſclavage comme du temps des Huns, des Alains, des Viſigoths, des Francs.

Le duc de *Marlborough* feſait garder très-ſoigneuſement tous les domaines de ce *Fénelon* archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par ſon amour du genre-humain; amour plus dangereux peut-être à ſa cour que ſon amour de DIEU.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoi, tous les habitans de Tournai & des environs s'empreſſèrent de loger chez eux les priſonniers

blessés ; tous eurent soin d'eux comme de leurs frères, & les femmes prodiguèrent tant de délicatesses sur leurs tables que les médecins & les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbac, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés ; & quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : *Je ne puis m'accoutumer à verser le sang des Français.*

Quelle humanité, quelle belle ame le prince héréditaire de Brunswick ne deploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de *Gisors*, ce fils du maréchal de *Bellisle*, cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable ! Le prince deBrunswick ne sortit point d'auprès de son lit, & le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées, & l'exemple des autres. Voyons un comte *Alexis Orlof* prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux du plus riche bacha de la Turquie, & lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Russes ; il s'avance hors des rangs avec un interprète, & demande à parler. *Avez-vous*, dit-il, *à votre tête un comte Orlorf ? --- Non ; que lui voudriez-vous ? --- Me jeter à ses pieds*, repliqua le turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles & délicates, les fêtes, les présens, les bienfaits que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse & la générosité ?

Nous ne voyons point de telles leçons dans *Grotius*. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager*, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur ; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre : mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale.

DIALOGUE

DIALOGUE
DE PEGASE ET DU VIEILLARD.

PEGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une masure?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, & je sers la nature.
Je défriche un désert; je sème & je bâtis. (*a*)

PEGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis!
Que tes goûts sont changés, & que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger & maçon.

PEGASE.

Oui; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumiere;
Il reprit sa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple:
Tu pourrais dans la foule heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime Vadé, (*b*)
Retrouver une place au séjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,

Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entrepriſes.
A peine j'abordai, les places étaient priſes.
Le nombre des élus au Parnaſſe eſt complet;
Nous n'avons qu'à jouir; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narciſſe & les roſes vermeilles
Ont prodigué leurs ſucs aux trompes des abeilles,
Les bourdons ſur le ſoir y vont chercher en vain
Ces parfums épuiſés qui plaiſaient au matin.
Ton Parnaſſe d'ailleurs & ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, eſt l'antre de l'Envie.
Homère, cet eſprit ſi vaſte & ſi puiſſant,
N'eut qu'un imitateur, & Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la meſure antique a fait place à la rime;
Où Melpomène en pleurs étale en ſes diſcours
Des rois du temps paſſé la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin ſous les pieds de Corneille:
Bientôt Martin Fréron (*c*), prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche & m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnaſſe,
Sans ſecours, ſans amis, humble dans ma diſgrâce,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques ſoins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réuſſis point; leur bruyante ſéquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle:
Je n'ai pu déſarmer Sabatier (*d*) mon rival.
Le Parnaſſe a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils ſe mordraient ſans doute.
J'ai vu les beaux eſprits; je ſais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre ſoixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds ſavans,
Toujours en faction, toujours en ſentinelle:
Ici c'eſt l'abbé Guyon (*e*), plus bas c'eſt la Beaumelle. (*f*)

Leur nombre eſt dangereux. J'aime mieux déſormais
Les languiſſans plaiſirs d'une inſipide paix.
Il faut que je te faſſe une autre confidence.
La poſte, comme on ſait, conſole de l'abſence;
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les couriers de leurs beaux ſentimens:
J'ouvre ſouvent mon cœur en proſe ainſi qu'en rime;
J'écris une ſottiſe, auſſitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandeſtin
De mon couſin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide empriſonné dans mon vieux ſecretaire,
En criant *tout eſt bien*, s'enfuit chez un libraire. (*g*)
Jeanne, & la tendre Agnès, & le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breslau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on ſur toi monté,
Avec ce gros bagage à la poſtérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiſcrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *charnier* nommé des *innocens*,
Se gliſſe (*h*) ſous la preſſe avec mes vrais enfans.
C'en eſt trop. Je renonce à tes neuf immortelles;
J'ai beaucoup de reſpect & d'eſtime pour elles,
Mais tout change, tout s'uſe, & tout amour prend fin;
Va, vole au mont ſacré; je reſte en mon jardin.

PEGASE.

Tes dégoûts vont trop loin: tes chagrins ſont injuſtes.
Des arts qui t'ont nourri les déeſſes auguſtes
Ont mis ſur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Deſmarets, Saint Didier. (*i*)
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique ſcène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent le Kain le premier des acteurs,

Ce tes drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton ſtyle ampoulé la froide & ſèche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons eſprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la ſtatue
Dont tu n'étais pas digne, & qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Poſa ton corps tout nu ſur un beau piédeſtal;
Sa main creuſa les traits de ton viſage étique,
Et plus d'un connaiſſeur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
Conſumer de ſes dents tout l'ébène ébréché.
Je vis ton buſte rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apoſtat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes ſots ennemis les fronts humiliés.
Aux ſons de ton ſifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier ſur Clément (*k*), Patouillet (*l*) ſur Nonotte. (*m*)
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaiſir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge?
La jeuneſſe eſt maligne, & la vieilleſſe eſt ſage.
Le ſage en ſa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, & pourtant ſans les fuir,
Ne s'embarraſſe point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, ſans dire ſon avis,
Trois Etats polonais doucement envahis;
Saint Ignace dans Rome écraſé par ſaint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné ſur le Mierre.
Dans les champs cultivés, à l'abri des revers,
Le ſage vit tranquille & ne fait point de vers.

Monsieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe,
A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème est le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur est cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter;
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PEGASE.

Ah, doyen des ingrats! ce triste & froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Eh bien, tu te sens faible, écris avec faiblesse;
Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila;
Je suis tout fier encor de sa course dernière.
Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière;
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi, renoncer aux arts & prendre un vil métier!
Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses nobles leçons? (*n*)
Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bêche, aux maçons leur équerre:
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon.
Chante encore avec Pope, & pense avec Platon:
Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,
Et ce système heureux qu'on dit de la nature.
Pour la dernière fois veux-tu me montrer?

LE VIEILLARD.

Apprends que tout système offense ma raison.
Plus de vers, & surtout plus de philosophie.
A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie:
J'ai marché dans la nuit sans guide & sans flambeau:
Hélas! voit-on plus clair au bord de son tombeau?
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipsée?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PEGASE.

Eh bien, végète & meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques;
Les autres ébanchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, & tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions;
J'avais porté René (o) parmi ses tourbillons;
Son disciple plus fou, (p) mais non pas moins superbe,
Etait monté sur moi, quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en prose, & bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc; bon voyage au pays des chimères (q).

NOTES

DE M. DE MORZA.

(a) *Je défriche un désert, &c.*

En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaises landes de Bordeaux & de la Champagne pouilleuse, & ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très-longues & très-dispendieuses ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât; qu'il recommandât ce travail immense à un intendant, l'intendant à un subdélégué, & qu'on fît venir de la cavalerie sur les lieux.

(b) *Vadé*, écrivain de la foire, sous le nom duquel l'auteur de l'Ecossaise se cacha par modestie.

(c) *Martin Fréron; Martin* n'est pas son nom de baptême, ce n'est que son nom de guerre. Il s'est déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ses feuilles. *Quâ mensurâ mensi fueritis, eâdem remetietur vobis.* Il s'est attiré l'Ecossaise, & nous en sommes bien fâchés.

(d) . . . . . *Sabotier mon rival.*

L'abbé *Sabotier* ou *Sabatier*, natif de Castres, ne s'est pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de *Henri IV*, & le peintre qui a dessiné le siècle de *Louis XIV* & de *Louis XV*; ainsi il ne peut être son rival. S'il s'était donné aux mêmes études, il aurait été son maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre en 1772, intitulé *les trois siècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, & il se vendit. Il insulta MM. d'*Alembert*, de *St. Lambert*, *Marmontel*, *Thomas*, *Diderot*, *Bauzée*, *la Harpe*, de *Lille*, & vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. *Sabotier* & *Clément* ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très-injuste d'accuser l'auteur de la Henriade & du *Siècle de Louis XIV*, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siècle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de *Corneille*, de *la perfection désespérante* du style de *Racine*, (comme s'exprime M. de *la Harpe*) de la perfection non moins désespérante de l'Art poétique, & de plusieurs belles épitres de *Boileau*.

Nous dirions que la liste des grands écrivains de ce siècle mémorable contient l'éloge raisonné de l'inimitable *Molière*, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de *la Fontaine* qui a surpassé *Phèdre* par sa naïveté & par ses grâces; celui de *Quinault* qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux *Bossuet*, aux *Fénelon*, à tous les hommes de génie, à tous les savans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés, s'il n'avait pas connu leurs fautes inséparables de la faiblesse humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang Cinna & Pertharite, Polyeucte & Théodore, & d'admirer également les excellentes fables de *la Fontaine*, & celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encore; il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, & un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes; c'est en quoi consiste le goût. Et nous pourrions assurer que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. *Sabotier*.

Mais il s'agit ici d'accusations plus importantes. C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs dont il ignore l'équité & le discernement, impute à cent littérateurs de nos jours des sentimens odieux; il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots, que l'auteur de la Henriade nie *l'immortalité*

mortalité de l'ame. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, & dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingts ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le temps à venir. Ce procédé est injuste & maladroit, & d'autant plus mal-adroit qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'ame de l'abbé dans le Temps présent.

Nous l'avons vu & lu, & nous le tenons entre nos mains, le *Spinosa commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé *Sabotier* natif de Castres; & nous déposerons ce monument chez un notaire où chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permission; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poésies légères de ce grand critique & de ce grand missionnaire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain: voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *la Harpe*, si mauvais.

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa, pour se dissiper, à faire un conte intitulé le..... mauvais lieu. Ce conte commence ainsi; & remarquez bien que nous l'avons, écrit de sa main, de la même main que le *Spinosa*:

Du temps que la dame Pâris
Tenait école florissante
De jeux d'amour à juste prix,
D'une écolière assez savante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied glissa:
La chose assurément n'était pas merveilleuse,
Mais la chûte dans l'eau n'était pas périlleuse,
Lorsqu'un mousquetaire passa.
Il crut que ce serait une perte publique
Que la perte de tant d'appas;

Auſſi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, ſans héſiter, chemiſe & pourpoint bas, &c.

Nous épargnons, ſans héſiter, aux yeux de nos chaſtes lecteurs la ſuite de ce morceau délicat. Ce n'eſt qu'un échantillon de l'élégante poéſie de M. l'abbé *des trois ſiècles*.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de ſa proſe, bien plus touchant & bien plus déciſif (& toujours de ſa main, & ſigné *Sabotier* de Caſtres.)

" On n'aime ici que les proceſſions, les ſermons & " les meſſes. Les gens qui ont eu la force de ſecouer le " joug des préjugés de l'enfance, du fanatiſme & de " l'erreur, en un mot, les hommes qui penſent bien, " n'oſent ſe faire connaître, &c. &c. "

Nous donnerons le reſte ſi cela lui fait plaiſir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il ſied bien à ce galant homme de traiter un ſecretaire d'une de nos académies d'impie & de ſcélérat, & d'en dire autant de nos littérateurs les plus illuſtres. On croit qu'il aura inceſſamment un bénéfice : mais quelle récompenſe aura le cenſeur royal qui lui a fait obtenir une permiſſion tacite de prêcher la vertu & le bon goût ?

On dit qu'il eſt tonſuré, & qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Egliſe, il croira en DIEU, ne fût-ce que par reconnaiſſance ; car, malgré ſon ſpinoſiſme, il ſaura qu'il n'y a point de ſociété policée qui n'admette un être ſuprême, rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime. Nous le prions de ſe ſouvenir de ce vers de M. de *Voltaire* :

Si DIEU *n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.*

Ce philoſophe écrivait il n'y a pas long-temps à un grand prince : *C'eſt de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre & celui dont je ſuis le moins mécontent.* Il avait grande raiſon : un athée eſt peut-être preſque auſſi dangereux, ſi on l'oſe dire, qu'un fanatique ; car ſi le fanatique eſt un loup enragé qui égorge & qui ſuce le ſang publiquement, en croyant bien faire ; l'athée pourra commettre tous les crimes ſecrets, ſachant bien qu'il fait mal, & comptant ſur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands légiſlateurs, *Locke* &

Penn, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline & dans la Penſilvanie, en ont formellement exclus les athées.

(*e*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle inſipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philoſophes*.

(*f*) *Langleviel*, dit *la Beaumelle*, autre écrivain de libelles auſſi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, & en expoſant ſimplement leurs calomnies.

(*g*) On a imprimé cinq ou ſix volumes des prétendues lettres de notre auteur; cela n'eſt pas honnête. On en a falſifié pluſieurs; cela eſt encore moins honnête; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(*h*) On a gliſſé dans le recueil de ſes ouvrages bien des morceaux qui ne ſont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de *Fabricius*, qui eſt de M. *Bigex*, ou dialogue de *Périclès & d'un Ruſſe*, fort eſtimé, dont l'auteur eſt M. *Suard*; des vers ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, moins eſtimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraſte frappe mes yeux ?
Melpomène ici déſolée
Elève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mauſolée.

Cette pièce eſt du ſieur *Bonneval*, jadis précepteur chez M. de *Montmartel*; s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'*Apollon*.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de *Voltaire* de prétendus vers de M. *Clairaut*, qui n'en fit jamais, une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raiſon*, dans laquelle il n'y a ni raiſon ni rime; une épitre à mademoiſelle *Salé*, qui eſt de M. *Thiriot*; une épitre à l'abbé de *Rothelin*, qui eſt de M. de *Formont*; des vers ſur la mort de madame du *Châtelet*, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans régent, qu'il n'a jamais faits.

Une ode intitulée *le vrai Dieu*, qui est d'un jésuite nommé *Lefèvre*.

Une épitre de l'abbé de *Grécourt*, platement licencieuse, qui commence par ces mots : *Belle maman, soyez l'arbitre;* des vers au médecin *Silva* & à l'oculiste *Gendron;* une réponse à un M. de B... qui commence ainsi :

Oui, mon cher B... il est l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre & sa clarté l'inonde,
Effets d'une même action.
Sa plus belle production
Est cette lumière éthérée,
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers! & que les gens qui les attribuent à M. de *Voltaire* ont le goût fin, & que leur main est inspirée!

Des vers à une prétendue marquise de T. sur la philosophie de *Newton*, dans lesquels on trouve cette élégante tirade :

Tout est en mouvement. La terre suspendue,
En atome léger nage dans l'étendue.
L'espace, ou plutôt DIEU dans son immensité,
Balance sur son poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phases sont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs suisses, qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaises barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art & la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort; & chacun y glisse ses meubles pour les vendre.

(*i*) . . . . . *Saint-Didier.*

M. *Clément* & M. *Sabotier* ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de la Henriade d'un poëme intitulé *Clovis* par M. *Saint-Didier*. Cela eſt encore peu honnête, car ce Clovis ne parut que trois ans après la Henriade : mais une erreur de trois ans eſt peu de choſe.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé *Sabotier*; car il a imprimé que notre auteur avait pillé ſon *Siècle de Louis XIV* dans les *Annales politiques* de l'abbé de *Saint-Pierre*; mais le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 1752, & le livre de l'abbé de *Saint-Pierre* en 1767; ſur quoi un mauvais plaiſant ſe ſouvenant mal à propos que *Sabotier* eſt le fils d'un bon perruquier de Caſtres, chaſſé de chez ſon père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de la Henriade, que de le dépouiller cruellement de ſes prétendus lauriers, & d'expoſer ſa tête octogénaire à la rigueur des ſaiſons.

(*k*) *Clément, &c.*

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec la tragédie de Charles premier, & ſa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire repréſenter. La faim le preſſait; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du ſuccès. Il obtint quelque argent à compte ſur les ſatires à venir. M. de *S. Lambert* donnait alors ſes Liaiſons, M. de *Lille* ſa traduction de *Virgile*, M. *Dorat* ſon poëme ſur la déclamation, M. *Vatelet*, ſon poëme ſur la peinture. Voilà l'écolier *Clément* qui ſe met vîte à écrire contre ces maîtres de l'art, & qui leur donne des leçons comme à des diſciples dont il ſerait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule, on n'en aurait pas parlé; on ne l'aurait pas connu : mais pour rendre ſes leçons plus piquantes, il y mêle des traits perſonnels; il outrage une dame reſpectable. Alors on ſait qu'il exiſte, la police met mon pédant dans je ne ſais quelle priſon, ſoit bicêtre, ſoit le fort-l'évêque. M. de *S. Lambert* a la généroſité de ſolliciter ſa grâce, & d'obtenir ſon élargiſſement. Que fait le critique alors? Il perſuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enſeigné l'art d'écrire, pour avoir ſoutenu la cauſe du bon goût, qui ſans lui allait expirer

en France, & qu'il eſt, comme *Fréron*, victime de ſes grands talens.

Sorti de priſon il fait un mauvais libelle, dans lequel il inſulte un conſeiller de grand'chambre, fils d'un magiſtrat de la chambre des comptes; il dit ingénieuſement qu'il eſt fils d'un pâtiſſier, & ce magiſtrat a dédaigné de le faire remettre à bicêtre. Il s'affocie depuis à *Fréron*, à *Sabotier*, & à d'autres gens de cette eſpèce. Il broche libelle ſur libelle contre un vieillard ſolitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même ſolitaire pluſieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment.

Jugez, Monſieur, ſi votre ſilence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude; que je ſerais aſſez lâche, aſſez criminel, pour n'être pas plus reconnaiſſant que tant d'autres! Ah! Monſieur, ne me faites pas l'injure de ſoupçonner ainſi ma probité. C'eſt ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale; vos ſoupçons le flétriraient. Votre généroſité, votre grandeur d'ame peuvent en conſerver & en relever l'éclat. Ma tendreſſe, mon zèle, mon reſpect, voilà mes ſeuls biens; ils ſont tous à vous & ils y ſeront toujours, &c. A Dijon, ce ſixième décembre 1769. *Voici mon adreſſe: A Clément, fils, chez ſon père, procureur à Dijon, derrière les minimes.*

Il a eu depuis l'attention de déſavouer cette lettre, & la probité de dire qu'elle était falſifiée. Nous la conſervons pourtant, quoique ce ne ſoit pas une pièce bien curieuſe, mais c'eſt toujours un témoignage ſubſiſtant de l'honneur que cette petite cabale met dans ſa conduite. C'eſt ce qui faiſait dire à M. *Duclos*, ſecretaire de l'académie, qu'il ne connaiſſait rien de plus mépriſable & de plus méchant que la canaille de la littérature. Il eſt à croire que M. *Clément* s'étant marié deviendra plus juſte & plus ſage, qu'il ſera plus modeſte, qu'il ne calomniera plus des perſonnes dont il n'eut jamais ſujet de ſe plaindre, qu'il n'a même jamais enviſagées, & qu'il ſe repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite ſi infame.

(*l*) *Patouillet ſur Nonotte. Patouillet* eſt un ex-jéſuite, lequel débitait, il y a quelques années, des dé-

clamations de collège nommées mandemens, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur & contre d'autres gens de lettres : c'eſt dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce *Patouillet* était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eus depuis *Garaſſe*.

(*m*) *Nonotte* eſt un autre ex-jéſuite, digne compagnon de *Patouillet*. Il a fait deux gros volumes ſous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, & qu'il aurait pu intituler *Erreurs de Nonotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*, d'avoir dit que *l'ignorance chrétienne* regarde le règne des empereurs romains comme une S. Barthelemi continuelle ; & l'auteur n'a point dit cela. *Nonotte*, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de ſa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs ; il parle du ſeul *Dioclétien* que *Galérius* engagea à être perſécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur & de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologiſtes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne : il la fallait dater de l'an 303, & non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que *Dioclétien ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés, & factieux*. L'auteur n'a pas dit un mot de cela, & n'a pu le dire. Il n'a pas aſſez oublié ſa langue pour ſe ſervir de cette expreſſion, *hommes brouillons*.

Nonotte accuſe l'auteur d'avoir dit que *Charlemagne* n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de ſemblable. Ainſi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon *Nonotte* eſt convaincu. M. *Damilaville* daigna prendre le ſoin de relever deux ou trois cents erreurs de *Nonotte*. Elles ſont imprimées à la ſuite de l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*. Et *Nonotte* était tout étonné qu'on lui manquât ainſi de reſpect ; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, & de régenter en ſixième. L'orgueil a du bon ; & quand il eſt ſoutenu par l'ignorance, il eſt parfait.

(*n*) *Mirabeau par ſes doctes leçons*. Il a fort encouragé l'agriculture par ſon livre intitulé : l'*Ami des hommes*.

(*o*) *René Deſcartes*. On ſait qu'il était excellent géomètre, mais que toute ſa philoſophie n'eſt fondée que ſur des chimères.

(*p*) On sait aussi que *Mallebranche* s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens & de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.

(*q*) *Au pays des chimères.* Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systêmes de physique. *Burnet* & *Woodward* n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge universel. *Mallebranche* a inventé de petits tourbillons mous, pour expliquer la lumière & les couleurs; & cela plus de vingt ans après que *Newton* avait fait son Optique. *Maillet* a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons, que notre globe est de verre, qu'il est le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux se formaient dans ce monde primitif. On sait qu'un philosophe très-doux, très-modeste, très-judicieux, & point jaloux, a eu le secret d'enduire les hommes de poix réfine pour les empêcher de tomber malades, qu'il différait des géans pour connaître la nature de l'ame, & qu'il prédisait l'avenir: de tels hommes pourtant en ont imposé.

LE TEMPS PRESENT,

Par M. JOSEPH LAFFICHARD, *de plusieurs académies*, 1775.

DANS un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
En vers assez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédans fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfans, qui dansaient aux chansons.
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie:
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause; un d'eux me répondit:
Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
Heureux! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constans vous méritez de l'être.
Virgile & Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécène, à Beauveau, votre félicité;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes.
Leurs vers étaient heureux, & vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle, & fuit devant nos pas:
Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit en pleine académie,
Choiseul est agricole, & Voltaire est fermier.
L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.
Laissons là ce Choiseul si grand, si magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote & qui rime,
Qu'un fripon persécute, & qui dans son hameau
Rit encor des Frérons au bord de son tombeau.
Songez à vous, amis, contemplez les misères
Qu'accumulent sur vous des brigands mercenaires,

Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Raviſſant les épis qu'a ſemés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées,
Preſſent en vain vos fils mourans entre leurs bras.
Travaillez, ſuccombez, invoquez le trépas;
Mourez ſur un fumier, le ſeul bien qui vous reſte:
Ou ſi vous ſurvivez à cet état funeſte,
Sous l'horrible débris de vos toits écraſés,
Sans vêtemens, ſans pain, danſez, ſi vous l'oſez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Juſqu'aux bords étrangers les échos répétèrent:
Ce temps affreux n'eſt plus; on a briſé nos fers. (a)
Juſtement étonné de ces nouveaux concerts:
Quel Hercule, diſais-je, a fait ce grand ouvrage?
Quel dieu vous a ſauvés? On répond: c'eſt un ſage.
Un ſage! Ah, juſte ciel! à ce nom je frémis.
Un ſage! il eſt perdu: c'en eſt fait, mes amis.
Ne les voyez vous pas ces monſtres ſcolaſtiques,
Ces partiſans groſſiers des erreurs tyranniques,
Ces ſuperſtitieux qu'on vit dans tous les temps
Du vrai qui les irrite ennemis ſi conſtans,
Raſſemblant les poiſons dont leur troupe eſt pourvue?
Socrate eſt ſeul contr'eux, & je crains la ciguë. (1)
Dans mon profond chagrin je reſtais éperdu:
Je plaignais le génie, & ſurtout la vertu.
Ariſton mon ami (b) ſurvint dans mes bocages,
Que j'avais attriſtés par ces ſombres images.
On connait Ariſton; ce philoſophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité ſimple ami noble & fidelle,
Son eſprit réunit Euclide & Fontenelle;
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
Ne vois-tu pas, dit-il, que le ſiècle eſt changé?
Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre.

Quand un Sulli renaît, eſpère un Henri-quatre.
Ce propos ranima mes eſprits languiſſans;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes,
Pour écrire à loiſir ces rimes indiſcrètes.

NOTES.

(*a*) Le roi *Louis XVI* venait d'abolir les corvées, & de défendre qu'on pourſuivît arbitrairement les débiteurs du fiſc. Ces deux opérations ſi ſimples n'ont rien coûté à la couronne, & auraient été le ſalut du peuple....

(*b*) M. le marquis de *Condorcet*.

(1) Il faut être juſte : les prêtres n'eurent aucune part aux intrigues, aux calomnies qui privèrent la France du miniſtre le plus éclairé & le plus vertueux qui ait jamais gouverné un grand empire.

POÉSIES MÉLÉES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0285

POESIES MELÉES.

I.

A MADEMOISELLE DU NOYER.

1713.

ENFIN je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier déguisé dans ce jour :
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour & vous, vous êtes de même âge,
Et sa mère a moins de beauté ;
Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité :
Du Noyer, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

II.

NUIT BLANCHE DE SULLI.

1716.

A Madame de la Vrillière.

QUELLE beauté, dans cette nuit profonde,
Vient éclairer nos rivages heureux ?
Serait-ce point la nymphe de cette onde,
Qu'amène ici le satyre amoureux ?
Je vois s'enfuir la jalouse dryade,
Je vois venir le faune dangereux ;
Non, ce n'est point une simple naïade :
A tant d'attraits dont nos cœurs sont frappés,

A tant de grâce, à cet art de nous plaire,
A ces amours autour d'elle attroupés,
Je reconnais Vénus ou la Vrillière,
O déité ! qui que ce soit des deux,
Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,
Heureux cent fois, heureux l'aimable asile
Qui vers minuit possède vos appas !
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces jardins honorés par vos pas.

A Madame de Listenai.

Aimable Listenai, notre fête grotesque
Ne doit point déplaire à vos yeux :
Les Amours en chiants-lit déguisés dans ces lieux,
Sont toujours les Amours ; & l'habit romanesque
Dont ils sont revêtus ne les a pas changés :
Vous les voyez encore autour de vous rangés.
Ces guenillons brillans, ces masques, ce mystère,
Ces méchans violons dont on vous étourdit,
Ce bal & ce sabbat maudit,
Tout cela dit pourtant que l'on voudrait vous plaire.

A madame de la Vrillière.

VENEZ, charmant moineau, venez dans ce bocage:
Tous nos oiseaux surpris & confondus,
Admireront votre plumage:
Les pigeons du char de Vénus
Viendront même vous rendre hommage.
Joli moineau, que vous dire de plus!
Heureux qui peut vous voir, & qui peut vous entendre!
Vous plaisez par la voix, vous charmez par les yeux:
Mais le nom de moineau vous siérait un peu mieux,
Si vous étiez un peu plus tendre.

III.

AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD,

Et à madame la duchesse son épouse, en leur présentant la tragédie d'Oedipe.

1718.

O vous, de vos sujets l'exemple & les délices,
Vous qui régnez sur eux en les comblant de biens,
De mes faibles talens acceptez les prémices:
C'est aux dieux qu'on les doit, & vous êtes les miens.

IV.

EPIGRAMME.

DANCHET, si mépriſé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'académie
Comme on gagne le paradis. (1)

V.

TRIOLET.

A M. TITON DU TILLET.

DEPECHEZ-vous, monſieur Titon,
Enrichiſſez votre Hélicon. (*)
Placez-y ſur un piédeſtal
Saint-Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet,
Nadal, Saint-Didier et Danchet;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

VI.

SUR M. DE FONTENELLE.

D'UN nouvel univers il ouvrit la barrière:
Des mondes infinis autour de lui naiſſans,
Meſurés par ſes mains, à ſon ordre croiſſans,

(1) Ces vers feſaient partie d'une lettre à l'abbé de Chaulieu, qu'on n'a point trouvée.
(*) Le Parnaſſe en bronze, à la bibliothèque du roi.

A nos yeux étonnés il traça la carrière.
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira;
Que voulez-vous de plus? il fit un opéra.

VII.

A MADAME
LA MARQUISE DE RUPELMONDE. (2)

QUAND Apollon, avec le dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un sut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les dieux:
Mais, c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde:
On la connaît au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

VIII.

IMPROMPTU
A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,
Peinte en habit de cordelier.

FRERE Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture? (3)

(2) Ces vers ont été attribués mal à propos à *Ferrant.*

(3) M. de *Voltaire* sachant qu'on chantait ces vers sur l'air de *Robin ture-lure*, y ajouta, dit-on, d'autres couplets fort plaisans. Ce portrait donna lieu à beaucoup de plaisanteries; c'était le ton de cette cour; en voici un échantillon:

Beau saint François, ne souffrez pas

IX.

A MADAME DE **,

En lui envoyant les Oeuvres mystiques de Fénelon.

QUAND de la Guion le charmant directeur
Disait au monde : Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur :
On ne crut point à cet amour extrême ;
On le traita de chimère & d'erreur ;
On se trompait : je connais bien mon cœur ;
Et c'est ainsi, belle Eglé, qu'il vous aime.

X.

A la même.

DE votre esprit la force est si puissante
Que vous pourriez vous passer de beauté ;
De vos attraits la grâce est si piquante
Que sans esprit vous auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmans sont des dons superflus :
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit & de la beauté même.

Qu'on perce vos mains délicates,
Dites à l'ange : C'est plus bas,
Qu'il faut appliquer les stigmates.

XI.

INSCRIPTION

Pour une ſtatue de l'Amour, dans les jardins de Sceaux.

QUI que tu ſois, voici ton maître :
Il l'eſt, le fut, ou le doit être.

XII.

IMPROMPTU

A MADAME LA MARQUISE DE CRILLON,

*A ſouper dans une petite maiſon de M. le duc de R***.*

DANS le plus ſcandaleux ſéjour
La vertu même eſt amenée ;
Et la débauche eſt étonnée
De reſpecter ici l'amour.

XIII.

A UNE DAME

A qui l'auteur envoyait une bague où ſon portrait était gravé.

BARIER grava ces traits deſtinés pour vos yeux :
Avec quelque plaiſir daignez les reconnaître.
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux ;
Mais ce fut par un plus grand maître.

XIV.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Depuis ducheſſe de Richelieu, ſœur de madame de Bouillon.

Vous poſſédez fort inutilement,
Eſprit, beauté, grâce, vertu, franchiſe:
Qu'y manque-t-il? Quelqu'un qui vous le diſe,
Et quelque ami dont on en diſe autant.

XV.

IMPROMPTU

A M. LE COMTE DE VINDISGRATZ. (4)

Seigneur, le congrès vous ſupplie
D'ordonner tout préſentement
Qu'on nous donne une tragédie
Demain pour divertiſſement.
Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde:
Rien ne réſiſte à ſes deſirs;
Et votre prudence profonde
Doit commencer, par nos plaiſirs,
A travailler pour le bonheur du monde.

(4) M. de *Voltaire* paſſant à Cambrai avec madame la marquiſe de *Rupelmonde*, pendant le congrès de 1722, & ſoupant chez madame de *Saint-Conteſt*, toute la compagnie marqua le deſir qu'elle avait de voir jouer la tragédie d'Oedipe en préſence de ſon auteur. Mais la comédie des Plaideurs ayant été précédemment annoncée pour le lendemain, à la demande de M. de *Vindiſgratz*, premier plénipotentiaire de l'Empire, les convives chargèrent M. de *Voltaire* de lui demander la repréſentation d'Oedipe. Le poëte, ſans ſortir de table, fit cette eſpèce

XVI.

POUR LE PORTRAIT

DE MADEMOISELLE SALLÉ.

De tous les cœurs & du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
De Diane c'est la prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.

XVII.

IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG,

Qui devait souper avec M. le duc de Richelieu.

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés :
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur, & bien boucher son nez.

de placet impromptu, qu'il se chargea de porter lui-même à M. de *Vindisgratz :* il obtint facilement ce qu'on demandait, & rapporta le placet à madame de *Rupelmonde*, avec cette apostille au bas :

L'Amour vous fit, aimable Rupelmonde,
Pour décider de nos plaisirs :
Je n'en sais pas de plus parfait au monde
Que de répondre à vos desirs.
Sitôt que vous parlez on n'a point de replique ;
Vous aurez donc Oedipe, & même sa critique. (*)
L'ordre est donné, pour qu'en votre faveur,
Demain l'on joue & la pièce & l'auteur.

(*) La parodie d'Oedipe, que M. de *Voltaire* avait demandée lui-même.

XVIII.

A MADAME DE ***,

En lui envoyant la Henriade.

1724.

Mes vers auront donc l'avantage
D'attirer vos regards heureux ;
Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux
Sur l'auteur comme sur l'ouvrage ?

XIX.

A MADAME DE ***.

Oui, Philis, la coquetterie
Est faite pour vos agrémens.
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands sentimens,
Est sœur de la friponnerie.

Vénus versa sur vous tous ses dons précieux :
Ce serait être injuste, & les mal reconnaître
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Qu'est-ce que la constance ? Un vieux mot rebattu,
Des amans ennuyeux languissant apanage ;
Mais l'infidélité devient une vertu,
Quand on a vos attraits, votre esprit & votre âge.

XX.

Impromptu écrit sur un cahier de lettres de madame la ducheſſe du Maine & de M. de la Motte-Houdart qui avait perdu la vue.

DANS ſes filets elle ſavait vous prendre
Sitôt qu'elle ſe laiſſait voir :
Un pauvre aveugle auſſi reſſentit ſon pouvoir ;
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

XXI.

*A mademoiſelle **, qui avait promis un baiſer à celui qui ferait les meilleurs vers pour ſa fête.*

QUOI ! pour le prix des vers accorder au vainqueur,
D'un baiſer la douce careſſe !
Céphiſe, quelle eſt votre erreur !
Vous donnez à l'eſprit ce qui n'eſt dû qu'au cœur.
Un baiſer fut toujours le prix de la tendreſſe,
Et c'eſt à l'amour ſeul qu'en appartient le don.
Les habitans du Pinde, en leur plus grande ivreſſe,
N'ont jamais eſpéré qu'un laurier d'Apollon.
Des vers à mes rivaux je cède l'avantage ;
Ils riment mieux que moi, mais je ſais mieux aimer.
Que le laurier ſoit leur partage,
Et le mien ſera le baiſer.

XXII.

Portrait de M. de la Faye.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace & de Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire:
L'un était le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

XXIII.

A M. Duché.

Dans tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au messie
Un pauvre diable comme moi:
Je n'ai de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

XXIV.

A madame la maréchale de Villars, en lui envoyant la Henriade.

Quand vous m'aimiez, mes vers étaient aimables:
Je chantais dignement vos grâces, vos vertus;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables;
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

XXV.

A M. de Cideville, écrits sur un exemplaire de la Henriade.

1730.

MON cher confrère en Apollon,
Censeur exact, ami facile,
Solide & tendre Cideville,
Accepte ce frivole don.
Je ne serai pas ton Virgile,
Mais tu seras mon Pollion.

XXVI.

A M. Lefebvre, (5) en réponse à des vers qu'il avait envoyés à l'auteur.

N'ATTENDS de moi ton immortalité,
Tu l'obtiendras un jour par ton génie;
N'attends de moi ta première santé,
Ton protecteur, le Dieu de l'harmonie,
Te la rendra par son art enchanté.
De tes beaux jours la fleur n'est point flétrie;
Mais je voudrais de tes destins pervers,
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras célèbre par tes vers.

(5) Le même à qui M. de *Voltaire* adressa la lettre *sur les inconvéniens de la littérature*. Mel. litt. T. 3.

XXVII.

Madrigal.

Ah, Camargo (6), que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands Dieux, eſt raviſſante!
Que vos pas ſont légers, & que les ſiens ſont doux!
Elle eſt inimitable, & vous êtes nouvelle;
Les Nymphes ſautent comme vous,
Et les Grâces danſent comme elle.

XXVIII.

Impromptu à M. Thiriot, qui s'était fait peindre, la Henriade à la main.

1735.

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'allégreſſe:
Meſſieurs, c'eſt mon plus cher enfant
Que mon meilleur ami careſſe.

XXIX.

A madame de Flamarens, qui avait brûlé ſon manchon parce qu'il n'était plus à la mode.

Il eſt une déeſſe inconſtante, incommode,
Bizarre dans ſes goûts, folle en ſes ornemens,
Qui parait, fuit, revient, & naît en tous les temps:

(6) Célèbre danſeuſe de l'opéra, ainſi que mademoiſelle *Sallé*.

Protée était son père, & son nom est *la Mode.*
Il est un dieu charmant, son modeste rival,
Toujours nouveau comme elle, & jamais inégal,
Vif sans emportement, sage sans artifice:
Ce Dieu, c'est le Mérite. On l'adore dans vous.
Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice;
Et ce Dieu si prudent que nous admirions tous,
A *la Mode* à son tour a fait un sacrifice.
Vous, que pour Flamarens nous voyons soupirer,
Vous qui redoutez sa sagesse
Amans, commencez d'espérer;
Flamarens vient enfin d'avoir une faiblesse.

Inscription pour l'urne qui renferme les cendres du manchon.

Je fus manchon, je suis cendre légère:
Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter;
Et l'on doit cesser d'exister,
Quand on commence à lui déplaire.

XXX.

A M. Linant.

Connaissez mieux l'oisiveté:
Elle est ou folie, ou sagesse;
Elle est vertu dans la richesse,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix, dans l'hiver de sa vie,
De ces fruits qu'au printemps sema notre industrie:
Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

XXXI.

A madame la ducheſſe de Bouillon, qui vantait ſon portrait, fait par Clinchetet.

CESSE, Bouillon, de vanter davantage
Ce Clinchetet qui peignit tes attraits :
Un meilleur peintre, avec de plus beaux traits,
Dans tous nos cœurs a tracé ton image,
Et cependant tu n'en parles jamais.

XXXII.

A la même.

DEUX Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde,
Par la beauté, le caprice & l'eſprit ;
Mais la première eût crevé de dépit,
Si par malheur elle eût vu la ſeconde.

XXXIII.

Les deux amours. A madame la marquiſe du Châtelet.

CERTAIN enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connaît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux, précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi de la triſteſſe ;
Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre Amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes deſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs & croît par les plaiſirs.

De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant ; mais ses feux sont plus doux :
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

XXXIV.

A la même.

Lorsque Linus chante si tendrement,
Crois-tu que l'amour seul l'anime ?
Non, il sait l'art d'exprimer dans son chant,
Plus d'amour que son cœur n'en sent ;
Et j'en sens plus qu'il n'en exprime.

XXXV.

A M. Bernard.

Ma muse épique, historique & tragique,
Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air mélancolique ;
Ton flageolet enchante les amours.
Lorsqu'Apollon régla notre apanage,
Il nous dota de présens inégaux ;
J'eus les sifflets, les tourmens, les travaux ;
Toi, les plaisirs. Garde bien ton partage.

XXXVI.

A M. Louis Racine.

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques, (*)
De ton Janfénius les leçons fanatiques :
Quelquefois je t'admire, & ne te crois en rien.
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien.

(*) Le poëme de *la Grâce*.

Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un père ;
Ton hommage est forcé, mon culte est volontaire.
Mieux que toi de son sang je reconnais le prix :
Tu le sers en esclave, & je l'adore en fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :
Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grâce.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,
Et soyons des chrétiens & non pas des docteurs.

XXXVII.

A M. Grégoire, député du commerce de Marseille.

VOYAGEUR fortuné, dont les soins curieux
Ont emporté les pas aux confins de la terre,
Vous avez vu Paphos, Amathonte & Cythère :
Et vous pouvez voir en ces lieux,
Hébé, Mars & Vénus (*), réunis sous vos yeux.

XXXVIII.

Quatrain pour le portrait de mademoiselle le Couvreur.

SEULE de la nature elle a su le langage ;
Elle embellit son art, elle en changea les lois ; (7)
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage ;
L'Amour fut dans ses yeux & parla par sa voix.

(*) La duchesse de *Villars*, née Noailles ; *Hector de Villars*, pair & maréchal de France ; la maréchale de *Villars*, sœur de madame de *Maisons*.

(7) Mademoiselle *le Couvreur* bannit de la tragédie la déclamation ampoulée, qui était encore en vogue de son temps.

XXXIX.

A madame la ducheſſe d'Aiguillon, en lui envoyant l'Hiſtoire de Charles XII & la Henriade.

Deux héros différens, l'un ſuperbe & ſauvage,
L'autre toujours aimable, & toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux;
Mais pour être immortel il faut votre ſuffrage.
Ah! ſi, ſous tous les deux, vous euſſiez vu le jour,
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée:
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Etrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

XL.

EPIGRAMME.

Certain émérite envieux,
Plat auteur du *Capricieux*,
Et de ces *Aïeux chimériques*,
Et de tant de vers germaniques,
Et de tous ces ſales écrits,
D'un père infame enfans proſcrits,
Voulait, d'une audace hautaine,
Donner des lois à Melpomène,
Et régenter ſes favoris:
Quand du ſifflet le bruit utile,
Dont aux pièces de ce Zoïle
Nous étions toujours aſſourdis,
Pour notre repos a fait taire
La voix débile & téméraire
De ce doyen des étourdis.

XLI.

A madame la marquise du Châtelet. (8)

Tout est égal, & la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisir, jours sereins;
Vous avez tout, c'est là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon apanage;
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

XLII.

Vers de M. de Formont à M. de Voltaire.

Assis devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris.
Cela semble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis;
Aussi je voulais vous en faire;
Mais Apollon m'a reconnu:
J'eus beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'est temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

(8) M. de *Voltaire*, ayant joint à l'envoi de ce madrigal l'épigramme sur *J. B. Rousseau : Certain téméraire envieux*, &c. mandait à madame *du Châtelet :* " Voici „ des fleurs & des épines, que je vous envoie. Je suis „ comme saint *Pacôme* qui, récitant ses matines sur sa „ chaise percée, disait au diable: Mon ami, ce qui va „ en haut est pour Dieu, ce qui tombe en bas est pour „ toi. Le diable c'est *Rousseau*; & pour Dieu, vous savez „ bien que c'est vous. „

Réponse.

ON m'a conté (l'on m'a menti peut-être)
Qu'Apelle un jour vint entre cinq & six,
Confabuler chez son ami Zeuxis;
Mais ne trouvant personne en son taudis,
Fit, sans billet, sa visite connaître.
Sur un tableau par Zeuxis commencé,
Un simple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint: puis en voyant paraître
Ce trait léger & pourtant achevé,
Il reconnut son maître & son modèle.
Ne suis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés de la main d'un Apelle.

XLIII.

Devise pour madame du Châtelet.

DU repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux;
Un ami dans la solitude;
Voilà mon sort; il est heureux.

XLIV.

Couplets chantés par Polichinelle dans une fête à Sceaux.

POLICHINELLE de grand cœur,
Prince (*), vous remercie:
En me faisant beaucoup d'honneur,
Vous faites mon envie.
Vous possédez tous les talens,
Je n'ai qu'un caractère.

(*) M. le comte de *Clermont*.

J'amuse pour quelques momens,
Vous savez toujours plaire.
On sait que vous faites mouvoir
De plus belles machines:
Vous fites sentir leur pouvoir
A Bruxelle, à Malines.
Les Anglais se virent traiter
En vrais polichinelles;
Et vous avez de quoi dompter
Les remparts & les belles.

XLV.

A M. de la Faye. (9)

PARDON!, beaux vers, la Faye & Polymnie:
Las! je deviens prosateur ennuyeux.
Non, ce n'était qu'en langage des dieux
Qu'il eût fallu parler de l'harmonie.
Donnez-le-moi cet aimable génie,
Cet art charmant de savoir enfermer
Un sens précis dans des rimes heureuses,
Joindre aux raisons, des grâces lumineuses;
En instruisant, savoir se faire aimer;
A la dispute, autrefois si caustique,
Oter son air pédantesque & jaloux;
Etre à la fois juste, sincère & doux,
Ami, rival, & poëte & critique:
A ce grand art vainement je m'applique,
Heureux la Faye, il n'est donné qu'à vous.

(9) Ces vers paraissent avoir été faits à l'occasion de la belle ode de M. de *la Faye* en faveur de la poésie contre le sentiment de *la Motte-Houdart* que M. de V... n'avait combattu qu'en prose dans les lettres qui suivent à la suite de la tragédie d'Œdipe.

XLVI.

Sur l'estampe du R. P. Girard & de la Cadière.

CETTE belle voit Dieu ; Girard voit cette belle :
Ah ! Girard est plus heureux qu'elle !

XLVII.

EPIGRAMME.

ON dit que notre ami Coypel
Imite Horace & Raphaël.
A les surpasser il s'efforce ;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

XLVIII.

Impromptu écrit chez madame du Deffant.

1732.

QUI vous voit & qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie :
Et tout sage avec du Deffant
Voudrait en fou passer sa vie.

XLIX.

A madame du Châtelet, en lui envoyant l'Histoire de Charles XII.

LE voici ce héros si fameux tour à tour
Par sa défaite & sa victoire.
S'il eût pu vous entendre & vous voir à sa cour,

Il n'aurait jamais joint, & vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

L.

A M. de Forcalquier, qui avait eu ses cheveux coupés par un boulet de canon au siége de Kehl.

1733.

Des boulets allemands la pesante tempête
A, dit-on, coupé vos cheveux :
Les gens d'esprit sont fort heureux
Qu'elle ait respecté votre tête.
On prétend que César, le phénix des guerriers,
N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers.
Cet ornement est beau, mais n'est plus de ce monde.
Si César nous était rendu,
Et qu'en servant Louis il eût été tondu,
Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

L I.

A M. le comte de Sade, aide de camp du maréchal de Villars, sur son mariage avec mademoiselle de Carman.

1734.

Vous suivez donc les étendards
De Bellone & de l'Hyménée :
Vous vous enrôlez cette année
Et sous Carman & sous Villars.
Le doyen des héros, une beauté novice
Vont vous occuper tour à tour ;

Et vous nous apprendrez un jour
Quel eſt le plus rude ſervice,
Ou de Bellone ou de l'Amour.

Réponſe de M. le comte de Sade.

Ami, je ſuis les étendards
De Bellone & de l'Hyménée;
Si je quitte une épouſe aimée,
C'eſt pour voir triompher Villars.
Mars & l'Amour me trouveront novice,
Et je m'inſtruirai tour à tour
Avec Villars des rigueurs du ſervice,
Avec Carman des douceurs de l'amour.

Vous voyez, mon cher ami, que quand on me fournit la rime & la penſée, je fais des vers tant que l'on veut.

LII.

A mademoiſelle de Guiſe, dans le temps qu'elle devait épouſer M. le duc de Richelieu.

Guise, des plus beaux dons aſſemblage céleſte,
Vous dont la vertu ſimple & la gaîté modeſte
Rend notre ſexe amant & le vôtre jaloux,
Vous qui ferez le bonheur d'un époux
Et les deſirs de tout le reſte;
Quoi, dans un recoin de Monjeu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureuſe hiſtoire
De ce volage Richelieu!
Ne vous aimez pas trop, c'eſt moi qui vous en prie;
C'eſt le plus ſûr moyen de vous aimer toujours:
Il vaut mieux être amis tout le temps de ſa vie,
Que d'être amans pour quelques jours.

LIII.

*Le portrait manqué, à madame la marquise de B**.*

On ne peut faire ton portrait :
Folâtre & sérieuse, agaçante & sévère,
Prudente avec l'air indiscret,
Vertueuse, coquette, à toi-même contraire :
La ressemblance échappe en rendant chaque trait.
Si l'on te peint constante, on t'aperçoit légère :
Ce n'est jamais toi qu'on a fait.
Fidelle au sentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour à tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les sages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant en te voyant paraître ;
Sa jeunesse, ses traits, son art,
Ses plaisirs, ses erreurs, sa malice peut-être :
Serais-tu ce dieu par hasard ?

LIV.

Sur ce que l'auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de Saint-Aulaire, que madame la duchesse du Maine appelait son berger.

J'ai la chambre de Saint-Aulaire
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans (10)
J'aurai le cœur de sa bergère :

(10) M. de *Saint-Aulaire* avait fait, à 95 ans, de jolis vers pour madame la duchesse *du Maine*.

Il faut tout attendre du temps,
Et surtout du desir de plaire.

LV.

A madame de Nointel.

A ses écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon:
En vérité, c'est la raison
Sous le masque de la folie.

LVI.

Epigramme.

QUAND les Français à tête folle,
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gène & Naple & la v.....
Puis ils furent chassés par-tout,
Et Gène & Naple on leur ôta:
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la v..... leur resta.

LVII.

A madame de Fontaine-Martel, en lui envoyant le Temple de l'amitié.

POUR vous, vive & douce Martel,
Pour vous, solide & tendre amie,
J'ai bâti ce temple immortel
Où rarement on sacrifie.
C'est vous que j'y veux encenser;
Et c'est là que je veux passer
Les jours les plus beaux de ma vie.

LVIII.

Vers envoyés à M. Sylva, premier médecin de la reine, avec le portrait de l'auteur.

Au temple d'Epidaure on offrait les images
Des humains conservés & guéris par les dieux :
Sylva, qui de la mort est le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LIX.

A madame d'Argental, le jour de sainte Jeanne sa patronne.

Jean fut un saint (si l'on en croit l'histoire
De saint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux fesait son réfectoire,
Et tristement soupait avec du miel :
Jeanne au rebours, sainte sans prud'hommie,
Au sentiment unissait la raison,
Sans opulence avait bonne maison,
Et de l'esprit était la bonne amie :
On l'adorait ; & c'était bien raison.
Or vous, grand saint, mangeur de sauterelle,
Dans vos déserts vivez avec les loups,
Prêchez, jeûnez, priez ; mais vous, la belle,
Quand vous voudrez, j'irai souper chez vous.

LX.

A M. Clément, de Montpellier, qui avait adressé des vers à l'auteur, en l'exhortant à ne pas abandonner la poésie pour la physique.

Un certain chantre abandonnait sa lyre ;

Nouveau Kepler, un téleſcope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendait y lire,
Et décider ſur le vide & le plein :
Un roſſignol du fond d'un bois voiſin,
Interrompit ſon morne & froid délire ;
Ses doux accens l'éveillèrent ſoudain,
(A la nature il faut qu'on ſe ſoumette)
Et l'aſtronome entonnant un refrain,
Reprit ſa lyre & briſa ſa lunette.

LXI.

Au roi Stanislas, ſur ſa ſeconde élection au trône de Pologne.

1734.

Il fallait un monarque aux fiers enfans du Nord ;
Un peuple de héros s'aſſemblait pour l'élire ;
Mais l'aigle de Ruſſie & l'aigle de l'Empire
Menaçaient la Pologne, & maîtriſaient le ſort.
De la France auſſitôt, ſon trône & ſa patrie,
La Vertu deſcendit aux champs de Varſovie :
Mars conduiſait ſes pas ; Vienne en frémit d'effroi :
La Pologne reſpire en la voyant paraître.
Peuples nés, lui dit-elle, & pour Mars & pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître.
Stanislas à l'inſtant vint, parut & fut roi.

LXII.

A madame la ducheſſe de Richelieu.

1734.

Plus mon œil étonné vous fuit & vous obſerve,
Et plus vous raviſſez mes eſprits éperdus ;
Avec les yeux noirs de Vénus

Vous avez l'esprit de Minerve.
Mais Minerve & Vénus ont reçu des avis ;
Il faut bien que je vous en donne :
Ne parlez désormais de vous qu'à vos amis,
Et de votre père à personne.

LXIII.

Sur M. de la Condamine, qui était occupé de la mesure d'un degré du méridien au Pérou, lorsque M. de Voltaire faisait Alzire.

Ma muse & son compas sont tous deux au Pérou.
Il suit, il examine, & je peins la nature ;
Je m'occupe à chanter les pays qu'il mesure.
Qui de nous deux est le plus fou ?

LXIV.

Epigramme.

Certain cafard, jadis jésuite,
Plat écrivain, depuis deux jours
Ose gloser sur ma conduite,
Sur mes vers & sur mes amours.
En bon chrétien je lui fais grâce :
Chaque pédant peut critiquer mes vers ;
Mais sur l'amour jamais un fils d'Ignace
Ne glosera que de travers.

LXV.

*A M. **, qui était à l'armée d'Italie.*

1735.

Ainsi de bal & la tranchée,
Les boulets, le vin & l'amour

Savent occuper tour à tour
Votre vie aux devoirs, aux plaisirs attachée.
Vous suivez de Villars les glorieux travaux,
A de pénibles jours joignant des nuits passables.
Eh bien, vous serez donc le second des héros,
Et le premier des gens aimables.

LXVI.

Les trois Bernard.

DANS ce pays trois Bernard sont connus:
L'un est ce saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles;
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
Bien plus grand saint, faisant plus grands miracles;
Et le troisième est l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard, dont la Muse féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

LXVII.

Invitation au même.

AU nom du Pinde & de Cythère,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire. (*)

LXVIII.

Vers mis au bas d'un portrait de Leibnitz.

IL fut dans l'univers connu par ses ouvrages,
Et dans son pays même il se fit respecter;

(*) Madame la marquise *du Châtelet.*

Il éclaira les rois, il instruisit les sages ;
Plus sage qu'eux, il sut douter.

LXIX.

A madame de Bassompierre, abbesse de Poussai.

Avec cet air si gracieux
L'abbesse de Poussai me chagrine, me blesse.
De Montmartre la jeune abbesse
De mon héros combla les vœux ;
Mais celle de Poussai l'eût rendu malheureux.
Je ne saurais souffrir les beautés sans faiblesse.

LXX.

Vers de M. Linant à M. de Voltaire.

Le nom qu'au prix de ta santé
T'ont fait tes vers & ton histoire,
Crois-moi, n'est pas trop acheté :
Tu te portes, en vérité,
Encor trop bien pour tant de gloire.

Réponse.

Mais vous, Linant, que le ciel a doté
De minois rond, de croupe rebondie,
Et qui plus est, de cet art enchanté
Par qui l'esprit se joint à l'harmonie,
Votre Apollon, dieu de la poésie,
Est bien aussi le dieu de la santé.

LXXI.

Pour le portrait de Jean Bernoulli.

Son esprit vit la vérité.

Et ſon cœur connut la juſtice ;
Il a fait l'honneur de la Suiſſe,
Et celui de l'humanité.

LXXII.

Vers écrits au bas d'une lettre de madame du Châtelet à madame de Champbonin.

C'EST l'architecte (11) d'Emilie
Qui ce petit mot vous écrit.
Je me ſers de ſa plume, & non de ſon génie ;
Mais je vous aime, aimable amie :
Ce ſeul mot vaut beaucoup d'eſprit.

LXXIII.

A madame la marquiſe du Châtelet, le jour qu'elle a joué à Sceaux le rôle d'Iſſé.

ETRE Phébus aujourd'hui je deſire,
Non pour régner ſur la proſe & les vers,
Car à du Maine il remet cet empire ;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux eſt le but où j'aſpire ;
Non pour tirer des accords de ſa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux ;
Mais ſeulement pour voir et pour entendre
La belle Iſſé qui pour lui fut ſi tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

(11) On bâtiſſait alors le château de Cirey, & M. de *Voltaire* dirigeait l'ouvrage.

LXXIV.

PARODIE DE LA SARABANDE D'ISSÉ.

A la même.

CHARMANTE Iſſé, vous nous faites entendre,
Dans ces beaux lieux, les ſons les plus flatteurs;
Ils vont droit à nos cœurs.
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'*x x* plus enchanteurs,
A vos attraits on les eût vu ſe rendre;
Vous tourneriez la tête à nos docteurs:
Bernoulli dans vos bras,
Calculant vos appas,
Eût briſé ſon compas.

LXXV.

SONNET

A M. le comte Algarotti, Vénitien.

ON a vanté vos murs bâtis ſur l'onde,
Et votre ouvrage eſt plus durable qu'eux.
Veniſe et lui ſemblent faits pour les dieux;
Mais le dernier ſera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous de ce dieu merveilleux
Qui, dans ſa courſe éternelle et féconde,
Embraſſe tout et traverſe à nos yeux
Des vaſtes airs la campagne profonde?

L'invoquons-nous pour avoir ſur les mers
Bâti ces murs que la honte a couverts,
Cet Ilion caché dans la pouſſière?
Ainſi que vous il eſt le dieu des vers;

Ainſi

Ainſi que vous il répand la lumière.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

LXXVI.

A madame la marquiſe d'Uſſé.

L'ART dit un jour à la Nature :
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main ;
Vous agiſſez ſans choix, vous créez ſans deſſein ;
Que feriez-vous ſans ma parure ?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard,
C'eſt moi qui d'une prude arrange la ſageſſe ;
Des coquettes beautés je conduis la fineſſe,
Et mène ſous mon étendard
Et les beaux eſprits, et les belles.
J'ai ſeul dicté ſans vous les vers de Fontenelles,
Et les fables du ſieur Houdart.
Ainſi, belle d'Uſſé, l'Art ſe croyait le maître,
Et le monde à ſon char paraiſſait s'attacher ;
Mais la Nature vous fit naître,
Et l'Art confus s'alla cacher.

LXXVII.

A madame du Châtelet, qui dînait avec l'auteur dans un collège, et qui avait ſoupé la veille avec lui dans une hôtellerie.

M'EST-IL permis, ſans être ſacrilège,
De révéler votre ſecret ?
Vénus vint, ſous vos traits, ſouper au cabaret,
Et Minerve aujourd'hui vient dîner au collège.

LXXVIII.

A un bavard.

Il faudrait penser pour écrire :
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

LXXIX.

Impromptu écrit sur la feuille du Suisse de M. le duc de la Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de Gabrielle de Vergy.

Envoyez-moi par charité
Cette romance qui fait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

LXXX.

A M. de Corlon, qui était avec l'auteur à Monjeu, chez M. le duc de Guise, malade alors.

Je sais ce que je dois et n'en fais jamais rien.
Au lieu d'aller tâter le pouls de son Alteſſe,
J'abandonne son lit sans dormir dans le mien.
Je renonce aux dîners, au piquet, à la messe,
Très-mauvais courtisan, bien plus mauvais chrétien,
Libertin dans l'esprit, et rempli de paresse.
Ah, monsieur de Corlon, que vous êtes heureux !
Plus libertin que moi sans être paresseux,
On vous trouve à toute heure, et vous savez tout faire :
De grâce enseignez-moi ce secret précieux,
De vous lever matin, de dîner et de plaire.

LXXXI.

A M. le duc de Guise, qui prêchait l'auteur à l'occasion des vers précédens.

LORSQUE je vous entends, et que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons ;
Vous m'instruisez par vos leçons,
Et me gâtez par votre exemple.

LXXXII.

A M. Jordan, à Berlin.

1738.

UN prince jeune, et pourtant sage,
Un prince aimable, et c'est bien plus,
Au sein des arts et des vertus,
Jordan vous donne son suffrage ;
Ses mains même vous ont paré
De ces fleurs que la poésie
Sous ses pas fait naître à son gré.
Par vous ce prince est adoré,
Et chaque jour de votre vie
A Frédéric est consacré.
Si je n'étais pas à Cirey,
Que je vous porterais d'envie !

LXXXIII.

Portrait de madame la duchesse de la Valliere.

ETRE femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir,

N'être haute ni familière,
N'avoir point d'inégalité;
C'eſt le portrait de la Vallière;
Il n'eſt ni fini, ni flatté.

LXXXIV.

Epigramme.

CONNAISSEZ-VOUS certain rimeur obſur,
Sec et guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage, et non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire,
Pour ſes méfaits dans la geole encagé,
A Saint-Lazare après ce fuſtigé,
Chaſſé, battu, déteſté pour ſes crimes,
Honni, berné, conſpué pour ſes rimes,
Cocu, content, parlant toujours de ſoi,
Chacun s'écrie: Eh! c'eſt le poëte *Roi*.

LXXXV.

Impromptu fait dans les jardins de Cirey, en ſe promenant au clair de la lune.

ASTRE brillant, favorable aux amans,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière:
Tu ne peux éclairer, dans ta vaſte carrière,
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus conſtans.

LXXXVI.

A madame du Châtelet, en recevant ſon portrait.

TRAITS charmans, image vivante
Du tendre et cher objet de ma brûlante ardeur!

L'image que l'amour a gravée en mon cœur,
Et mille fois plus reſſemblante.

LXXXVII.

A la même.

Mon cœur eſt pénétré de tout ce qui vous touche;
De la félicité je vous fais des leçons:
Mais je ſuis peu ſavant; un mot de votre bouche
Vaut bien mieux que tous mes ſermons.

LXXXVIII.

A M. Clozier, qui avait envoyé à l'auteur un poëme ſur la grâce.

Lorsque vous me parlez des grâces naturelles
Du héros votre commandant, (*)
Et de la déité qu'on adore à Bruxelle, (**)
C'eſt un langage qu'on entend.
La grâce du Seigneur eſt bien d'une autre eſpèce:
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien;
Je l'adore, et n'y comprends rien.
L'attendre et l'ignorer, voilà notre ſageſſe.
Tout docteur, il eſt vrai, ſait le ſecret de Dieu:
Elus de l'autre monde, ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Eſt un élu de cette vie.

(*) M. le duc de *Richelieu*.
(**) La marquiſe du *Châtelet* était alors à Bruxelles.

LXXXIX

Sur le mariage du fils du doge de Veniſe, avec la fille d'un ancien doge.

VENISE et la mère d'amour
Naquirent dans le ſein de l'onde;
Ces deux puiſſances tour à tour
Ont été la gloire du monde:
C'eſt pour éterniſer un triomphe ſi beau,
Qu'aujourd'hui l'amour ſans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favoriſe;
Et c'eſt un triomphe nouveau
Et pour Vénus et pour Veniſe.

XC.

L'épiphanie de 1741.

STUART, chaſſé par les Anglais,
Dit ſon roſaire en Italie:
Stanislas, ex-roi polonais,
Fume ſa pipe en Auſtraſie:
L'empereur chéri des Français,
Vit à l'auberge en Franconie:
La belle reine des Hongrais
Se rit de cette épiphanie.

XCI.

Sur le ſerin de mademoiſelle de Richelieu.

J'APPARTIENS à l'amour; non, j'appartiens aux grâces;
Non, j'appartiens à Richelieu;
L'un dans ſes yeux, les autres ſur ſes traces,
A la mépriſe ont donné lieu.

XCII.

Epigramme sur la mort de M. d'Aube, (12) *neveu de M. de Fontenelle.*

QUI frappe là ? dit Lucifer ? ---
Ouvrez, c'est d'Aube. Tout l'enfer
A ce nom fuit et l'abandonne.
Oh oh ! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris :
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne.

XCIII.

Pour le portrait de madame la princesse de Talmont.

LES dieux, en lui donnant naissance
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnèrent pour récompense
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'esprit de tous les pays.

(12) Ancien intendant de Soissons, homme fort instruit, mais si contredisant que tout le monde le fuyait. C'est lui dont il est parlé dans *les Disputes* de M. de *Rublières*.

Outre ce neveu, M. de *Fontenelle* avait encore un frère qui était prêtre. Quelqu'un lui demandait un jour ce que fesait son frère : *Le matin il dit la messe, et le soir il ne sait ce qu'il dit.*

XCIV.

Vers écrits à la marge d'un manuscrit de madame du Châtelet sur Newton.

PENSER avec solidité,
Et d'un style brillant et sage ;
Oser écrire avec courage
Ce que le génie a dicté ;
Etre femme, avoir en partage
Et la grandeur et la beauté,
Sans être vaine ni volage ;
Sur les hommes, en vérité,
C'est avoir pris trop d'avantage.

XCV.

A M. l'abbé, depuis cardinal de Bernis.

VOTRE muse vive et coquette,
Cher abbé, me paraît plus faite
Pour un souper avec l'amour,
Que pour un souper de poëte.
Venez demain chez Luxembourg,
Venez la tête couronnée
De lauriers, de myrte et de fleurs ;
Et que ma muse un peu fanée
Se ranime par les couleurs
Dont votre jeunesse est ornée.

XCVI.

M. H.... Anglais, qui avait comparé l'auteur au soleil.

LE soleil des Anglais, c'est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire et de l'humanité,

Celui de la patrie et de la liberté:
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au ciel avait surpris,
N'est point dans les climats, il est dans les esprits;
Le Nord n'en éteint point les flammes immortelles.
Par-tout vous en portez les vives étincelles.
Vous brillerez par-tout, dans la chaire, au sénat;
Vous servirez le prince, et beaucoup mieux l'Etat;
Et né pour instruire et pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illustre père
A dans vous un nouvel éclat.

XCVII.

A madame de Boufflers, en lui envoyant un exemplaire de la Henriade.

Vos yeux sont beaux, mais votre ame est plus belle:
Vous êtes simple et naturelle,
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

XCVIII.

A M. de la Noue, auteur de Mahomet II, tragédie, en lui envoyant celle de Mahomet le prophète.

Mon cher la Noue, illustre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui sans vous n'est point fait pour plaire.
Votre fils est un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,

Prêtre, fripon, dévot, brigand;
Qu'il soit le chapelain du vôtre.

XCIX.

*A madame la duchesse de la Valliere, au nom de madame la duchesse de **, en lui envoyant une navette.*

L'EMBLEME frappe ici vos yeux:
Si les grâces, l'amour & l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

C.

Epigramme. La muse de Saint-Michel.

NOTRE monarque, après sa maladie,
Etait à Metz attaqué d'insomnie.
Ah, que de gens l'auraient guéri d'abord!
Le poëte *Roi* dans Paris versifie:
La pièce arrive, on la lit, le roi dort.
De Saint-Michel la muse soit bénie! (*)

CI.

A madame du Bocage.

J'AVAIS fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les grâces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir sous ses lois
Les dieux du Pinde & de Cythère:
Sur cet objet fixant mon choix,

(*) *Roi* était chevalier de Saint-Michel.

Je cherchais ce rare assemblage,
Nul autre ne put me toucher;
Mais je vis hier du Bocage,
Et je n'eus plus rien à chercher.

CII.

A M. de la Bruere.

L'AMOUR t'a prêté son flambeau;
Quinault, son ministre fidelle,
T'a laissé son plus doux pinceau.
Tu vas jouir d'un sort plus beau
Sans jamais trouver de cruelle,
Et sans redouter un Boileau.

CIII.

Epigramme sur Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, qui aspirait au cardinalat.

En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau;
Plus ton destin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

CIV.

A M. de Verriere, qui avait adressé à l'auteur une très-longue épitre en vers. (13)

VOUS qu'Apollon admit à ses concerts,
Ne me louez pas tant, travaillez mieux vos vers;

(13) Elle fut imprimée en 1736. Dans une note de cette épitre, M. de *Verrière* rapporte que M. de *Voltaire*,

Le plus bel arbre a besoin de culture.
Emondez ces rameaux confusément épars ;
Ménagez cette sève, elle en sera plus pure.
Sachez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

CV.

A madame la duchesse d'Orléans, sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur. (*)

CETTE énigme n'a point de mot :
Expliquer chose inexplicable,
Est d'un docteur ou bien d'un sot ;
L'un à l'autre est assez semblable.
Mais si l'on donne à deviner
Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs sait dominer,
Sans chercher cet empire aimable,

lisant son prétendu portrait dans un libelle fait contre lui en 1735, fit dans son indignation, l'impromptu suivant :

Sais-tu que celui dont tu parles
D'Apollon est le favori ;
Qu'il est le Quint-Curce de Charles,
Et l'Homère du grand Henri ?

(*) La voici :
Je suis des Musulmans l'horreur & le modèle ;
J'ai suivi les Césars, & suis encor pucelle.
Soit qu'il pleuve ou qu'il tonne,
Je vais à l'abreuvoir ;
Et la place que j'abandonne
Ne sera prise par personne,
Qu'il n'ait pissé sur son mouchoir.

Pleine de goût ſans raiſonner,
Et d'eſprit ſans faire l'habile,
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'eſt pas difficile.

CVI.

Madrigal.

PROJET flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, ſermens d'être fidelle,
Airs empreſſés, vous n'êtes point l'amour.
Mais ſe donner ſans eſpoir de retour,
Par ſon déſordre annoncer que l'on aime,
Reſpect timide avec ardeur extrême,
Perſévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour: il n'eſt que dans mon cœur.

CVII.

A madame de Pompadour, alors madame d'Etiole, qui venait de jouer la comédie aux petits appartemens.

AINSI donc vous réuniſſez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire:
Pompadour, vous embelliſſez
La cour, le Parnaſſe & Cythère.
Charme de tous les cœurs, tréſor d'un ſeul mortel,
Qu'un ſort ſi beau ſoit éternel!
Que vos jours précieux ſoient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis!
Soyez tous deux ſans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes.

CVIII.

A M. le maréchal de Richelieu, en lui envoyant plusieurs pièces détachées.

QUE de ces vains écrits, enfans de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuse:
Mais charmant Richelieu, ne traitez point ma muse
Ainsi que vos autres amours;
Ne l'abandonnez point, elle en sera plus belle;
Votre aimable suffrage animera ma voix.
Richelieu, soyez-lui fidelle:
Vous le serez pour la première fois.

CIX.

A madame de Boufflers, qui s'appelait Madeleine. Chanson sur l'air des folies d'Espagne.

VOTRE patronne en son temps savait plaire;
Mais plus de cœurs vous sont assujettis.
Elle obtint grâce, & c'est à vous d'en faire,
Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.

Votre patronne, au milieu des apôtres,
Baisa les pieds de son divin époux:
Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,
Et saint Jean même en eût été jaloux.

CX.

Impromptu à madame du Châtelet déguisée en Turc, & conduisant au bal madame de Boufflers, déguisée en sultane.

SOUS cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux:

Si vous ôtiez votre mouſtache,
Roxane le ſerait de vous.

CXI.

A M. de Pleen, qui attendait l'auteur chez madame de Graffigny, où l'on devait lire la Pucelle.

COMMENT! Ecoſſais que vous êtes,
Vous voilà parmi nos poëtes!
Votre eſprit eſt de tout pays.
Je ſerai ſans doute fidelle
Au rendez-vous que j'ai promis;
Mais je ne plains pas vos amis,
Car cette veuve aimable & belle
Par qui nous ſommes tous ſéduits,
Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

CXII.

A madame du Châtelet.

IL eſt deux Dieux qui font tout ici bas:
J'entends qui font que l'on plaît & qu'on aime;
Si ce n'eſt tout, du moins je ne crois pas
Etre le ſeul qui ſuive ce ſyſtême.
Ces deux divinités ſont l'Eſprit & l'Amour,
Qui rarement vivent enſemble;
L'intérêt les ſépare, & chacun a ſa cour.
Heureux celui qui les raſſemble!
Aſſez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jalouſie.
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix:
Ce jour de paix fut unique en leur vie;
Mais on ne l'oublîra jamais,
Car il produiſit Emilie.

CXIII.

Etrennes à la même, au nom de madame de Boufflers.

UNE étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? oh, très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie:
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal & la physique.

Réponse de madame du Châtelet.

HELAS! vous avez oublié,
Dans cette longue kyrielle,
De placer la tendre amitié,
Je donnerais tout le reste pour elle.

CXIV.

*A madame de ***.*

LE nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi n'a pas mon hommage;
Vos yeux seraient plus souverains,
Mais ce n'est pas ce qui m'engage.
Je crains les belles & les rois:
Ils abusent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'esclavage.
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont su plaire?
Votre esprit, votre caractère
Font sur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

CXV.

*A madame **, qui avait adreſſé des vers à l'auteur, en lui demandant d'entrer avec ſa fille aux fêtes de Verſailles pour le mariage du dauphin.*

Il faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmans :
De notre paradis il ſera le ſaint Pierre ;
Il aura les clefs, & j'eſpère
Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.

CXVI.

A madame de Pompadour.

Les eſprits & les cœurs, & les remparts terribles,
Tout cède à ſes efforts, tout fléchit ſous ſa loi :
Et Berg-Op-Zom & vous, vous êtes invincibles,
Vous n'avez cédé qu'à mon roi :
Il vole dans vos bras, du ſein de la victoire ;
Le prix de ſes travaux n'eſt que dans votre cœur ;
Rien ne peut augmenter ſa gloire,
Et vous augmentez ſon bonheur.

CXVII.

Vers faits en paſſant au village de Lawfelt.

Rivage teint de ſang, ravagé par Bellone,
Vaſte tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moiſſons de gloire & de triſtes lauriers.
Fallait-il, juſtes Dieux ! pour un maudit village,
Répandre plus de ſang qu'aux bords du Simois !
Ah ! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Eſt bien petit aux yeux du ſage.

CXVIII.

A M. Helvetius, en lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.

MORTEL de l'espèce très-rare
Des solides & beaux esprits,
Je vous offre un tribut qui n'est pas de grand prix;
Vous pourriez donner mieux, mais vos charmans écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

CXIX.

A M. d'Arnaud, qui lui avait adressé des vers très-flatteurs.

MON cher enfant, tous les rois sont loués,
Lorsque l'on parle à leur personne;
Mais ces éloges qu'on leur donne
Sont trop souvent désavoués.
J'aime peu la louange, & je vous la pardonne;
Je la chéris en vous puisqu'elle vient du cœur.
Vos vers ne sont pas d'un flatteur;
Vous peignez mes devoirs, & me faites connaître
Non pas ce que je suis, mais ce que je dois être.
Poursuivez & croissez en grâces, en vertus;
Si vous me louez moins, je vous louerai bien plus.

CXX.

A madame de Pompadour, dessinant une tête.

POMPADOUR, ton crayon divin
Devait dessiner ton visage:
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

CXXI.

A la même, après une maladie.

LACHESIS tournait son fuseau,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle:
J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Voulait couper le fil, & la mettre au tombeau.
J'en avertis l'Amour; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de son aile
Il étourdit la parque, & brisa son ciseau.

CXXII.

Impromptu à la même, en entrant à sa toilette, le lendemain d'une représentation d'Alzire au théâtre des petits appartemens, où elle avait joué le rôle d'Alzire.

CETTE Américaine parfaite
Trop de larmes a fait couler.
Ne pourrai-je me consoler,
Et voir Vénus à sa toilette?

CXXIII.

Au roi Stanislas.

LE Ciel, comme Henri, voulut vous éprouver.
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune;
Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu sait braver.

CXXIV.

Compliment adressé au roi Stanislas & à madame la princesse de la Roche-sur-Yon, sur le théâtre de Lunéville, par M. de Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle de l'assesseur dans l'Etourderie.

O Roi dont la vertu, dont la loi nous est chère,
Esprit juste, esprit vrai, cœur tendre & généreux,
Nous devons chercher à vous plaire,
Puisque vous nous rendez heureux.
Et vous fille des rois, princesse douce, affable,
Princesse sans orgueil, & femme sans humeur,
De la société, vous, le charme adorable,
Pardonnez au pauvre assesseur.

CXXV.

Au même, à la clôture du théâtre de Lunéville.

Des jeux où présidaient les Ris & les Amours
La carrière est bientôt bornée;
Mais la vertu dure toujours,
Vous êtes de toute l'année.
Nous fesions vos plaisirs, & vous les aimiez courts;
Vous faites à jamais notre bonheur suprême,
Et vous nous donnez tous les jours
Un spectacle inconnu trop souvent dans les cours:
C'est celui d'un roi que l'on aime.

CXXVI.

Au roi de Prusse.

1740.

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre;

Les beaux arts languiſſaient ainſi que les vertus;
La Fraude aux yeux menteurs, & l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre:
La Nature indignée élève alors la voix:
" Je veux former, dit-elle, un règne heureux & juſte;
„ Je veux qu'un héros naiſſe, & qu'il joigne à la fois
„ Les talens de Virgile & les vertus d'Auguſte,
„ Pour le bonheur du monde & l'exemple des rois. „
Elle dit, & du ciel les Vertus deſcendirent,
Tout le Nord treſſaillit, tout l'Olympe accourut;
Les myrtes, les lauriers, les palmes reverdirent,
Et FREDERIC parut.

CXXVII.

Au même.

O fils ainé de Prométhée,
Vous eûtes, par ſon teſtament,
L'héritage du feu brillant
Dont la terre eſt ſi mal dotée.
On voit encor, mais rarement,
Des reſtes de ce feu charmant
Dans quelques françaiſes cervelles.
Chez nous, ce ſont des étincelles:
Chez vous, c'eſt un embraſement.

Pour ce Boyer, ce lourd pédant,
Diſeur de ſottiſe & de meſſe,
Il connaît peu cet élément;
Et dans ſa fanatique ivreſſe,
Il voudrait brûler ſaintement
Dans des flammes d'une autre eſpèce.

CXXVIII.

Impromptu sur une rose demandée par le même roi.

PHENIX des beaux esprits, modèle des guerriers,
Cette rose naquit au pied de vos lauriers.

CXXIX.

A madame la princesse Ulrique de Prusse, depuis reine de Suède.

SOUVENT un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, & j'osais vous le dire!
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté:
Je n'ai perdu que mon empire. (14)

CXXX.

Placet pour un homme à qui le roi de Prusse devait de l'argent.

GRAND roi, tous vos voisins vous doivent leur estime,
Vos sujets vous doivent leurs cœurs;
Vous recevez par-tout un tribut légitime

(14) M. de *Modène*, capitaine au régiment Dauphin, a traduit ainsi ces vers charmans:

Sæpè aliquid veri fœcum mendacia ducunt;
Hac nocte, in somno, demens, regnare putavi:
Te ardebam, princeps, audebam dicere! Manè
Amissi imperium: non abstulit omnia numen.

D'amour, de respect & d'honneurs.
Chacun doit son hommage à votre ardeur guerrière.
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince, si bien payé de la nature entière,
Pourquoi ne me payez-vous pas?

CXXXI.

Au roi de Prusse.

A Berlin, le premier décembre.

J'ai vu la beauté languissante
Qui par lettres me consulta
Sur les blessures d'une amante.
Son bon médecin lui donna
La recette de l'inconstance.
Très-bien, sans doute, elle en usa,
En use encore, en usera
Avec longue persévérance;
Le tendre amour applaudira,
Certain prince aimable en rira,
Mais le tout avec indulgence.
Oui, grand prince, dans vos Etats
On verra quelques infidelles;
J'entends les amans & les belles,
Car pour vous seul on ne l'est pas.

CXXXII.

A la Métrie, qui était malade.

Je ne suis point inquiété
Si notre joyeux la Métrie
Perd quelquefois cette santé
Qui rend sa face si fleurie.
Quelque peu de gloutonnerie,

Avec beaucoup de volupté,
Sont les doux emplois de sa vie.
Il se conduit comme il écrit;
A la nature il s'abandonne,
Et chez lui le plaisir guérit
Tous les maux que le plaisir donne.

CXXXIII.

Au roi de Prusse.

Vous êtes pis qu'un hérétique;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la Bible est véridique.
Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

CXXXIV.

Impromptu à M. de Maupertuis, qui était à la toilette du roi de Prusse avec l'auteur, lorsque ce prince, encore à la fleur de son âge, leur fit remarquer qu'il avait des cheveux blancs.

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore?
Ils ressemblent à ses talens:
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

CXXXV.

Autre, sur un carrousel donné par le roi de Prusse, & où présidait la princesse Amélie.

JAMAIS dans Athène & dans Rome
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix.
J'ai vu le fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

CXXXVI.

*A madame de ***, en lui envoyant les œuvres du roi de Prusse.*

AIMABLE Eglé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire;
Législateurs, rois, héros, beaux esprits
Dans tous les temps vanteront sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire;
(L'amour à part, j'en excepte ce point.)
Mais si jamais j'écrivais son histoire,
J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

CXXXVII.

Au roi de Prusse.

Du sein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
Dont vous avez la jouissance,
Trop heureux roi, vous insultez
Mon obscure & triste indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part est chose très-rare:
Je ne suis qu'un pauvre d'esprit,

Vous m'appelez d'esprit avare ;
Mais il faut que le pauvre encor
Porte sa subsistance au trésor
De ces puissances trop altières,
Et le palais d'azur & d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

CXXXVIII.

Aux princesses de Prusse Ulrique & Amélie.

Si Pâris venait sur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux,
Et ne produirait plus de guerre.

CXXXIX.

Aux mêmes.

Pardon, charmante Ulric, pardon, belle Amélie :
J'ai cru n'aimer que vous le reste de ma vie,
Et ne servir que sous vos lois ;
Mais enfin, j'entends & je vois
Cette adorable sœur dont l'Amour suit les traces. (*)
Ah ! ce n'est pas outrager les trois Grâces
Que de les aimer toutes trois.

(*) Madame la margrave de *Bareith*.

CXL.

Vers qui accompagnaient une branche de laurier cueillie sur le tombeau de Virgile, & envoyée par la margrave de Bareith au roi de Prusse son frère.

Sur l'urne de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des temps seul a pu se défendre ;
Toujours vert & toujours entier,
Je voulais le cueillir, & n'osais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre :
Approche, auguste sœur du rival d'Alexandre ;
Frédéric, de ma lyre est le digne héritier :
J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre :
Déjà son front par Mars fut cinq fois couronné ;
Qu'aujourd'hui par ta main il soit encore orné
Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre.

CXLI.

Sur le départ du roi de Prusse, de Potsdam pour Berlin.

Je vais donc vous quitter, ô champêtre séjour,
Retraite du vrai sage & temple du vrai juste !
J'y voyais Horace & Salluste,
J'étais auprès d'un roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne,
D'un peuple qui l'attend contenter les desirs.
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs.
Que j'aimais l'homme en lui ! pourquoi faut-il qu'il règne ?

CXLII.

A madame la marquise de Belestat, qui se plaignait qu'on lui avait pris deux contrats au jeu, & qui choisit l'auteur pour arbitre; à Plombières.

1754.

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris:
C'est vous qui ravissez des biens d'un plus haut prix,
Qui sur nos libertés ne cessez d'entreprendre.
Votre cœur attaqué sait trop bien se défendre;
Et la mère des jeux, des grâces & des ris
Vous condamne à le laisser prendre.

CXLIII.

A mademoiselle de la Galaisière, jouant le rôle de Lucinde, dans l'Oracle.

J'allais pour vous au Dieu du Pinde,
Et j'en implorais la faveur;
Il me dit: Pour chanter Lucinde,
Il faut un Dieu plus séducteur.
Je cherchai loin de l'Hypocrène
Ce Dieu si puissant & si doux;
Bientôt je le trouvai sans peine,
Car il était à vos genoux.
Il me dit: Garde-toi de croire
Que de tes vers elle ait besoin;
De la former j'ai pris le soin,
Je prendrai celui de sa gloire.

CXLIV.

A l'impératrice de Russie, Elisabeth Petrowna, en lui envoyant un exemplaire de la Henriade qu'elle avait demandé à l'auteur.

SEMIRAMIS du Nord, auguste impératrice,
Et digne fille de Nimus,
Le Ciel me destinait à peindre les vertus,
Et je dois rendre grâce à sa bonté propice:
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carrière immortelle.
Au trône de Russie il plaça mon modèle;
C'est là que j'élève mes yeux.

CXLV.

A M. le maréchal de Richelieu, après la prise du Port-Mahon.

RIVAL du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais & tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrte suit tes pas.
Tu prends Chypre & Mahon, mais nous perdons le Finde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts
Sur un vaisseau musqué les feux & les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre;
Tu semais les bons mots, les souris & la foudre.
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts;
Leurs chansons t'insultaient; leurs défaites te vantent.
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers?
Viens siffler tous ceux qui les chantent.

CXLVI.

A madame du Bocage.

En vain Milton, dont vous suivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;
Dans vos écrits embellis par les grâces,
On croit revoir un temps trop tôt passé.
Vivre avec vous dans le temple des muses,
Lire vos vers, & les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le serpent & ses ruses,
Charmante Eglé, voilà le paradis.

CXLVII.

Epigramme imitée de l'Anthologie.

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron;
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

CXLVIII.

Sur Ovide, Catulle & Tibulle.

Celui qui fut puni de sa coquetterie,
Ce maître en l'art d'aimer qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corine avec galanterie,
Beaucoup d'amour & trop d'esprit.
Tibulle auprès de sa Délie,
Par des vers enchanteurs exaltait ses plaisirs;
Et Catulle vantait, plus vif en ses desirs,
Dans ses vers libertins les baisers de Lesbie.

CXLIX.

A M. de Chenevieres, sur une jolie pièce de vers qu'il appelait les sept péchés mortels.

Vous êtes dans la saison
Des plus aimables faiblesses :
Puissiez-vous servir vos maîtresses
Comme vous servez Apollon !
Entre des vers & vos Lisettes
Goûtez le destin le plus doux :
Votre confesseur est jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

CL.

Au même.

Vous possédez la langue de Cythère.
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler & faire.
Ce Dieu fripon ressemble assez aux rois ;
Les bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas ! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

CLI.

A madame la marquise de Chauvelin, dont l'époux avait chanté les sept péchés mortels.

Les sept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monsieur votre époux ;
Pour l'un des sept nous partageons son zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'est grand'pitié que vos vertus défendent

Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux, malgré vous, le demandent.

CLII.

A madame Lullin, en lui envoyant un bouquet, le 9 janvier 1759, jour auquel elle avait cent ans accomplis.

Nos grands pères vous virent belle :
Par votre esprit vous plaisez à cent ans ;
Vous méritiez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve long-temps.

CLIII.

Epigramme.

SAVEZ-VOUS pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'alors il prophétisait
Qu'un jour le Franc le traduirait.

CLIV.

Chanson en l'honneur de maître le Franc de Pompignan, & de révérend père en Dieu, son frère, l'évêque du Puy, lesquels ont été comparés, dans un discours public, à Moïse & à Aaron. N. B. Que maître le Franc est le Moïse, & maître du Puy, l'Aaron; & que maître le Franc a donné de l'argent à maître Aliboron, dit Fréron, pour être préconisé dans ses belles feuilles.

Sur l'air de la musette de *Rameau: Suivez les lois, &c dans les Talens lyriques.*

Moïse, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïse, Aaron,
Vous avez l'air un peu gascon.
De vous on commence
A ricaner beaucoup en France.
Mais en récompense
Le veau d'or est cher à Fréron.
Moïse, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïse, Aaron,
Vous avez l'air un peu gascon.

CLV.

Autre, sur l'air: *D'un inconnu.*

Simon le Franc qui toujours se rengorge,
Traduit en vers tout le vieux Testament:

Simon les forge
Très-durement;
Mais pour la prose, écrite horriblement,
Simon le cède à son puîné Jean-George.

CLVI.

A M. le chevalier de la Tremblais, sur la relation en vers & en prose de son voyage d'Italie.

Ce Chapelle, ce Bachaumont
Ont fait un moins heureux voyage;
Tout est épigramme ou chanson
Dans leur renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuse,
Dans Athène emprunte la muse
De Pindare & d'Anacréon.

CLVII.

Au même.

Ce beau lac de Genève, où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres:
Vous êtes un Orphée, en ces lieux descendu,
Pour venir enchanter les ombres.

CLVIII.

Sur la mort de l'abbé de la Coste, qui était aux galères.

La Coste est mort; il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance:
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

CLIX.

Au roi de Prusse.

QUAND la triomphante Bellone
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône ;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du tokai la vigne féconde ;
Quand par-tout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon prince à Berlin reviendra ;
Mon prince, à son peuple qui l'aime,
Libéralement donnera
Un nouvel & bel opéra
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira ;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.

Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire :
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord sanglant, à vos heureux progrès,
Vit des rois le plus formidable ;

Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

CLX.

Vers gravés au bas d'une estampe où l'on voit un âne qui se met à braire, en regardant une lyre suspendue à un arbre. (15)

Que veut dire
Cette lyre?
C'est Melpomène ou Clairon.
Et ce monsieur qui soupire
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin Fréron?

CLXI.

Impromptu sur l'aventure tragique d'un jeune homme de Lyon, qui se jeta dans le Rhône en 1762, pour une infidelle qui n'en valait pas la peine.

Eglé, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

(15) Cette estampe se trouve à la tête d'une édition de la tragédie de Tancrède, imprimée chez les frères *Cramer*, en 1761.

CLXII.

A madame du Bocage, après son voyage d'Italie.

Sur ces bords, fameux dans l'histoire,
Que vous venez de parcourir,
Qu'avez-vous admiré ? Des débris pleins de gloire,
Où rien n'a pu vous retenir,
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvre vantés, vous les avez vus tous ;
Ils ont mérité vos suffrages ;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.

CLXIII.

A la même, sur son Paradis perdu.

Par le nouvel essai que vous faites briller,
Vous nous contraignez tous à vous rendre les armes ?
Continuez, Iris, à nous humilier ;
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

CLXIV.

*A M. de **, en réponse à des vers que la Société de la Tolérance de Bordeaux lui avait envoyés.*

Vous voulez donc édifier
Un beau temple à la Tolérance !
Je prétends y sacrifier :
C'est ma sainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entreprise ;

Les dévots s'en voulaient servir
Pour me lapider dans l'église.

Mais je fais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'Evangile:
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécille.

CLXV.

*A M.. le comte de **, au sujet de l'Impératrice-Reine.*

MARC-AURELE autrefois des princes le modèle,
Sur les devoirs des rois instruisit nos aïeux,
Et Thérèse fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivait Marc-Aurèle.

CLXVI.

Sur l'expulsion des jésuites.

LES renards & les loups furent long-tems en guerre,
Nos moutons respiraient, nos bergers diligens
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs;
Les loups vont désoler la terre:
Nos bergers semblent, entre nous,
Un peu d'accord avec les loups.

CLXVII.

Impromptu à madame la princesse de Wirtemberg, qui avait appelé le vieillard, papa, dans un soupé.

OH! le beau titre que voilà!
Vous me donnez la première des places:

Quelle famille j'aurais là !
Je ferais le père des Grâces. (16)

CLXVIII.

A madame la marquise de Saint-Aubin, auteur du livre intitulé, Le danger des liaisons.

J'ai lu votre charmant ouvrage :
Savez-vous quel est son effet ?
On veut se lier davantage
Avec la muse qui l'a fait.

CLXIX.

Epigramme.

Aliboron, de la goutte attaqué,
Se confessait, car il a peur du diable ;
Il détaillait, de remords suffoqué,
De ses méfaits une liste effroyable.
Stupide orgueil, mensonge, ivrognerie,
Basse impudence, et noire hypocrisie ;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confesseur dit : Vous en passez un. ---
Un ? de par Dieu, j'en dis assez, je pense. ---
Eh, mon ami, le péché d'ignorance !

(16) Les trois sœurs, la princesse de Wirtemberg, la landgrave de Hesse-Cassel, & la princesse de Prusse, épouse du prince *Auguste-Ferdinand*, étaient trois des plus belles femmes de l'Europe.

CLXX.

A la signora Julia Ursina de Venise, qui avait adressé une lettre très-flatteuse & très-agréable à M. de Voltaire, sans se faire connaître.

Etes-vous la déesse Isis,
Sous son grand voile méconnue ?
Etes-vous la mère des Ris ?
Mais quelquefois elle était nue.
Nous voyons de vous un écrit
Plein de raison, brillant & sage ;
Mais en nous montrant tant d'esprit,
Ne cachez plus votre visage.

CLXXI.

Impromptu à une dame de Genève, qui prêchait l'auteur sur la Trinité.

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune ;
Mais j'aperçois les trois Grâces en une :
Vous confondez mon incrédulité.

CLXXII.

Couplets d'un jeune homme, chantés à Ferney le 11 auguste 1765, veille de sainte Claire, à mademoiselle Clairon.

Sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

Dans la grand'ville de Paris
On se lamente, on fait des cris ;
Le plaisir n'est plus de saison.

La comédie
N'eſt plus ſuivie,
Plus de Clairon.

MELPOMÈNE & le dieu d'amour
La conduiſirent tour-à-tour;
En France elle donne le ton.
Paris répète,
Que je regrète
Notre Clairon!

DÈS qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers ſont devenus fous;
Tircis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidelle
Laiſſe ſa belle,
C'eſt pour Clairon.

JE ſuis à peine en mon printemps,
Et j'ai déjà des ſentimens:
Vous êtes un petit fripon.
Sois bien diſcrète,
La faute eſt faite,
J'ai vu Clairon.

CLAIRON, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs;
Ton ſort eſt de tout effacer.
La roſe expire;
Mais ton empire
Ne peut paſſer.

*Couplet ajouté par M. ****

NOUS ſommes privés de Vanlo;
Nous avons vu paſſer Rameau;
Nous perdons Voltaire & Clairon.
Rien n'eſt funeſte.

Car il nous reste
Monsieur Fréron.

CLXXIII.

Vers à mesdames D. L. C. & G. présentés par un enfant de dix ans, en 1765.

A tout âge il est dangereux
De vous voir & de vous entendre.
Sans faire un choix entre vous deux,
A toutes deux il faut se rendre.

A madame D. L. C.

PAR vous l'Amour sait tout dompter:
Songez que je suis de son âge.
Et si vous avez son visage,
Dans mon cœur il peut habiter.

A madame G.

AVEC tant de beauté, de grâce naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talens?
Mais avec des sons si touchans,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle?

CLXXIV.

A M. du Mourier, auteur du poëme de Richardet.

VOUS ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière:
Il est chez vous plus d'un oiseau
Dont la voix tendre & printanière
Plaît par un ramage nouveau.

Celui qui n'a plume qu'aux ailes
Et qui fait son nid dans les cœurs,
Répandit sur vous ses faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a soumis des belles.

CLXXV.

A M. de la Harpe, qui avait prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney, avant une représentation d'Alzire.

Des plaisirs & des arts vous honorez l'asile;
Il s'embellit de vos talens:
C'est Sophocle dans son printemps,
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

CLXXVI.

Au prince de Brunswick. Vers prononcés à Ferney, en 1766, par mademoiselle Corneille.

Quoi, vous venez dans nos hameaux!
Corneille dont je tiens le sang qui m'a fait naître,
Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être.
Il aurait pu vous plaire, il peignait vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce désert sauvage:
Les respects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous suit; mais il faut davantage;
Et si j'avais quinze ans, je vous recevrais mieux.

CLXXVII.

A messieurs de la Harpe & de Chabanon, qui lui avaient donné des vers à l'occasion de S. François son patron, en octobre 1767.

Ils ont berné mon capuchon;
Rien n'est si gai ni si coupable.
Qui sont donc ces enfans du diable,
Disait saint François mon patron?
C'est la Harpe, c'est Chabanon:
Ce couple agréable & fripon,
A Vénus vola sa ceinture,
Sa lyre au divin Apollon,
Et ses pinceaux à la nature.
Je le crois, dit le penaillon;
Car plus d'une fille m'assure
Qu'ils m'ont aussi pris mon cordon.

CLXXVIII.

Inscription sur un cadran solaire, demandée à l'auteur.

Vous qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien? Tenez-vous-y,
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

CLXXIX.

Couplet à madame Cramer, sur M. le chevalier de Boufflers.

Mars l'enlève au séminaire;
Tendre Vénus, il te sert.

Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert,
Il fait tout ce qu'il veut faire,
Tous les arts sont sous sa loi :
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire avec toi.

CLXXX.

Le Huitain bigarré, au sieur la Bletterie, aussi suffisant personnage que traducteur insuffisant.

On dit que ce nouveau *Tacite*
Aurait dû garder le *tacet* ;
Ennuyer ainsi, *non licet*.
Ce petit pédant prestolet
Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multum decet*,
A ce translateur de Tacite.

CLXXXI.

A madame du Bocage, qui avait adressé à l'auteur un compliment en vers à l'occasion de sa fête.

1768.

Qui parle ainsi de saint François ?
Je crois reconnaître la sainte
Qui de ma retraite autrefois
Visita la petite enceinte.
Je crus avoir sainte Vénus,
Sainte Pallas dans mon village :

Aiſément je les reconnus,
Car c'était ſainte du Bocage.
L'Amour même aujourd'hui ſe plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que reſpectée;
Ah, que je ſuis un pauvre ſaint!

CLXXXII.

Portrait de madame de Saint-Julien.

L'ESPRIT, l'imagination,
Les grâces, la philoſophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaiſie;
Aſſez ſolide en amitié,
Dans tout le reſte un peu légère:
Voilà, je crois, ſans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

CLXXXIII.

A la même, qui était à Ferney.

J'ETAIS dans la ſolitude,
Sans eſpoir & ſans lien;
Et de n'aſpirer à rien,
C'était ma pénible étude:
Je vous vois, je ſens très-bien
Qu'il faut que mon cœur déſire;
Et vous me forcez à dire
L'oraiſon de ſaint Julien.

CLXXXIV.

Epitaphe du pape Clément XIII.

CY gît des vrais croyans le mufti téméraire,
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré:

De *Jésus* sur la terre il s'est dit le vicaire,
Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

CLXXXV.

A madame la comtesse de B....

A quoi peut-on servir sur la fin de sa vie?
Ah! croyez-moi, choisissez mieux;
Sans doute un vieil aveugle ennuie,
C'est un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

CLXXXVI.

*A M. ***.*

Beau rossignol de la belle Italie,
Votre sonnet cajole un vieux hibou,
Au mont Jura retiré dans un trou,
Sans voix, sans plume, & surtout sans génie.
Il veut quitter son pays morfondu;
Auprès de vous, à Naple il va se rendre:
S'il peut vous voir, & s'il peut vous entendre,
Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

CLXXXVII.

Sur un reliquaire.

Ami, la Superstition
Fit ce présent à la Sottise:
Ne le dis pas à la Raison,
Ménageons l'honneur de l'Eglise.

CLXXXVIII.

A une jeune dame qui avait chanté dans un repas.

QUE j'ai goûté le plaisir de l'entendre !
Que j'ai senti le danger de la voir !
Dans tous ses traits l'amour mit son pouvoir ;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre :
Je suis venu trop tard pour y prétendre,
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

CLXXXIX.

A M. Gueneau de Montbeillard.

DANS le séjour d'Euclide, un compagnon d'Horace,
Par des vers délicats, pleins d'esprit & de grâce,
Veut en vain ranimer mes esprits languissans :
Ma muse eut quelque feu, l'âge vient la morfondre.
Que votre épouse & vous me prêtent leurs talens,
Alors je pourrai vous répondre.

CXC.

*A M. ***. Sur l'impératrice de Russie.*

TU cherches sur la terre un vrai héros, un sage
Qui méprise les sots & leur fasse du bien,
Qui parle avec esprit, qui pense avec courage :
Va trouver Catherine, & ne cherche plus rien.

CXCI.

*A madame de ***, qui avait fait présent d'un rosier à l'auteur.*

VOUS embellissez la retraite
Où, loin des sots & de leur bruit,

Dans

Dans le sein d'une étude abstraite,
De la paix je goûte le fruit.
C'est par vos bienfaits qu'il arrive
Que le plus charmant arbrisseau,
Au verger que ma main cultive,
Va prêter un éclat nouveau:
De ce don mon ame est touchée.
Ainsi dans l'âge heureux d'Astrée,
La main brillante des talens,
En dépit des traits de l'envie,
Sur les épines de la vie
Sema les roses du printemps.

CXCII.

A l'impératrice de Russie, Catherine II, qui invitait l'auteur à faire un voyage dans ses Etats.

DIEUX! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine! heureux qui les entend!
Plaire & régner, voilà votre talent;
Mais le premier me plairait davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage
Qui cesserait de l'être en vous voyant.

CXCIII.

Sur la même.

SES bontés font ma gloire, & causent mon regret;
Elle daigne à mes vers accorder son suffrage:
Si j'étais né plus tard, elle en ferait l'objet;
Je réussirais davantage.

CXCIV.

A mademoiselle Clairon.

Les talens, l'esprit, le génie,
Chez Clairon sont très-assidus;
Car chacun aime sa patrie.
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie (17)
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous:
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

CXCV.

A madame la marquise de Montferat, assise à table entre un jésuite & un ministre protestant.

Les malins qu'Ignace engendra,
Les raisonneurs de jansénistes,
Et leurs cousins les calvinistes
Se disputent à qui l'aura.
Les Grâces, dont elle est l'ouvrage,
Ont dit: Elle est notre partage,
C'est à nous qu'elle restera.

(17) L'inauguration de la statue de M. de *Voltaire*, fête célébrée chez mademoiselle *Clairon*, en octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtresse d'*Apollon*, posa une couronne de laurier sur le buste de l'auteur de Zaïre, & récita une ode de M. *Marmontel* en son honneur

CXCVI.

Couplet à M. de la Marche, premier président du parlement de Bourgogne, qui avait fait des vers pour sa fille.

PLUS d'un amant sur sa lyre a formé
Les tendres sons qui charment les amantes :
Un père a fait des chansons plus touchantes :
Pourquoi cela ? c'est qu'il a mieux aimé.
Je suis bien loin de blasphémer l'Amour :
C'est un grand dieu, je le sers, & je jure
De le servir jusqu'à mon dernier jour ;
Mais il faut bien qu'il cède à la nature.

CXCVII.

*A M. ***.*

CROYEZ-MOI, je renonce à toutes les chimères
Qui m'ont pu séduire autrefois.
Les faveurs du public & les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent guères.
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie
Dans le sein de la liberté :
Je l'adorai toujours & lui fus infidelle.
J'ai bien réparé mon erreur ;
Je ne connais le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

CXCVIII.

A M. le président de Fleurieu, qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres, & d'avoir écrit à son fils, M. de la Tourette.

EGALEMENT à tous je m'intéresse ;
Je vois par-tout les vertus, les talens.
Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfans,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

CXCIX.

Au Landgrave de Hesse, au nom d'une dame à qui ce prince avait donné une boîte ornée de son portrait.

J'AI baisé ce portrait charmant :
Je vous l'avoûrai sans mystère ;
Mes filles en ont fait autant,
Mais c'est un secret qu'il faut taire :
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit, ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
Vous parle un peu plus hardiment ;
Et vous verrez qu'également
En tous les temps vous savez plaire.

CC.

A M. l'abbé de Lille.

Vous n'êtes point savant en *us* :
D'un Français vous avez la grâce :
Vos vers sont de *Virgilius*,
Et vos épîtres sont d'Horace.

CCI.

A M. le comte de Schouvalof, qui avait adressé une épître à l'auteur.

Puisqu'il faut croire quelque chose,
J'avoûrai qu'en lisant vos séduisans écrits,
Je crois à la métempsycose.
Orphée aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays.
Près du lac de Genève il vient se faire entendre ;
En vous il renaît aujourd'hui,
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

CCII.

A M. le chancelier de Maupeou.

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,
A ses héros, à leurs prestiges,
Qu'on ne cesse de nous citer :
Je veux bien croire à ce fier Diomède
Qui ravit le Palladium,
Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède,
A tous ces fous qui bloquaient Ilium :

De tels contes pourtant ne sont crus de personne.
Mais que Maupeou tout seul du dédale des lois
Ait su retirer la couronne,
Qu'il l'ait seul rapportée au palais de nos rois:
Voilà ce que je fais, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité,
Que ses héros sont admirables;
Mais par malheur ce sont des fables,
Et c'est ici la vérité.

CCIII.

*A M. **, Officier russe, qui avait servi contre les Turcs, sur un présent que lui avait fait l'impératrice de Russie.*

Reçois de cette amazone
Le noble prix de tes combats;
C'est Vénus qui te le donne
Sous la figure de Pallas.

CCIV.

A madame de Scallier, qui jouait parfaitement du violon.

Sous tes doigts l'archet d'Apollon
Etonne mon ame & l'enchante:
J'entends bientôt ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon:
Tu parles, & mon cœur plus tendre
De tes chants ne se souvient plus:
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

CCV.

Impromptu fait devant un rigoriſte, qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.

Le dieu des dieux aſſez mal raiſonna
Lorſqu'à Vénus le bon homme ordonna
D'être à jamais de Grâces entourée :
C'eſt à Minerve, & pédante & ſuerée,
Que ces conſeils devaient être adreſſés.
Écoutez bien, gens à morale auſtère :
Sans nos avis la beauté ſonge à plaire,
Et la vertu n'y ſonge pas aſſez.

CCVI.

A l'abbé de Voiſenon.

Il eſt bien vrai que l'on m'annonce
Les lettres de maître Clément ;
Il a beau m'écrire ſouvent,
Il n'obtiendra point de réponſe.
Je ne ſerai pas aſſez ſot
Pour m'embarquer dans ces querelles ;
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

CCVII.

Sur l'estampe mise par le libraire le Jay, à la tête d'un commentaire sur la Henriade, où le portrait de M. de Voltaire est entre ceux de la Beaumelle & de Fréron. (18)

1774.

LE Jay vient de mettre Voltaire
Entre la Beaumelle & Fréron ;
Ce serait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

CCVIII.

A M. le chevalier de Châtellux, qui avait envoyé à l'auteur son discours de réception à l'académie française, lequel traitait du goût.

1775.

DANS ma jeunesse, avec caprice,
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un Temple du Goût ;
Mais c'était un mince édifice :
Vous en élevez un plus beau ;
Vous y logez auprès du maître,
Et le Goût est un dieu nouveau,
Qui vous a nommé son grand prêtre.

(18) *Le Jay* avait fait remettre par le sieur *Rosset*, libraire à Lyon, une épreuve de cette estampe à M. de *Voltaire* qui, pour réponse, lui fit tenir ces quatre vers.

CCIX.

Impromptu sur M. Turgot.

JE crois en Turgot fermement :
Je ne sais pas ce qu'il veut faire,
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

CCX.

A M. de Croix, sur des vers présentés le jour de S. François.

POURQUOI vous plaisez-vous, avec ce doux langage,
A me reprocher mon patron ?
Ne me raillez pas davantage,
Monsieur, & gardez son cordon.

CCXI.

A M. le Kain.

ACTEUR sublime & soutien de la scène,
Quoi ! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris, embelli par sa reine !
De nos beaux arts la jeune souveraine
Vous fait partir pour mon triste séjour !
On m'a conté que souvent elle-même,
Se dérobant à la grandeur suprême,
Sèche en secret les pleurs des malheureux ;
Son moindre charme est, dit-on, d'être belle.
Ah ! laissons là les héros fabuleux :
Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

CCXII.

A M. Necker, directeur des finances.

1777.

On vous damne comme hérétique :
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie & du talent :
Mais ne perdez point l'espérance,
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance.
On ne peut manquer son salut,
Quand on fait celui de la France.

CCXIII.

A M. le prince de Ligne.

Sous un vieux chêne, un vieux hibou
Prétendait aux dons du génie ;
Il fredonnait, dans son vieux trou,
Quelques vieux airs sans harmonie :
Un charmant cygne, au cou d'argent,
Aux sons remplis de mélodie,
Se fit entendre au chat-huant,
Et le triste oiseau sur-le-champ
Mourut, dit-on, de jalousie.
Non, beau cygne, c'est trop mentir ;
Il n'avait pas tant de faiblesse :
Il eût expiré de plaisir,
Si ce n'eût été de vieillesse.

CCXIV.

A M. d'Hermenches, baron de Constant, &c. qui avait joué la comédie à Ferney, & chanté des couplets à la louange de l'auteur, sur l'air, Vive la sorcellerie, *à la suite d'une petite pièce où il fesait le rôle d'un magicien.*

DE nos hameaux vous êtes l'enchanteur;
De mes écrits vous voilez la faiblesse;
Vous y mettez, par un art séducteur,
Ce qu'ils n'ont point, la grâce, la noblesse.
C'est bien raison qu'un sorcier si flatteur
Pour son épouse ait une enchantéresse.

CCXV.

A madame de Saint-Julien.

DANS un désert, un vieux hibou
Tombait sous le fardeau de l'âge.
Un serin fit, près de son trou,
Briller sa voix & son plumage.
Que faites-vous, serin charmant
Pourquoi prodiguer vos merveilles,
Sans pouvoir à ce chat-huant
Rendre des yeux & des oreilles?

CCXVI.

A M. Des Rivières, sergent aux Gardes-Françaises, qui avait adressé à l'auteur le livre intitulé: Loisirs d'un soldat.

SOLDAT digne de Xénophon,
Ou d'un César, ou d'un Biron,

Ton écrit dans les cœurs allume
Le feu d'une héroïque ardeur :
Ton régiment sera vainqueur
Par ton courage & par ta plume.

CCXVII.

Sur le mariage de M. le marquis de Villette.

A Ferney, en 1777.

Il est vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville & de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce dieu séducteur ;
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

CCXVIII.

A madame de Florian, qui voulait que l'auteur vécût long-temps.

Vous voulez arrêter mon ame fugitive,
Ah ! madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien ;
On veut que son esclave vive.

CCXIX.

*A M. ***.*

Je le ferai bientôt ce voyage éternel
Dont on ne revient point au séjour de la vie ;
En vain vous prétendez que le Dieu d'Israël
Daignera me prêter, comme au bon homme Elie,
Un beau cabriolet des remises du ciel,

Avec quatre chevaux de sa grande écurie.
Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie :
Le luxe était permis dans le vieux Testament ;
De la nouvelle loi la rigueur le condamne ;
Tout change sur la terre & dans le firmament :
Elie eut un carrosse, & Jésus n'eut qu'un âne.

CCXX.

A M. Pigal, sculpteur, chargé par le roi de faire les statues du maréchal de Saxe & de M. de Voltaire.

Le roi connaît votre talent :
Dans le petit & dans le grand
Vous produisez œuvre parfaite :
Aujourd'hui, contraste nouveau,
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

CCXXI.

A M. Gretry, sur son opéra du Jugement de Midas, représenté sans succès devant une nombreuse assemblée de grands seigneurs, & très-applaudi quelques jours après sur le théâtre de Paris.

La cour a dénigré tes chants,
Dont Paris a dit des merveilles.
Hélas ! les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

CCXXII.

Epitaphe de M. Jayez, ministre de l'Evangile à Nyon, demandée par sa veuve à M. de Voltaire.

En janvier 1778.

Sans superstition ministre des autels,
Il fut plus citoyen que prêtre;
Il instruisait, aimait, soulageait les mortels,
Et fut digne de Dieu, si quelqu'un le peut être.

CCXXIII.

A madame Herbert, qui avait envoyé à l'auteur deux remèdes, l'un contre l'hémorrhagie, l'autre contre une fluxion sur les yeux.

A Paris, mars 1778.

Je perdais tout mon sang, vous l'avez conservé;
Mes yeux étaient éteints, & je vous dois la vue.
Si vous m'avez deux fois sauvé,
Grâce ne vous soit point rendue;
Vous en faites autant pour la foule inconnue
De cent mortels infortunés;
Vos soins sont votre récompense:
Doit-on de la reconnaissance
Pour les plaisirs que vous prenez?

CCXXIV.

A M. le marquis de Saint-Marc, sur les vers qu'il fit prononcer lors du couronnement de l'auteur au théâtre français. (19)

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affaibli les efforts impuissans !
Ces lauriers, dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,
Etaient nés dans votre domaine.
On sait que de son bien tout mortel est jaloux ;
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne :
Le Parnasse n'a vu que vous
Qui fût partager sa couronne.

(19) NOTICE *de ce qui s'est passé à la sixième représentation d'Irène. Extrait du Journal de littérature, du 5 avril 1778.*

Par M. de LA HARPE.

Le 30 mars 1778, jour de la sixième représentation d'Irène, sera sans contredit le jour le plus mémorable dont on puisse conserver le souvenir dans les fastes de la littérature & du théâtre. M. de *Voltaire*, qu'une maladie dangereuse, presque au moment de son arrivée, avait dérobé aux vœux & à l'empressement de l'académie & du public, a repris du moins assez de force pour venir jouir des honneurs que l'un & l'autre lui préparaient. Il se rendit d'abord au louvre. Les portes & les avenues de l'académie étaient assiégées d'une multitude avide de le voir, & il ne passa qu'au travers des battemens de mains & des acclamations. L'académie, qui était nombreuse ce jour-là, alla au-devant de lui jusques dans la première salle ; on le fit asseoir à la place du directeur ; & quand tous ses confrères lui eurent témoigné la joie

CCXXV & *dernière.*

Adieux à la vie.

A Paris 1778.

ADIEU, je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père :
Pour jamais, adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis,
C'eſt le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour :

qu'ils avaient de le revoir après une ſi longue abſence, M. d'*Alembert* crut ne pouvoir mieux faire que de lire l'éloge du législateur du goût dans le dernier ſiècle, à celui qui en a été l'héritier & le ſoutien dans le nôtre. Après cette lecture, qui fit un extrême plaiſir à l'aſſemblée & à M. de *Voltaire*, on lui propoſa d'accepter extraordinairement, & par un choix unanime, la place de directeur, qu'on a coutume de tirer au ſort, & qui allait être vacante à la fin du trimeſtre de janvier. Il la reçut avec reconnaiſſance. Rien de ce qui s'eſt paſſé ce jour là, ne s'était jamais pratiqué pour perſonne; & l'académie, qui a voulu déroger à ſes lois & à ſes uſages, s'eſt honorée elle-même, en oubliant ainſi toutes les règles en faveur d'un homme au-deſſus de toute règle comme de toute comparaiſon.

Ces honneurs n'étaient que le prélude d'un plus grand ſpectacle, & c'était à la nation d'achever ce qu'avait commencé l'académie. On attendait M. de *Voltaire* à la comédie. Les cours des tuileries étaient pleines d'une foule innombrable de tout ſexe, de tout âge, de toute condition; du plus loin qu'on aperçut ſa voiture, des cris annoncèrent ſon approche; les applaudiſſemens redoublèrent quand il deſcendit ſoutenu par deux perſonnes, & peut-être ne peut-on rien imaginer de plus touchant, de plus beau qu'un pareil moment. Ce vieillard, qui ſemblait ſuccomber à la fois ſous tant d'années & ſous tant de gloire, pouvant à peine arriver à travers

Et lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.
Quand, sur la scène de ce monde,
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,

la foule enivrée, qui ne pouvait se rassasier du plaisir de le voir; toute cette multitude, animée du même sentiment, emportée par le même transport, poussant le même cri, & par un mouvement bien remarquable, attentive à le protéger contre elle-même, à le couvrir, pour ainsi dire, en se précipitant sur lui, & à lui faire un rempart contre le torrent qui entraînait toute une nation sur ses pas. M. de *Voltaire* est arrivé ainsi au théâtre, comme porté dans les bras de la France entière; & si jamais un homme ne parut plus grand, jamais une nation ne parut plus aimable. Dès qu'il se montra dans sa loge, entre madame *Denis* & madame de *Villette*, on peut s'imaginer quel fracas d'applaudissemens retentit de tous les coins de la salle & des corridors, qui n'étaient pas moins remplis de monde. M. *Brizard* apporta une couronne de laurier que madame la marquise de *Villette* posa sur la tête du grand homme; mais il l'en retira aussi-tôt, malgré tous les efforts que l'on fit, malgré les instances du public qui lui criait de la garder, & qui voyait avec un plaisir inexprimable le génie placé entre l'amitié & la reconnaissance, couronné par les grâces & la beauté, & se défendant contre sa propre gloire. On eut peine à commencer la pièce au milieu du bruit qui ne cessait pas. Elle fut jouée mieux qu'elle ne l'avait encore été; les acteurs redoublaient d'efforts & de talens, & la scène se ressentait de la présence du dieu. La pièce finie, on baissa la toile comme à l'ordinaire; un moment après on la releva, & l'enthousiasme fut au comble en voyant le buste de M. de *Voltaire*, placé sur un piédestal au milieu du théâtre, tous les comédiens autour,

Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie.
Vainement, en cérémonie,
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie;

des couronnes à la main. Madame *Vestris* s'avança, & lut des vers qui venaient d'être faits sur-le-champ par M. de *Saint-Marc*, (*) & qui avaient le mérite d'exprimer très-bien les sentimens du public, qui les fit répéter une seconde fois avec des battemens de mains qui ne finissaient pas. Le buste fut surchargé des couronnes que chacun s'empressait d'y accumuler, & resta ainsi exposé pendant toute la petite pièce : c'était Nanine, ouvrage charmant, plein de grâce & d'intérêt.

Des larmes d'attendrissement, des larmes douces ont coulé de tous les yeux à ce spectacle du génie récompensé avec tant d'éclat, à la fin de la plus belle carrière. Il semblait que tous les cœurs fussent heureux du bonheur d'un grand homme, & remplis de sa gloire. Qu'un pareil jour fait honneur aux lettres, à la France, à l'humanité! L'humanité semble le relever & s'ennoblir, quand les hommes rassemblés expriment ainsi, tous à la fois, ce sentiment de justice qui est au fond de tous les cœurs. Ce n'est donc pas en vain que M. de *Voltaire* a vu passer quatre générations; & soixante ans de travaux pour le plaisir & l'instruction de tous les peuples policés, n'ont pas été perdus pour lui. Tout ce qui s'est

(*) Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter;
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

Le curé vainement oignait
Notre vieille ame à sa sortie ;
Le public malin s'en moquait :
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie,
Puis à jamais on l'oubliait :
Ainsi la farce était finie.
Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes.
Au terme où je suis parvenu,
Quel mortel est le moins à plaindre ?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit & qui meurt inconnu.

empressé à le voir, avait appris à lire & à penser dans ses ouvrages, avait mille fois joui de ses chefs-d'œuvres en tout genre : que de droits à la reconnaissance ! Tant de succès & de trophées, trente ans de cet éloignement qui ajoute encore à la renommée, les progrès de la raison, & ce mouvement prodigieux qu'il a imprimé à l'esprit humain depuis le commencement de ce siècle : voilà ce qui a fait pour lui de ses contemporains une sorte de postérité ; voilà ce qui l'a mis à sa place. Toutes les voix ont applaudi à son triomphe, & c'est peut-être le premier où l'envie n'ait pas été même aperçue.

Fin des Contes, Satires, & Poésies mêlées.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONTES.

Préface des éditeurs. Page 3
Le Cadenas. 7
L'Anti-Giton. A mademoiselle le Couvreur. 12
Le Cocuage. 15
La Mule du pape. 17
Contes de Guillaume Vadé. 19
Avertissement. 20
Préface de Catherine Vadé. 21
Ce qui plait aux dames. 30
L'Education d'un prince. 42
Gertrude, ou l'éducation d'une fille. 49
Les trois Manières. 53
Thélème & Macare. 64
Azolan, ou le Bénéficier. 69
L'origine des Métiers. 71
La Bégueule, conte moral. 73
Les Finances. 80
Sésostris. 83
Le Dimanche, ou les filles de Minée. 85
Le Songe creux. 95

SATIRES.

La Crépinade. 99

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0389

Le Mondain. 101
Lettre de M. de Melon, ci-devant secretaire du régent du royaume, à madame la comtesse de Verrue, sur l'apologie du luxe. 113
Lettre à M. le comte de Saxe, depuis maréchal général. 117
Défense du Monduin, ou l'Apologie du luxe. 118
Sur l'usage de la vie. Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain. 128
Le pauvre Diable. 125
La Vanité. 142
Le Russe à Paris. 147
Dialogue d'un Parisien & d'un Russe. 150
Les Chevaux & les Anes, étrennes aux sots. 167
L'Hypocrisie. 173
Le Marseillois & le Lion. 177
Les trois Empereurs en Sorbonne. 191
Avertissement des éditeurs. 193
Les deux Siècles. 207
Avertissement des éditeurs. 209
Le père Nicodème & Jeannot. 215
Les Systêmes. 220
Les Cabales. 234
La Tactique. 247
Dialogue de Pégase & du Vieillard. 257
Le temps présent, par M. Joseph Laffichard, de plusieurs académies. 273
POÉSIES MÉLÉES. 277 & suivantes.

Fin de la Table du Tome seizième.

S

22 7/i (16)

AB = 22 7/i (16)

D l 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0395

UVRES

OMPLETES

DE

DE VOLTAIRE.

ME SEIZIEME.

STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROTEN

A BASLE,

URNEISEN, Imprimeur-Libraire.

1791.

Farbkarte #13
B.I.G.
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51472/fragment/page=0397